

Un manuscrit de Pierre Poivre

Mémoires d'un voyageur touchant les îles du détroit de la Sonde, Siam, la côte Coromandel, les Isles de France, quelques endroits de la côte d'Afrique, etc.

====

Transcription du manuscrit de la Bibliothèque municipale de Lyon Ms Coste 1094

*

INTRODUCTION

Introduction et transcription par Jean-Paul Morel

Le manuscrit de Lyon Ms Coste 1094.

Ce manuscrit de Pierre Poivre a été transcrit et préfacé par Louis Malleret sous le titre *Mémoires d'un voyageur* en 1968¹. Nous ne pouvions pas numériser son ouvrage et le mettre en ligne, sans porter atteinte aux droits de Louis Malleret, aussi avons-nous utilisé le manuscrit (Ms Coste 1094) que la Bibliothèque municipale de Lyon a bien voulu nous autoriser à transcrire sur notre site.

Cet exemplaire a cependant un défaut, il est incomplet. Louis Malleret avait pu combler les lacunes en utilisant une autre copie du manuscrit que possède la famille Pusy-La Fayette, nous nous référerons donc à l'ouvrage de Malleret pour traiter de l'ensemble de cet écrit de Poivre.

Le manuscrit de Lyon est paginé de la page 1 à 104, puis reprend de la page 137 à 152. Le manuscrit complet devait avoir environ 210 pages, il nous en manque donc un peu moins de la moitié. Nous invitons donc les lecteurs à se référer à l'ouvrage de Louis Malleret pour prendre connaissance de cette importante lacune.

Pendant le manque n'est pas si grand puisque quasiment tout ce qui a trait à la biographie et aux idées de Pierre Poivre se trouve dans le manuscrit incomplet. Seules quelques lignes des pages manquantes (p.105-106)² traitent de sa biographie, lignes que nous nous permettons d'emprunter à Malleret, ainsi qu'une réflexion personnelle de Poivre en fin d'ouvrage. De plus, comme précisé plus loin, des passages du texte manquant ne sont pas redevables à Pierre Poivre³.

Le manuscrit Ms Coste 1094 n'est pas autographe. Il est entièrement de la même main, et c'est une version postérieure au manuscrit intégral⁴. Le premier manuscrit comporte des additions et ratures, nous dit Malleret. Le second est peu raturé, essentiellement pour des raisons d'orthographe. L'existence de ces deux copies et leurs ratures nous assurent que, sans être prêt pour l'impression, loin de là, ce texte n'est pas une simple ébauche. Mais tout laisse à penser que

¹ *Un manuscrit inédit de Pierre Poivre : Les mémoires d'un voyageur*. Texte reconstitué et annoté par Louis Malleret. Ecole française d'Extrême-Orient. Paris, 1968. Volume LXV.

² Pages 66-68 chez Malleret

³ Les pages 97 à 109 de l'édition Malleret, intitulées *Manière de peindre les Chittes*, sont un bricolage dont il est traité plus bas dans le paragraphe « Poivre est-il l'auteur de ce manuscrit »

⁴ Voir les deux manques de la page 137.

sa mise en forme n'est pas due à Pierre Poivre mais à celui qui aura projeté de le faire imprimer, Madame Poivre très probablement.

Pour rendre la lecture plus aisée, nous avons modernisé l'orthographe, parfois modifié la ponctuation et ajouté quelques notes. (Aucune n'appartient au manuscrit).

Sujet du manuscrit

Le titre du manuscrit correspond à ce qui est précisé dans l'introduction : « *Cette deuxième partie de mes mémoires contient mes voyages de la Chine à Batavia, de là à Mergui, de ce port à la côte Coromandel, de Pondichéry à Maurice, de cette île à la côte d'Afrique, et de là aux îles d'Amérique jusqu'en France* ». Mais le récit de Poivre est beaucoup plus limité. Il commence le 16 janvier 1745 par son embarquement à Canton sur un vaisseau à destination de la France. (p.31)¹, nous n'apprenons donc rien de son séjour en Chine qui précède. Nous suivons la descente jusqu'au détroit de Banca, l'attaque de l'escadre française par deux bâtiments de guerre britanniques, le combat naval, la défaite française, le débarquement des prisonniers à Batavia. Ce n'est qu'après nous avoir renseigné sur les conditions de leur séjour à Batavia que Poivre finit par revenir sur le combat naval pour raconter la part qu'il y a prise, le boulet de canon, la blessure et l'amputation (pp.45-51). De Batavia nous suivons l'embarquement puis la traversée mouvementée jusqu'au port de Mergui (pp.72-81) pour finir par quelques épisodes de la vie de Poivre dans ce port du royaume de Siam où il demeure jusqu'à son embarquement pour Pondichéry à la fin de l'année 1745.

Voilà, son récit autobiographique s'arrête là. Rien sur son embarquement à Mergui et la traversée pour Pondichéry. Rien sur son séjour en Inde, ni sur son retour en France via Maurice, l'Angola, les Antilles et Guernesey. On regrette d'autant plus ces lacunes que Poivre est à Pondichéry lors de la prise de Madras par La Bourdonnais, qu'il a été témoin des dissensions entre Dupleix et La Bourdonnais, et que de plus il va faire route avec l'escadre de La Bourdonnais jusqu'aux Antilles. Quelques détails sur ce retour aux multiples péripéties auraient éclairé tout autant la biographie de La Bourdonnais que la sienne.

Les éléments biographiques occupent une place restreinte dans ce manuscrit. Comme il se doit à cette époque, le récit de voyage a, avant tout, pour objet de rendre compte des lieux visités, de l'histoire naturelle, des habitants, de leurs arts, de leurs coutumes, de leur industrie et de leur commerce. C'est ce que fait Poivre à Batavia, à Mergui et enfin à Pondichéry.

Mais Poivre ne se contente pas de décrire les populations rencontrées, il commente, et juge de leurs comportements : les hommes, leurs sociétés, leurs croyances et pratiques religieuses. Il y a donc là le regard du voyageur philosophe.

Le dernier aspect est le plus original. Poivre nous fait part très intimement de ses croyances, de son idée de l'homme, ses grandeurs et ses faiblesses. Nous ne connaissons aucun autre texte où il s'exprime ainsi. En effet, mise à part sa correspondance, il n'existe que trois autres textes où Poivre se met en scène²:

- *Voyages d'un philosophe*, seul écrit publié de son vivant, nous invite à suivre Poivre dans ses voyages, mais ce n'est pas pour nous parler de ses faits et gestes, ni de ses humeurs.
- Le récit de ses voyages pour la Compagnie des Indes³, fut écrit pour rendre compte à la Compagnie de ses années de mission et la convaincre qu'elle avait une dette envers lui. Il n'est donc pas question d'y trouver quelque pensée métaphysique.
- Le récit de sa mission en Cochinchine⁴ entre dans le même cadre, même si c'est également un précieux reportage sur la Cochinchine.

¹ La numérotation des pages du manuscrit est notée dans le cours de la transcription, c'est à elle que nous nous référons ici.

² Tous trois sont reproduits intégralement sur ce site.

³ *Relation abrégée des voyages faits par le sieur [Poivre]. Pour le service de la Compagnie des Indes. Depuis 1748, jusqu'en 1757.* Publié sous le titre : *Voyages de Pierre Poivre de 1748 à 1757* par H. Cordier en 1918 in *Mélanges d'histoire et géographie orientale*, tome III pages 55-138.

⁴ *Journal d'un voyage à la Cochinchine depuis le 29 août 1749, jour de notre arrivés, jusqu'au 11 février 1750.* Publié sous le titre : *Voyage de Pierre Poivre en Cochinchine* par Henri Cordier in *Revue de l'Extrême-Orient*, 1887, t3, pp.364-510. (Sur ce site : *Poivre en Cochinchine*)

C'est donc dans ce seul texte que sont exprimées les pensées profondes de Poivre, même si l'on sait par ses biographes¹ que d'autres textes intimes doivent encore dormir dans quelque malle chez les Pusy-La Fayette.

On appréciera plus particulièrement la longue introduction qui traite de l'art du voyage, les désagréments qu'il occasionne, les bonnes et mauvaises raisons qui conduisent à partir au loin. Mais surtout, après avoir dénoncé les voyageurs qui publient des récits peu fidèles, voire fantaisistes, Poivre fait le portrait du bon voyageur reporter, et nous dit comment lui-même s'est évertué à ressembler à ce reporter modèle au cours de ses voyages.

Une première partie absente.

Dans son introduction, Poivre qualifie son récit « *Cette deuxième partie de mes mémoires* », ce qui sous-entend un précédent récit. Il y a bien eu une première partie dans la vie de ce grand voyageur, c'est son départ pour la Chine en janvier 1741, un séjour en Chine puis en Cochinchine, et enfin un nouveau séjour à Canton, soit un épisode de quatre ans qui précède juste « *Cette deuxième partie* ».

En fait, si on peut être assuré que Poivre n'a pas cessé d'écrire pendant ces quatre premières années de voyage, il semble bien qu'il se soit satisfait de la perte, si perte il y a eue, de ses manuscrits². Pas de démarche de sa part pour les récupérer³, ni de tentative pour reconstituer l'essentiel, et ce, malgré sa très bonne mémoire. Quand Poivre écrit *cette deuxième partie*, il sait ce qu'il est advenu de la première, aussi comment peut-il taire que son journal a été perdu. En fait Poivre a décidé d'être totalement muet sur sa vie personnelle pendant ses quatre premières années de voyage⁴, ses manuscrits, perdus ou non, étaient de toute façon destinés au pilon. Si la première partie avait jamais existé, il nous semble que c'est en tête de celle-ci qu'aurait été placée l'introduction de ce manuscrit qui, en préambule de ses récits, indique comment il envisage de relater.

Quid de la suite de ce récit ?

Comme nous l'avons vu, ce récit se termine avant le départ du port de Mergui, à la fin d'année 1745. On est donc loin de ce qui est indiqué dans le titre et dans la préface. Se pose donc la question de savoir si la partie manquante du récit a été écrite. A-t-on une chance d'en savoir un jour un peu plus ? Ce n'est pas impossible, car si Poivre semble bien avoir fait table rase de tout ce qui concerne sa vie avant ce récit, en revanche nous savons qu'il a laissé des écrits relatifs à la suite de ce voyage de retour en France.

En 1818, M. Torombert a eu en main les archives de Poivre que sa veuve lui avait confiées de façon à pouvoir documenter un éloge de Poivre qu'il se proposait d'écrire. Mme Poivre elle-même en rédigea un sous couvert de M. Gérando. Ces éloges existent dans les archives de l'Académie de Lyon⁵ et nous donnent des informations sur cette période : les escales au Cap Nègre, à Benguela, à St Paul de Luanda, et les nombreuses observations que Poivre en a rapportées. La traversée sur la Martinique et le mois de séjour passé à inventorier les productions de l'île. Puis c'est le passage à St Eustache pour trouver un bâtiment neutre pour regagner l'Europe. Enfin le senau hollandais capturé par un corsaire français dans la Manche, lui-même capturé par un anglais ; ce qui vaut à Poivre un bref séjour à Guernesey avant de pouvoir enfin arriver en France. Mme Poivre cite même son époux lors de son passage à Pondichéry : « *Je fus témoin en 1745 de la belle victoire qu'en ces mêmes lieux le brave La Bourdonnais remporta sur les Anglais, et de la glorieuse prise de Madras. Mais je fus témoin aussi de la fatale mésintelligence qui éclata entre Dupleix et lui, et qui nous fit perdre tous le fruit de ce succès. Elle*

¹ Par les éloges de 1819 à l'académie de Lyon (Gérando et Torombert). De nombreuses citations extraites de manuscrits témoignent de l'existence de ces manuscrits.

² Manuscrits perdus suite à l'épisode de sa capture par les Anglais au détroit de Banca.

³ Ce n'est qu'après la mort de Poivre que sa veuve fera en vain des démarches auprès de l'amirauté britannique en vue de récupérer les documents disparus lors de sa capture. (Lettre de Mme Poivre à Galles, 11.5.86)

⁴ Un exemple frappant en page 81 : A Mergui, Poivre est accueilli par le Père Cauna. Il ne nous dit pas qu'il connaissait ce monsieur depuis le séminaire. (Voir lettres dans *Poivre et les ME*)

⁵ Ils sont transcrits sur ce site dans *Eloges lyonnais à Pierre Poivre*.

nous fit plus mal encore que la tempête. Quelle force n'eussent pas eue alors les Français s'ils fussent restés unis ».

Donc en 1818, il y avait une abondante documentation sur cet épisode dans les archives de Poivre. Peut-être y est-elle encore, attendant le bon vouloir de son détenteur pour nous être révélée.

Essai de datation.

Si l'on en croit le sous-titre « A bord du vaisseau La Baleine », ce texte aurait été rédigé durant le retour de Poivre d'Isle de France en métropole ; en effet, *la Baleine* était un des bâtiments de l'escadre que La Bourdonnais emmena jusqu'à la Martinique ; cela situerait la rédaction de ces *Mémoires* au printemps-été 1747. Mais on peut également comprendre que seule la première partie de l'ouvrage, intitulée *Réflexion sur les voyages par mer*, a été écrite à bord de *la Baleine*, à moins encore que des années plus tard, bien confortablement installé dans son cabinet à La Fréta, Poivre ait voulu nous inviter à bord de *la Baleine*, façon de nous immerger dans l'atmosphère des traversées océaniques.

Si nous nous interrogeons de la sorte, c'est que nous croyons percevoir par moments un certain décalage entre les propos de Poivre et les idées supposées d'un homme de 26 ans (son âge sur *la Baleine*) qui a quitté la France depuis plus de six ans (donc à peine adulte) pour des contrées où les Lumières ne devaient pas briller d'un éclat bien vif.

Par exemple, on lit page 8 : « *il est sûr qu'un Etat n'est riche et puissant qu'à proportion des laboureurs et des ouvriers qu'il renferme* ». Et en page 94 : « *Dès que le particulier ne peut être riche impunément, il n'y a plus d'émulation, et avec elle se perd l'industrie qui est la ressource d'un état, le nerf et le soutien d'une société* ». Doit-on voir en Poivre un précurseur des idées physiocratiques, ou simplement y voir l'indice d'une rédaction tardive ? On aurait pu multiplier les citations sur les moyens et les obstacles à la richesse d'une nation, elles annoncent les propos tenus à Lyon en 1764-1765 et imprimés sous le titre *Voyage d'un philosophe*.

Par ailleurs, le ton général manque d'unité, on entend parfois l'homme jeune, encore un peu empêtré dans sa culture classique, alors que certains passages sonnent comme un bilan : constat sur l'homme et l'état du monde.

La ferveur religieuse dont Poivre témoigne ne peut aider à la datation. En effet, il est resté très croyant toute sa vie. Les ouvrages de Nicole et de Pascal qu'il mentionne ici (p.50) étaient sur sa table de chevet jusqu'à son dernier jour¹.

Pour satisfaire à ces contradictions, on suppose que certaines parties ont été rédigées à l'époque où se situe le récit (1745-1747) et que d'autres datent de son retour prolongé en France dans les années 1758-1764 ; cela situerait Poivre pleinement dans le courant de pensée de son époque et expliquerait mieux cet attitude de vieux sage revenu de ses voyages et de ses illusions que l'on perçoit ici et là.

L'étiage du témoin reporter.

Dans son introduction, Poivre s'emporte contre les récits de voyage fantaisistes. Le voyageur qu'il s'applique à être : « *apprend par ses propres yeux ce que ceux-ci ne savent que par le rapport des autres, rapport toujours incertain, et très souvent trompeur* ». Voilà un bon principe, difficile à suivre à la lettre, et Poivre malgré ses assurances vertueuses n'échappe pas à la critique.

Poivre s'étend longuement sur le royaume de Siam dont il ne connaît pas grand-chose par ses propres yeux, car il n'a pas quitté le port de Mergui pendant ses quatre mois de séjour. En pages 98-99, il est question des richesses du Siam, suivi d'une réflexion sur l'ambassade du roi de Siam à Louis XIV. Poivre écrit : « *Je ne sais où le père Tachard² a vu les trésors immenses dont il parle, les idoles d'or massif, ces palais, ces édifices, ces villes même dont il fait de si magnifiques descriptions, ont tout-à-coup disparu devant les yeux moins prévenus que les siens, ou plutôt n'ont jamais existé que dans son ample relation* ».

¹ « *Il étudiait encore, chaque matin je le trouvais un livre à la main après son lever. – Quel était son livre favori ? – A cette heure là, c'était Nicole ou Pascal.* » (Quatre journées à St Romain)

² *Voyage de Siam des Pères Jésuites...* Par le Père Guy Tachard. Paris : A. Seneuze, 1686. Et *Second voyage du P. Tachard et des jésuites envoyez par le roy, au Royaume de Siam...* Paris : D. Horthemels, 1689

Poivre ne connaît pas la capitale Ayutthaya, sinon par les récits et les ouï-dire. En l'occurrence, il a lu Tachard mais également les récits des autres participants à cette mission au Siam, et il a retenu très arbitrairement parmi les nombreuses relations les propos du comte de Forbin¹ qui écrit : *Je ne saurais m'empêcher de relever encore ici une bévée de nos faiseurs de relations. Ils parlent à tout bout de champ d'une prétendue ville de Siam², qu'ils appellent la capitale du royaume, qu'ils ne disent guère moins grande que Paris, et qu'ils embellissent comme il leur plaît. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que cette ville n'a jamais subsisté que dans leur imagination.* » Voilà qui ressemble à un copié-collé, et comme le dit si bien Poivre, le « *rapport des autres, rapport toujours incertain, et très souvent trompeur.* » Et en l'occurrence la relation du comte de Forbin est très fantaisiste, au moins autant que celles des autres rapporteurs. La ville d'Ayutthaya existait bien, on y trouvait des statues recouvertes d'or, un palais et des pagodes d'une très grande richesse.

Il semble que cette parenthèse sur cette ambassade ne soit là que pour avoir l'occasion de s'exprimer sur Louis XIV, auquel Poivre reproche d'avoir ruiné la France au profit de sa seule vanité. On trouve dans ce passage : « *cette fameuse ambassade qui flatta si fort la vanité de Louis XIV* », « *si Louis le Grand sur la fin de ses jours avait eu moins de crédulité et moins d'orgueil* », « *Il faut avouer que la vanité souvent donne aux plus puissants princes, beaucoup de ridicule et que notre grand roi était souvent bien petit.* ». Poivre aime les monarques, mais il les veut pères attentifs, au service de leur peuple. (p.96 : « *un homme que la royauté devrait rendre le père de son peuple* »)

Autres témoignages sur cet épisode.

- On trouve aux archives des Missions Étrangères de Paris des lettres qui concernent la mission de Siam au moment où Poivre y fait escale.³

- Une lettre du 30 août 1745. Poivre écrit à l'évêque du Siam pour lui dire qu'il est arrivé à Mergui où il a été bien accueilli par M. Cauna, et il rend compte de ses mésaventures depuis son départ de Canton.
- Le 20 octobre 1745, Mgr de Juliopolis, l'évêque du Siam, répond à Poivre. Il s'inquiète des raisons qui l'ont amené à quitter la mission de Cochinchine. Il est d'accord pour accueillir Poivre à Ayutthaya, mais le met en garde contre d'éventuelles dissimulations sur les raisons de son départ.
- Une lettre non datée de la même époque. Mgr de Juliopolis à M. Cauna à propos de Poivre. Il lui dit être prêt à accueillir Poivre à bras ouverts.
- Enfin une lettre du 12 janvier 1746, de M. Maigrot, procureur des Missions Étrangères à Macao, adressée à Pondichéry, à l'adresse de Poivre. Il s'inquiète de ce que Poivre puisse continuer à être à la charge des Missions Étrangères, et il nous apprend que Poivre aurait soumis une « projet de commerce » à La Bourdonnais.

- Le troisième pilote du *Jason*, vaisseau capturé avec *le Dauphin* au détroit de Banca, a rapporté cette capture, son séjour à Batavia et son retour en France. Il apporte un autre regard sur les événements vécus par Poivre. (Base documentaire => 5 février 1745).

Poivre est-il l'auteur de ce manuscrit ?

La question se pose, car nous avons identifié un long passage⁴ (absent du manuscrit de Lyon) comme n'étant pas de Poivre. Les pages 97 à 107 de la transcription de Malleret provenant du manuscrit Pusy sont quasiment l'intégral d'une lettre du Père Cœurdox au père du Halde, du 18 janvier 1742. Lettre suivie page 107-109 d'une lettre de Poivre complètement réécrite pour que l'ensemble des deux lettres forme un écrit cohérent sur la *manière de peindre les Chittes*.

Poivre s'est intéressé, comme le Père Cœurdox qu'il a connu à Pondichéry en 1746, à la façon dont les Indiens peignaient leurs toiles. Nous traitons de cela ailleurs⁵, et tout laisse à penser que l'attribution à Poivre d'un écrit de Cœurdox serait due à une confusion d'un légataire de

¹ *Voyage du comte de Forbin à Siam (1685-1688)*. Prem. édition 1729

² Autre nom pour la capitale Ayutthaya.

³ Ces lettres sont transcrites en annexe de notre étude *Poivre et les Missions Étrangères*.

⁴ Malleret également : *Pierre Poivre*, p.82.

⁵ Voir sur ce site la note : *Poivre, Cœurdox et la peinture des toiles à la façon des Indiens*.

Poivre. Le manuscrit de Lyon comme celui de Pusy est un assemblage réalisé après la mort de Poivre, par Madame Poivre sans doute, d'éléments d'archives de Poivre en vue d'une édition qui ne s'est pas faite. Il était tout à fait normal qu'une copie de la lettre du Père Cœurdox se soit trouvée dans les archives de Poivre de cette époque¹, et Madame Poivre, si c'est elle, aura confondu avec les travaux de Poivre sur le même sujet.

Cela étant, il serait bien possible qu'une telle confusion se soit reproduite dans d'autres passages : quelque note recopiée par Poivre ici ou là qu'il aura archivée pourrait bien se trouver dans le présent manuscrit sans qu'il y ait eu la moindre volonté d'une supercherie. Il serait bien possible également que, de même qu'on n'a pas hésité à restructurer et élaguer une lettre de Poivre, d'autres écrits de Poivre aient subi le même sort.

Nous avons dit que ce manuscrit est un assemblage ; en effet nous y voyons juxtaposés une *Réflexion sur les voyages par mer*, puis un récit « *Mémoire d'un voyageur* », puis tout un ensemble de notes de Poivre, dont certaines insérées dans le récit de voyage, les autres accolées en fin d'ouvrage ; c'est le cas de 24 notes faisant suite à celle sur la peinture des Chiites, et qui occupent les 35 dernières pages de l'édition de Malleret. Pour se convaincre de ce procédé, il suffit de lire l'éloge de Torombert où il cite beaucoup de passages du présent manuscrit, sans qu'il soit question de *mémoires d'un voyageur*, mais de *mémoires inédits*, ou de *mémoires particuliers*, ou encore de *notes particulières*, comme le récit de la fameuse ambassade de Siam à la cour de Louis XIV.

=====

Mémoires
d'un voyageur touchant
les îles du détroit de la Sonde, Siam,
la côte Coromandel, les Isles de France,
quelques endroits de la côte d'Afrique, etc.
Fait pendant les années 1745, 1746 & 1747.

=====

A bord du vaisseau la Baleine

[p.3]

Réflexion sur les voyages par mer

Un voyageur qui parcourt les pays étrangers sans autre dessein que celui d'y chercher une fortune qu'il ne peut trouver parmi ses compatriotes, est un homme qui entreprend de très grands travaux pour un objet très méprisable et encore plus incertain. Parmi les folies humaines, celle de courir les mers et d'aller au bout du monde chercher de l'argent n'est pas la moins ridicule.

¹ Voir note supra.

La plupart de ceux qui entreprennent de longs voyages, s'imaginent qu'il suffit de quitter son pays et d'aller chez les nations éloignées pour y trouver des fortunes assurées. Sur cette fausse imagination, ils abandonnent leur famille, oublient ce qu'ils devaient avoir de plus cher au monde, se confient avec témérité à l'inconstance des vents, aux fureurs de l'élément le plus terrible, s'exposent à la perfidie des nations les plus barbares, et après plusieurs années passées dans des soins, des peines et des craintes continuelles, ils reportent dans leur patrie un corps usé, caduc et incapable de service. Heureux encore ceux qui ont le bonheur ou la force de résister [p.4] aux fatigues de leur voyage, et qui peuvent avant de mourir avoir la consolation de revoir cette patrie qu'ils avaient d'abord trop méprisée, et dont ils n'ont connu les douceurs qu'après l'avoir quittée.

Il faut convenir que si les voyageurs avaient dans ces travaux qu'ils entreprennent, des vues moins intéressées et plus généreuses, ils seraient bien louables, car les dangers auxquels ils s'exposent sont infinis. Depuis que la science de la navigation s'est perfectionnée, il est vrai que les difficultés sont moindres, et les voyages plus courts, mais aussi le nombre des périls s'est augmenté et les fatigues sont encore grandes.

Il n'est rien de si merveilleux que la science d'un navigateur qui à l'aide de sa boussole et de son instrument astronomique, fait sa route au milieu des mers, avec la même assurance que dans les chemins les plus frayés. Et après un voyage de plusieurs milliers de lieues sans avoir connaissance d'aucune terre, va au jour marqué, atterrir souvent à une petite île qui n'est que comme un point dans la vaste étendue de l'océan. Un art aussi sûr et aussi intelligent, est sans doute la gloire et le chef-d'œuvre de l'astronomie, l'honneur de la raison humaine et le plus beau de tous les arts que l'homme a pu inventer jusqu'à présent. Est-il rien de si admirable que la construction d'un vaisseau dont les pièces assorties et liées ensemble [p.5] sont en état de résister aux vagues, dont les manœuvres¹ distribuées avec intelligence s'entraident mutuellement et se trouvent sous la main du matelot qui avec leurs secours remue facilement les poids les plus immenses et manie la masse énorme d'un vaisseau avec autant d'aisance qu'un batelier de nos rivières conduit la barque la plus légère. Il est peu de spectacle aussi curieux que celui d'un bâtiment soit qu'on le considère dans toutes les manœuvres qu'il est obligé de faire pour profiter des vents, pour faire servir toutes ses voiles, pour hâter ou retarder sa course, pour revirer de bord, pour mouiller etc. ; soit qu'on le considère lorsqu'il part pour aller porter à l'étranger le superflu de nos denrées et de nos marchandises. C'est un magasin flottant qui trouve des acheteurs sous les deux tropiques ; soit qu'on le voit arriver d'un long voyage avec une riche cargaison composée de tout ce que les pays étrangers ont de plus rare et de plus précieux ; lorsqu'en pleine mer il rencontre un ennemi qu'il foudroie par son artillerie, laquelle est plus considérable souvent que celle de nos meilleures forteresses, et que chargé d'armes et de combattants, il arrive dans un port ennemi où il annonce la guerre et porte la terreur. Un vaisseau est le miracle de la mécanique.

Quelqu'admirable que soit l'art de l'ouvrier qui l'a construit, et la science du pilote qui le gouverne, le plaisir de l'admiration est pour ceux qui se contentent de la spéculation, et qui tranquilles à terre et sans s'éloigner de leur foyer viennent dans un port admirer à loisir et en sûreté, l'adresse du constructeur, et lisent tranquillement dans leur cabinet les journaux des pilotes et les relations [p.6] des voyageurs. Qui dirait qu'avec une si belle mécanique, avec toutes les précautions d'un habile ouvrier pour y pratiquer des logements sûrs et commodes, un vaisseau fut le séjour le plus ennuyeux et le plus désagréable qu'il y ait au monde ?

On ne saurait compter les désagréments auxquels s'expose un homme qui s'embarque, et je crois que si avec un peu de prévoyance chacun y faisait bien réflexion, il y aurait moins de voyageurs, je veux dire de ces voyageurs intéressés qui ne courent les mers que dans la vue bornée de chercher fortune, car pour les âmes généreuses qui voyagent pour aller chez les nations barbares exercer leur zèle et porter à l'extrémité du

¹ *Manœuvre* : terme de Marine. Se dit des cordages destinés à manier les voiles et à faire les autres services du vaisseau (Dictionnaire de l'Académie française, 1765.)

monde les lumières de l'évangile, ou ceux qui ne quittent leur patrie que pour aller s'instruire et y rapporter des connaissances utiles, ceux-là sont au-dessus des fatigues et des désagréments d'une traversée, et toutes les difficultés ne peuvent qu'augmenter leur zèle et leur mérite.

La terre fut créée pour être le séjour de l'homme. Ceux qui la quittent pour aller sur la mer passer la meilleure partie de leurs jours semblent réellement agir contre les premières volontés du créateur qui en creusa le bassin pour les poissons. Tous les êtres animés se tiennent dans l'ordre et demeurent inviolablement attachés au lieu qui leur fut d'abord présent dans la naissance de l'univers. L'homme seul, enhardi par sa raison, franchit [p.7] toutes les bornes fixées par l'auteur commun de la nature et méconnaît toutes les règles.

Audax omnia perpeti

Gens humana ruit per vetitum nefas¹

C'est en vain que le créateur bienfaisant a embelli notre séjour, et y a semé avec profusion les biens qui y sont et le soutien et la douceur de la vie. Sa main libérale a partout prodigué le nécessaire, l'utile et l'agréable dans l'intention de nous fixer sur la terre, où pour être heureux nous n'avons qu'à vouloir l'être. L'homme ingrat environné des bienfaits de son maître s'ennuie, se dégoûte, se croit pauvre et misérable au milieu de ses bontés et de ses largesses dont il se montre tout à la fois peu reconnaissant et très indigne.

Il est certain que nous avons beaucoup et que la nature se contente de peu. *Vivitur parvo bene hor²*. Nous serions tous assez riches si nous désirions moins, mais nos passions ont multiplié nos besoins, le superflu de nos pères ne suffit plus à leurs neveux, la terre où nous sommes nés et que nous habitons, quelque fertile et abondante qu'elle soit nous paraît avare et insuffisante. Il faut traverser les mers, aller chez l'étranger chercher à grands frais et au péril de la vie les choses inutiles que notre luxe nous rend nécessaire, comme si Dieu après nous avoir mis dans chaque partie de cette terre tout ce qui convient à ceux qui l'habitent, n'avait pas séparé les différentes régions de notre globe par les eaux de l'océan dont l'étendue [p.8] immense peut arrêter les plus hardis et obliger l'homme à se borner en se contentant de ce qu'il a sous sa main.

Nec quio quam deus abscondit

Prudens oceano dissociabili

terras - Hor. I odes 3

Sans examiner ici la question très problématique, savoir si la marine est préjudiciable ou utile à un Etat, eu égard à la quantité d'hommes que la mer détruit ou qu'elle tire³ de la culture de la terre, ou des manufactures qui sont le vrai bien d'un pays, il est sûr qu'un Etat n'est riche et puissant qu'à proportion des laboureurs et des ouvriers qu'il renferme, et non pas celui des hommes inutiles faits pour servir notre luxe.

Encore serions-nous plus pardonnables, si le but de nos voyages était d'apporter chez nous quelque chose d'utile. Loin de là, toutes ces denrées étrangères ne sont que trop nuisibles pour la santé. Nous nous serions fort bien passé des épiceries, du tabac, du café, du thé et même des mines de ce métal funeste, la source de nos maux. Combien de fois ai-je vu les Chinois sensés se moquer de l'avidité européen qui fait tous les ans six mille lieues pour aller changer son argent contre des feuilles et de la terre. D'ailleurs la vie de l'homme dont la durée a si fort diminué à mesure que ses vices ont augmenté, la vie de l'homme est-elle encore trop longue ? N'est-il donc point assez de dangers sans nombre qui sur la terre assiègent de toute part nos jours incertains et languissants ? Faut-il aller sur la mer en chercher de nouveaux, [p.9] courir au-devant du trépas : comme si il tardait à faire sentir ses coups inévitables ?

¹ Horace, Odes I, 3.

² Horace *Odes* 2 – 13.

³ *tire de*: dans le sens de *soustraire* à

Il faut convenir, et la triste expérience de nos marins le confirme, que la mer est tôt ou tard le tombeau funeste de ceux qui s'y embarquent, qu'elle détruit une quantité prodigieuse d'hommes, lesquels y paient tous leur témérité par le sacrifice de leur vie ou de leur santé.

Les inconvénients de la mer ne tardent pas à se faire sentir. A peine commence-t-on à respirer un air différent de celui de la terre, bienfaisant, proportionné aux besoins de notre corps, que toute la machine se trouve dérangée. Les premières influences de l'élément salé occasionnent dans tous les corps un soulèvement de bile, un désordre d'humeurs accompagné de vomissements violents qu'on appelle mal de mer. Dans les premiers moments de crise il n'est point de marin, surtout les novices dans le métier, qui ne maudisse l'instant où il s'est embarqué, qui ne regrette la terre, et qui ne veuille de tout son cœur y retourner s'il était possible, pour s'y fixer le reste de ses jours. Cette maladie est le premier tribut que l'on paie à la mer. Heureusement le mal ne dure pas et n'a pas de fâcheuses suites, excepté pour ceux dont le tempérament délicat ne peut s'accoutumer et qui sont malades toutes les fois qu'on éprouve de gros temps, c'est-à-dire lorsque le vent est un peu forcé, agité par les vagues de la mer et dérange l'assiette du vaisseau. [p.10]

Mais ce n'est encore ici que le commencement des maux qu'éprouve un navigateur : malpropreté dégoûtante, puanteur insupportable occasionnée par le goudron, par les ordures d'une quantité d'animaux de toute espèce, disette d'eau qu'on ne boit qu'avec mesure, l'altération que cause l'usage des viandes salées, nourriture mal préparée et communément malsaine, défaut de tranquillité, fracas continuel nuit et jour, santé toujours chancelante, privation de secours dans la maladie, ennui sans ressource. Ce sont là des dérangements inévitables sur mer, ainsi qu'une crainte perpétuelle fondée sur l'incertitude du temps, crainte qui flétrit cruellement la joie des beaux jours si il en est dans un vaisseau. Non jamais navigateur n'éprouve sur la mer la douceur des plaisirs tranquilles. L'inconstance de l'élément auquel il a eu la témérité de confier le sort de sa vie errante, lui interdit le sentiment délicat de cette tranquillité d'esprit dans laquelle consiste le vrai bonheur de l'homme. Si dans la plus affreuse tempête il lui est permis d'espérer le secours du beau temps, sous le ciel le plus serein, il doit toujours appréhender la fureur des orages. La navigation est le symbole le plus parfait de l'inconstance de la vie humaine.

La mer paraît aujourd'hui comme une glace qui, renvoyant de toute part les rayons d'un soleil pur, ajoute encore à la splendeur du jour. Elle est tranquille comme un étang. Demain ses vagues égaleront la hauteur des montagnes, et l'affreuse profondeur des abîmes. Tantôt c'est un vent léger qui semble folâtrer avec les ondes. Sa douce haleine enfle [p.11] les voiles, anime le vaisseau qui paraît se rire en coulant légèrement sur la superficie des eaux. Son sillage imite le bruit charmant d'un ruisseau qui coule avec rapidité, toute la mer est comme une vaste plaine où les oiseaux pêcheurs et les poissons timides sortant de leurs demeures profondes viennent à l'envi se jouer. La vue n'y est bornée que par un horizon éloigné, embelli des couleurs les plus riches dont le bizarre assemblage forme un spectacle qui réjouit le matelot. Mais cet instant de joie et de tranquillité n'est qu'un instant. Déjà les zéphires bienfaisants retiennent leurs haleines, le vaisseau arrête sa course et reste comme immobile, l'horizon se couvre d'épais nuages, l'azur du ciel disparaît, au jour le plus serein succède une nuit sombre dont l'horreur est augmentée par les feux qui échappent des nuages. Cependant les pilotes effrayés et incertains de quel côté tombera l'orage se préparent à le recevoir. On largue, on serre les voiles, on amène les vergues. On voit, peinte sur les visages, l'incertitude et la crainte. Il règne dans tout le vaisseau un silence morne, lequel sera bientôt interrompu par les cris les plus affreux. Déjà la mer blanchit, elle écume, les vagues s'élèvent, le vent souffle, il approche, donne dans les voiles avec impétuosité, les déchire, les emporte. Le navire poussé avec violence franchit la hauteur des vagues, tombe dans la profondeur des ondes creusées, est renversé, relevé, toujours chancelant, jamais droit. D'un autre côté le ciel s'enflamme, la foudre part, le tonnerre gronde. Le marinier est dévot, fait un vœu, fatigué par la pluie et le vent contre lequel il ne peut souvent se soutenir, [p.12] boit pour se

fortifier et perd la raison. Il ne travaille qu'avec peine et semble ne plus connaître les manœuvres. Capitaine, officiers, pilote, maître, contremaître donnent des ordres confus, tous crient à la fois, personne n'est entendu. Quelquefois les mâts cèdent à la force des vents, sont rompus, tombent, écrasent tout, le gouvernail est emporté, puis repoussé contre le vaisseau, il heurte, enfonce, ouvre, fait passage à l'eau qui entre rapidement et remplit tout. Le bâtiment coule, périt. D'autres fois on en est quitte pour la peur et la fatigue inséparable des roulis et tangages qui secouent violemment le vaisseau et incommode beaucoup le marinier.

C'est dans les événements dangereux que le voyageur timide se souvient avec le regret le plus sincère de la tranquillité qu'il goûta jadis dans son village. Il envie le bonheur du dernier de ces hommes qui cultivent la terre et qui jouissent en sûreté de leurs travaux.

*Mercator metuens otium et oppidi
laudat rura sui. Hor L.1 od 1*

Il déteste avec raison la témérité de celui qui inventa l'art périlleux de courir les mers et peut, avec plus de justice qu'Horace, charger le premier téméraire des reproches que le poète prononce contre lui dans un temps où la navigation était tout à la fois, et moins perfectionnée, et moins nuisible au genre humain.

*Illi robur et aes triplex
circa pectus erat qui fragilem truci.
commisit pelago ratem.. primus¹.*

[p.13]

Il faut que l'avarice ou le désir du gain soit chez les hommes une passion bien violente pour l'arracher ainsi du sein de la terre, et l'envoyer au milieu des mers promener une vie errante, sans cesse agitée, toujours exposée aux dangers les plus affreux. Plus je considère les inconvénients réels de la navigation, moins je comprends comment il se trouve des hommes qui se déterminent de sang-froid à y sacrifier leurs plus beaux jours dans la belle espérance de gagner à ce métier misérable de quoi être heureux.

Désagrément de la société du commun des marins

Les désagrément dont je viens de parler ne sont pas les seuls auxquels un voyageur soit exposés, et il en est d'autres qui sont encore plus sensibles, en ce qu'ils viennent de la part de ceux avec lesquels on est forcé de vivre dans un vaisseau.

Les plaisirs de la société sont réservés à l'homme seul [lement], plaisirs bien doux lorsqu'ils sont soutenus par la sympathie des esprits, des goûts, des humeurs dont la contrariété détruit tout, porte la discorde parmi les personnes unies entre elles par les liens les plus forts, sème le cours de notre vie de chagrin et d'amertume. Ces sortes de désunions sont encore plus sensibles lorsque la société où l'on se trouve est une société forcée que l'on est pas maître de choisir, et qu'enfin il faut absolument vivre avec des personnes dont l'humeur bizarre ne s'accorde point avec la nôtre, dont le génie capricieux, farouche, impatient se plaît dans le désordre [p.14] et méprise toutes les règles de la société, de la politesse, des bienséances. Il n'est point d'endroit où l'on soit plus exposé à ce triste inconvénient qu'à la mer. Un vaisseau, dès qu'il s'éloigne de la terre, devient une petite république flottante, isolée du reste de l'univers. La société qui s'y trouve est souvent un assemblage d'hommes qui ne se connaissent point et qui n'ont rien de commun que la folie de courir les mers.

Les premiers jours qu'on est à bord, on se regarde, on s'étudie mutuellement, on se prévient même de quelques politesses marines qui sont courtes. Bientôt on se connaît, on s'entretient les uns des autres, les petites coteries se forment. Le capitaine et les officiers fiers de se voir à leur bord, se croient en droit d'avoir de l'humeur. Les passagers et les

¹ Horace *Odes* 1-3.

autres croient avoir celui de ne la pas souffrir, les esprits s'aigrissent. On se voit, on se rencontre partout, mais on ne se parle plus, la médisance commence, la désunion croit. Dès lors on cherche à se mortifier : lorsque l'un cherche le repos et veut dormir, l'autre aime le fracas et se plaît à chanter, on s'interrompt, on se gêne, on se critique, on s'insulte, tout est brouillé, il n'y a plus de remède que beaucoup de patience de la part du voyageur passager, lequel a toujours tort, le capitaine et ses officiers toujours raison, car ils sont les plus forts, et maître chez eux. C'est ce qui les enhardit trop souvent à prendre des manières fières, impérieuses, et l'on a beaucoup à souffrir de leurs mauvaises humeurs qu'ils ne savent ou ne veulent point couvrir, incapables de politesse, même de celle qui n'est qu'extérieure et feinte, ils en ignorent absolument les devoirs, [p.15] trop grossiers à se gêner à ses petites attentions, à ces égards que tout homme bien né a naturellement pour tout le monde surtout pour des étrangers, et encore plus pour le sexe ; nos marins n'en ont point pour personne. Dans toutes les occasions, très soigneux d'eux-mêmes, ils s'embarrassent peu des autres. Fort jaloux de ce qui regarde leur métier, ils ne veulent point que le passager s'en mêle. Celui qui par curiosité ou pour passer le temps osera s'informer de la route du vaisseau, de la hauteur par laquelle on se trouve, et autres choses appartenant à la navigation, n'a de leur part que des paroles dures à recevoir. Je ne sais ce qui contribue à les rendre si grossiers et si farouches, car à terre ils sont comme les autres hommes. Ils s'imaginent peut-être que la mer donne droit à la grossièreté.

Encore si ils ne manquaient qu'aux bienséances ; mais ils ne sont pas scrupuleux sur les devoirs les plus inviolables de la société civile et religieuse ; médisants impitoyables dans leur conversation, ils n'épargnent personne, surtout lorsqu'ils sortent d'un port. Il n'est point de femme du pays, quelque vertueuse qu'elle soit, dont ils ne déchirent la réputation entre eux. Ils se ménagent peu, ignorants dans leur religion, ils en parlent mal, blasphèment ce qu'ils ne connaissent pas, attaquent Dieu et ses saints, se moquent également du chrétien et du gentil, du prêtre et du talapoin, et, d'un même coup de langue, raillent les cérémonies de l'église et les fêtes superstitieuses des pagodes qu'ils voient dans leurs voyages chez les nations idolâtres. [p.16] Si pour éviter de prendre part à leurs conversations médisantes, irrégulières, déshonnêtes et contraires aux bonnes mœurs, il y avait dans le vaisseau quelqu'endroit tranquille où l'on put se retirer, on s'épargnerait beaucoup d'ennui, par la lecture ou quelque autre amusement, mais il n'en est pas. Il faut malgré soi rester et les entendre. Il est bon de remarquer qu'en faisant ici le détail de quelques défauts les plus ordinaires chez le commun des marins, mon dessein est seulement de faire connaître les désagréments que l'on peut avoir dans un vaisseau, sans prétendre renfermer dans le portrait que j'en fais tous ceux qui se mêlent du métier, car il faut convenir qu'il y a parmi les navigateurs de fort aimables gens qui ont toutes les belles qualités opposées aux vices dont j'ai parlé. Il en est d'un vaisseau comme d'une voiture publique où quelquefois se trouve bonne compagnie et souvent une très mauvaise. L'incommodité est plus supportable dans le coche parce que le voyage est plus court.

Il serait long de raconter toutes les incommodités de la navigation. On en connaît mieux tous les dangers par la lecture des divers événements de mes voyages, ce que j'en ai dit est sans exagération, confirmé par les discours journaliers des marins qui ont assez de sincérité pour se rendre justice à eux-mêmes et à leur métier. Cela doit suffire pour faire connaître jusqu'où va dans l'homme l'empire des passions qui le tyrannisent et le fatiguent par des désirs toujours contraints. La même passion qui inspire à l'homme l'amour du repos et lui fait désirer la tranquillité jusqu'à le rendre paresseux, indolent, la même, le tire du sein du repos, l'arrache des bras de la tranquillité, l'envoie au [p.17] milieu des hasards, changer la paix de ses jours contre le trouble et l'agitation des jours les plus incertains filés par l'inconstance, exposé à des périls sans nombre, jours malheureux au-milieu même du bonheur, parce qu'ils ne sont jamais sans crainte et toujours sans repos. Sans le repos après lequel il court, n'ayant d'autres avantages que l'espérance de se reposer un jour après s'être fatigué toute sa vie.

Si le voyageur qui entreprend de si grands travaux uniquement pour courir après une fortune, souvent incertaine et toujours méprisante, est bien digne de compassion, d'un

autre coté, celui-là mérite bien nos éloges et notre reconnaissance qui, avec une même fatigue, va chez les peuples les plus éloignés, acheter pour lui-même et pour sa patrie, des découvertes intéressantes au prix de sa tranquillité et souvent de sa vie.

Celui qui est assez heureux pour avoir un tel dessein est assez fort pour en surmonter les difficultés. Devant lui les obstacles cessent, les périls disparaissent, il n'est plus de désagrément pour qui sait les mépriser. Une âme assez grande pour sacrifier son repos à son instruction et au bien public le sera assez pour se mettre au-dessus de tout événement.

Pourquoi dans le grand nombre de nos voyageurs s'en trouve-t-il si peu de cette dernière classe ? La plupart ignorants, peu curieux de leur propre instruction, et encore moins de celle des autres, voyagent sans attention, sans goût, sans penser, fréquentent les hommes sans les étudier, visitent tous les peuples de la terre, et les quittent sans les connaître. Ils ont des yeux et ne voient point. [p.18]

Les autres, moins ardents des découvertes utiles que des connaissances curieuses et singulières, s'amuse à des bagatelles, aiment mieux croire ce qu'on leur dit que de l'examiner, n'approfondissent rien, esprits superficiels que l'examen des choses rebute de ce qui est difficile. Incapables d'études sérieuses, ils savent peu, n'apprennent rien et racontent hardiment, obligés d'avoir recours au mensonge pour ne pas demeurer court à toutes les questions qu'on leur fait. Gens effrontés qui au retour de leur voyage, abusent de la liberté de mentir que le public accorde à ceux qui viennent de loin, ont la hardiesse de publier des relations où ils s'attachent plutôt à donner des faux merveilleux, que du simple et du véritable. A force de répéter leurs mensonges, ils se persuadent à eux-mêmes qu'ils ne disent que la vérité et deviennent menteurs de bonne foi. Parmi toutes les relations, voyages, histoires étrangères, descriptions nouvelles, lettres curieuses, et autres ouvrages qui paraissent tous les jours dans le public, inondent notre France, et parviennent même jusque dans la bibliothèque du savant où ils tiennent une place qui serait mieux remplie par une infinité d'autres livres plus instructifs, parmi ces merveilleux ouvrages, combien en est-il dont les auteurs devraient rougir d'avoir préféré le plaisir de tromper à celui d'instruire, et d'avoir abusé de la crédulité de leurs compatriotes en leur proposant par malice ou par ignorance des choses fausses ou incertaines ?

Après ce que j'ai remarqué dans mes voyages de la fausseté de la plupart des relations, je ne saurais plus pardonner à leurs auteurs d'avoir osé en imposer si grossièrement. [p.19]

Les uns, enivrés de je ne sais quelle fureur d'écrire au retour d'un voyage, se voyant admirés d'une troupe de sots qui, la bouche ouverte, passent les nuits et les jours à les écouter, commencent par se croire plus savants qu'ils ne se l'imaginaient, se persuadent avoir vu et appris suffisamment pour être auteurs. Ils disent, je ferai un livre et ils le font. D'abord ils composent un livre pompeux et qui promet beaucoup, puis ils assemblent tous leurs matériaux pour savoir jusqu'où ils pousseront leurs ouvrages. Ferai-je un in-12, un in-4° ? Et qui empêche de parvenir aux honneurs de l'in-folio ? Avec de grandes marges et un gros caractère, le tout enrichi de figures en taille douce. La chose est facile, malgré toutes les précautions. Si on se donnait la peine de séparer du corps du livre tous les grands riens qui occupent tant de papier, toutes les exagérations, répétitions et mensonges, il serait bientôt réduit à un in-8° et souvent à moins encore.

Les autres, un peu mieux instruits et non moins passionnés pour l'impression, croiront avoir voyagé inutilement s'ils ne faisaient imprimer la relation de ce qu'ils ont vu et entendu dire des pays qu'ils ont parcourus, racontent des faits vrais mais inutiles, en hasardent d'autres, plus empressés de paraître savants et curieux que d'instruire. Ils seraient fâchés de dire des aventures ordinaires et communes. Il semble que leur mérite dépend des grandes choses qu'ils veulent avoir vues : sous leur plume le bon devient *très excellent*. Le beau s'élève jusqu'au *magnifique*. Le médiocre tombe dans le pire. Exagérateurs perpétuels de tout ce qu'ils ont trouvé chez l'étranger, et sur quoi on ne peut

facilement les contredire, ils abandonnent le simple et l'utile, enhardissent les plus petites bagatelles, relèvent des riens, admirent tout pour être admiré. [p.20]

Non, je ne pardonne jamais à ces voyageurs peu fidèles, et pour me dédommager de l'ennui et de la dépense où m'ont jeté leurs pitoyables ouvrages, je me réserve le droit de remarquer tous les endroits défectueux de leur relation, heureux si je pouvais venger la vérité et le public. Quel dessein pouvait avoir le père Le Comte¹ lorsqu'il fit imprimer ses mémoires de la Chine dans lesquelles, au lieu de nous donner des Chinois quelques connaissances intéressantes, il s'est appliqué à nous prouver par des hyperboles continuelles qu'il avait eu l'avantage de voir un pays très curieux.

Quelle fureur d'écrire possédait le père Tachard lorsqu'il entreprit la Relation du voyage de Siam dont la critique la plus ménagée qu'on puisse faire est de dire que le bon père a fait une très grande relation de très petites choses ? Quelle manie d'un auteur a obligé l'abbé Bion [Guyon]² à écrire ce qu'il ne savait pas, dans sa nouvelle histoire des Indes, où le lecteur trompé par la lettre ne trouve que l'histoire d'un gouverneur de Pondichéry dont les faits intéressent peu la République. L'histoire d'ailleurs peu exacte, chargée d'anachronismes grossiers, défauts géographiques et de narrations inutiles. A quoi pense l'auteur des Lettres édifiantes et curieuses qui produit tous les ans un nouveau volume d'inutilités ? Mais j'entreprends trop pour une préface, je me réserve à dire mon sentiment sur toutes les relations des pays que j'ai vu. A l'endroit où je parlerai de ces pays-là, je me ferai un devoir de rendre justice à ceux que leur sincérité a distingués des autres. Quelle différence entre les voyageurs, ou intéressés, qui ne courent qu'après un gain sordide, ou peu curieux d'instruction, ennemis de la vérité qu'ils ne daignent pas rechercher et à laquelle ils ne craignent point de substituer le mensonge. [p.21] Quelle différence, dis-je, entre eux et un voyageur intelligent qui voyage avec des yeux, voit tout, examine ce qu'il y a de plus intéressant, ne méprise pas les petites choses, toujours les tablettes à la main, ne se lasse jamais de voir, d'interroger, d'écrire, d'étudier et de s'instruire. Un voyageur si sage a au-dessus des autres hommes un avantage considérable, il sait, il apprend par ses propres yeux ce que ceux-ci ne savent que par le rapport des autres, rapport toujours incertain, et *très souvent trompeur. C'est l'avantage qu'a sur un aveugle celui qui voit.*

C'est pour le voyageur attentif, que le spectacle de l'univers entier paraît être particulièrement destiné. Il ne tient qu'à lui d'en jouir : tantôt sous les zones glacées des deux pôles, sous les climats tempérés des tropiques, tantôt sous le ciel brûlant de l'équateur, il suit l'astre du jour dans sa course, voit successivement passer sur sa tête tous les feux qui ornent le firmament, témoin journalier des révolutions réglées qui arrivent dans le ciel dont rien ne lui borne la vue. Le matin il voit le soleil sortir du sein des ondes, à midi il observe sa hauteur, le soir la variation de son couchant ; tout à la fois instruit par ses observations qui lui servent à régler ses jours et la route de son voyage, et réjoui par le spectacle brillant de cet astre qui en quittant l'horizon semble redoubler ses feux, multiplier ses rayons pour ajouter une nouvelle décoration au climat qu'il abandonne. Tout le ciel paraît célébrer son coucher par un concert magnifique des plus riches couleurs, qui ajoutent à la beauté de son azur.

En d'autres occasions, témoin de divers phénomènes, [p.22] il se familiarise avec les opérations les moins communes de la nature, soit dans la variété des vents dont il voit l'inconstance fixée suivant les moussons, soit dans la formation de ces pompes aériennes, de ces feux marins occasionnés par les orages et dont la vue étonne le matelot ignorant, mais n'a rien que de très naturel pour le physicien toujours appliqué à ce qui peut l'instruire. Qui pourra mieux que le voyageur rendre raison des difficultés de l'astronomie ? Qui connaît mieux les bornes de la figure de ce globe sur lequel nous roulons ? N'est-ce pas lui qui en arpente l'étendue, en lève les plans, en trace les limites ? Il voit par ses propres yeux combien notre terre est petite à proportion de ces globes

¹ *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine.* Par Louis Le Comte de la Compagnie de Jésus. 1696

² L'abbé Guyon, auteur de *Histoire des Indes orientales anciennes et modernes*, publié en 1744.

immenses qui l'environnent. Ses vastes connaissances l'élèvent au-dessus de la sphère que nous habitons. Il la voit au-dessous de lui comme un point imperceptible dans l'espace de l'univers. Elle lui paraît couverte d'une espèce d'êtres vivants qu'on appelle hommes, lesquels ont partagé ce point en différents domaines, qu'ils ont nommés empires, royaumes, républiques. Au-milieu de leur multitude, il en voit quelques-uns qui portent la tête plus élevée que les autres, ceux-ci sont les maîtres de leurs semblables, ils disposent de leur vie et de leurs biens, ils dédaignent leur espèce, se croiraient déshonorés d'être hommes, se disent empereurs, rois monarques, hauts et puissants seigneurs, se qualifient de grands, augustes, suprême majesté, etc. En un mot, il voit tout le néant, toute la petitesse [p.23] de l'homme et de ce qui lui appartient. Qu'un voyageur attentif à ce qui se passe dans l'humanité trouverait de raison de se livrer à la misanthropie, si il jugeait de l'homme par ses vues plutôt que par les grandes choses qu'il a plu à Dieu de faire pour lui.

Tantôt dans le nouveau continent, il admire les importantes découvertes de l'illustre Colomb, voit avec autant de curiosité que de compassion les tristes restes de ces peuples américains échappés à l'avarice cruelle de l'Espagnol, les débris du vaste empire de l'infortuné Montezuma, les conquêtes des Torres, des Pizarro. Partout il reconnaît la main du tout puissant qui punit les hommes les uns par les autres, qui anéantit les plus puissants empires, en élève de nouveaux, châtie, dépouille, détruit des nations entières par d'autres nations qu'elles ne connaissaient pas.

Tantôt à l'extrémité de l'Orient, il remarque tous les beaux établissements que les Européens ont formés sur les côtes de l'Asie. En suivant les traces de ces braves Portugais qui y parurent les premiers, il voit les anciennes conquêtes des Gama, des Albuquerque et de tous les illustres navigateurs dont les grandes actions seront à jamais la gloire du Portugal. Il regarde partout avec regret et compassion les ouvrages de ces grands hommes mal soutenus par leurs descendants, les fruits de leurs travaux, passés à des mains étrangères, le nom portugais, autrefois redouté, respecté, aujourd'hui tombé dans le mépris. Témoin des magnifiques restes de leur ancienne puissance, il juge par ce qu'ils ont été de ce que peut la sagesse soutenue de la valeur, et par ce qu'ils sont à présent il connaît où mène l'orgueil sans courage et sans prudence. [p.14]

D'un autre coté, notre voyageur admire dans l'un et l'autre continent, ainsi que dans les îles qui les bornent, les florissantes colonies que les Hollandais, les Anglais, les Espagnols, les Français et autres peuples de l'Europe possèdent aux extrémités du monde. Il voit chez l'Hollandais le travail, la science du commerce faire naître une source inépuisable de richesses ; chez l'Anglais, l'exécution des projets solides récompensée par l'opulence ; l'Espagnol jouir sans peine de trésors immenses où il n'a qu'à puiser, amolli par l'abondance, affaibli par la trop grande étendue de ses domaines ; le Français enrichi et puissant lorsqu'il veut travailler, mais communément peu propre pour les colonies que son goût pour le luxe empêche de fleurir, et qui en plusieurs endroits ne font que languir par le défaut de liberté dans le commerce et le peu d'attachement que le Français a pour tout pays qui n'est pas sa patrie.

Tantôt dans les échelles du Levant, le voyageur parcourt ces climats autrefois si fertiles en grands hommes, ces pays heureux, le séjour des arts, des sciences, du bon goût, de la politesse, des vertus, où tout le bon sens de l'humanité paraissait être renfermé ; aujourd'hui sous la domination d'hommes féroces dont la religion ordonne la barbarie et l'ignorance. Ces îles fameuses où les sages lois bien observées faisaient le bonheur des peuples, il voit les domaines de ces illustres républiques dont l'univers admira le sage gouvernement, ceux de ce Grec, conquérant et vainqueur des nations, et la [p.25] meilleure partie de l'empire des César tombée entre les mains d'un peuple barbare dont le prince infidèle occupe le trône des Constantin.

Curieux de tout ce qui peut satisfaire la raison, il recueille avec avidité tout ce qu'il nous reste de la savante antiquité. Ici, se dit-il avec satisfaction, ici le sage Lycurgue a donné des lois ; là, Socrate instruisait ses compatriotes ; c'est ici que les anciens sages ont honoré l'humanité par leur vertu et leur doctrine ; là, une poignée d'hommes généreux

arrêta une multitude effroyable d'ennemis barbares. Voila, voila le lieu où Thémistocle triompha, celui où Philippe demeura vainqueur. Partout il baise les traces de ces hommes illustres dont les belles actions immortalisèrent leur nom, et celui du pays heureux qui les vit naître.

Mais un voyage encore plus flatteur pour un chrétien, c'est celui de la terre sainte, de cette terre de bénédiction qui vit opérer les merveilles de l'amour et de la puissance de notre Dieu. Partout il voit avec des transports de joie ces lieux respectables qui furent honorés par la présence de l'auteur de notre salut. Quelle source de consolation, de plaisir, d'instruction, à la vue de ces glorieux monuments qui nous restent de nos plus intéressants mystères ? Un tel spectacle est bien propre à confirmer le voyageur dans sa religion, en l'assurant de la vérité de l'histoire chrétienne. [p.26]

Enfin, au bout de quelques voyages, il connaît toutes les différentes nations qui partagent entre elles le séjour que Dieu a donné à l'homme, tous les peuples blancs et noirs qui sous différents climats vivent partout des bienfaits de l'auteur de la nature ; il voit en quoi tous s'accordent, où ils diffèrent. Il en étudie les usages, les mœurs, les histoires, traditions, antiquités, sciences, le culte, l'industrie, leur façon de penser, ce qu'ils blâment ou estiment. Quelquefois, chez les peuples les plus barbares, il trouve de quoi instruire les plus policés. Sans prévention pour son pays, il ne dédaigne pas d'entrer dans la cabane du Cafre ou de l'Illinois, de l'interroger et de l'étudier. Souvent sous leur peau noire et au-travers d'un extérieur grossier et sauvage, il découvre de belles âmes dont la façon de penser le fait rougir pour lui-même et pour sa nation où une politesse apparente cache trop souvent des mœurs bien barbares et très sauvages. Sans épouser aucun pays, il recueille le bon partout où il le trouve. Dans le nègre, il découvre un homme ; dans le sauvage il reconnaît son semblable pourvu de raison et de bon sens, quelquefois plus que nos subtils logiciens qui appellent juste et raisonnable ce qui paraît barbare. Enfin il ne méprise aucun peuple, l'univers est sa patrie.

Il reste encore pour notre voyageur un autre objet d'étude et d'observation qui n'est pas moins [p.27] intéressant ni moins étendu que ceux dont je viens de parler, ce sont les différentes productions de la terre. Lui seul peut jouir du spectacle entier de la nature. Les ouvrages du créateur dans toute l'étendue de notre séjour lui sont connus, spectateur attentif de tous les biens dont il plut à Dieu de nous enrichir. Partout il admire la libéralité et la sagesse avec laquelle il a distribué dans les divers climats ce qui convient le mieux aux hommes qui les habitent. Sous la zone torride, il voit du sein d'une terre brûlée s'élever des arbres chargés de fruits remplis d'une liqueur rafraîchissante ; dans les zones tempérées, la terre semée de plantes salutaires, couverte de fruits bienfaisants et délicieux. Au milieu de la bizarrerie apparente de la nature qui semble quelquefois s'écarter de ses règles ordinaires, il reconnaît dans toutes ses opérations un principe égal de puissance, même dessein de bonté partout, le même ouvrier également libéral, sage, admirable, digne de toute notre reconnaissance et de notre amour.

Quelle vaste matière d'instruction et de recherche dans l'étude de toutes les différentes créatures qui sortirent du néant pour notre usage ? Les naturalistes les plus curieux qui, dans leurs recherches, se bornent à ce qui les environnent, trouvent à la vérité de quoi admirer, s'instruire et louer le Créateur, parce que chaque partie de ses ouvrages est aussi parfaite et admirable que le tout. Mais le voyageur seul peut en connaître tout le détail. Depuis le cèdre qui s'élève jusque dans les nues, le [?], et le bois de fer qui couvre les montagnes de l'Inde, jusqu'au plus petit liseron qui rampe dans les campagnes ; depuis l'éléphant qui paît dans les forêts de Siam [p.28] et du Pégou, le rhinocéros de Bengale, l'autruche d'Afrique, jusqu'au plus petit insecte, jusqu'à l'oiseau mouche, que de merveilles se représentent à étudier ! Que de connaissances ne peut-il pas acquérir ! Connaissances capables d'ornier son esprit, de toucher son cœur, de le remplir de piété et de religion.

Un homme qui profite de ses voyages a raison de naviguer et ne doit pas craindre les inconvénients de la mer. Ce qu'il apprend le dédommage bien avantageusement de ses peines et travaux.

Dans toutes les différentes courses que j'ai eu l'occasion de faire chez les diverses nations depuis l'Inde jusqu'à la Chine, j'ai tâché de prendre pour mon modèle, le voyageur dont je viens de donner le portrait. Pendant le séjour que j'ai fait dans les pays où j'ai été, ma principale étude a été celle des hommes. Je n'ai rien oublié pour développer leur cœur, connaître leur façon de penser, étudier leurs sentiments sur ce que nous autres Français approuvons ou condamnons. J'ai étudié leurs lois, leurs usages, leurs religions. Je n'ai pas négligé l'histoire naturelle, j'ai fait les descriptions de ce qui m'a semblé curieux, j'ai dessiné ou peint ce qui m'a paru en mériter la peine. Autant qu'il m'a été possible, j'ai levé la vue des atterrages, des havres, des rades ou ports où j'ai été. Je ne me suis pas moins appliqué à rechercher l'industrie de tous ces peuples, leur façon de travailler, leurs métiers, la forme, le nombre et la qualité de leurs outils et ouvrages. Les petites découvertes que j'ai faites sur cette matière peuvent [p.29] être utiles, et je ne les ai pas mises par écrit pour ne pas les oublier.¹

Je conviendrais que mes peines ont été souvent mal payées. Après avoir bien cherché, il m'est arrivé plusieurs fois de ne rien trouver. Pour ce qui regarde l'étude des hommes, elle est ingrate et dégoûtante. On ne découvre chez eux que vanité, malice et ignorance. Partout les hommes sont intéressés, vindicatifs et orgueilleux, dissimulés, colères, ingrats, durs, ignorants, présomptueux, sensuels, voluptueux, [monts ?], ambitieux, remplis de préjugés. Par toute la terre, l'homme a oublié sa première destination, son origine, il a une âme et agit comme s'il n'avait qu'un corps. Il est à la Chine ce qu'il est en Europe, ses voies sont partout également corrompues, sous les ardeurs brûlantes de la ligne, comme sous les glaces des pôles, l'indien, le tartare, le nègre, l'américain, l'homme poli, l'homme sauvage, également ennemis de la vertu, ne courent plus qu'après le mensonge. Nos mœurs de l'Europe quant à l'essentiel sont les mœurs de l'Afrique, ce sont celles de l'Asie et de tout le genre humain. Quand je lis dans La Bruyère la peinture des mœurs de son siècle, j'y reconnais celle de toutes les nations que j'ai fréquentées. Il est pourtant vrai de dire que le peu de vertu qui reste encore sur la terre se trouve en Europe, hors de laquelle il est rare de trouver de la probité et des vertus même morales. Le sentiment des voyageurs est un sur cet article. [p.30]

Quoique notre Europe soit également favorisée du Ciel en tout, soit pour la religion, les sciences, les arts, les productions de la terre que Dieu semble avoir pris plaisir d'enrichir non seulement de tout l'utile, mais encore de l'agréable, préférablement à tout autre pays. L'étude de l'histoire naturelle dans les autres climats ne laisse pas d'être entendue, instructive et agréable.

Cette deuxième partie de mes mémoires contient mes voyages de la Chine à Batavia, de là à Mergui, de ce port à la côte Coromandel, de Pondichéry à Maurice, de cette île à la côte d'Afrique, et de là aux îles d'Amérique jusqu'en France.

Le peu que j'ai écrit de mes remarques n'est qu'un abrégé mal digéré, écrit sans ordre, seulement pour me souvenir des dates et des principaux faits. J'espère les mettre au net pour mon propre amusement et la satisfaction d'un ami qui m'a prié de lui donner une petite relation de ce que j'aurais vu de plus curieux dans mes voyages. J'y ajouterai un essai sur l'état des missions, ou de l'église chrétienne dans les pays dont je parle dans mes mémoires, avec une description de tous les arts et métiers des peuples que j'ai fréquentés depuis l'Inde jusqu'à la Chine. [p.31]

* * *

¹ Lapsus ?

*Memoires d'un voyageur
touchant les îles du détroit de la
Sonde, Siam, la côte Coromandel,
les Isle de France, quelques endroits
de la côte d'Afrique, etc.*

Départ de la Chine

Comme le départ des vaisseaux européens à Canton approchait et que la mousson, pour le retour, commençait à se déclarer, j'ai obtenu du mandarin chinois qui gouverne Macao, une chappe pour avoir la liberté de me transporter à Canton. J'y ai trouvé quatre vaisseaux français qui achevaient leur chargement. Les vaisseaux appartenaient tous à la Compagnie de France, trois étaient venus d'Europe, savoir *le Dauphin* commandé par M. de Butler qui portait la flamme ; *le Jason* dont le capitaine était M. Delametry Magon ; et *l'Hercule* monté par M. Dufrene ; le 4^{ème} était le navire *St Benoit*, envoyé de l'Isle de France avec une cargaison de bois d'ébène par M. de La Bourdonnais qui en avait donné le commandement à M. Joannis, lieutenant des vaisseaux de la Compagnie. [p.32]

L'incertitude où nous étions à la Chine touchant les nouvelles d'Europe où suivant les gazettes qui nous étaient venues par les derniers vaisseaux, il paraissait que la guerre était inévitable entre les couronnes de France, et d'Angleterre, il était de la prudence de ne prendre à la Chine que des demi-cargaisons et de mettre les vaisseaux en état de défense au cas qu'on vint à rencontrer les ennemis. Mais les subrécargues ne firent aucune attention à ce qu'on put leur dire là-dessus ; ils chargèrent comme dans un temps de paix, et renvoyèrent les vaisseaux très embarrassés.

Le 16 janvier, je me suis embarqué sur *le Dauphin* commandant de notre petite escadre, et le 17, nous sommes partis de la rade d'Ouarapou [Whampou].

Le 18, nous avons doublé Macao, et le lendemain, nous avons laissé derrière nous les îles qui forment l'entrée de la Chine. Le vent a continué de nous favoriser jusqu'au détroit, sans qu'il y ait eu pour nous d'autres événements que la rencontre d'un vaisseau qui venait de Manille. Quoiqu'avec pavillon Maure, il était commandé par un capitaine français nommé Du Bois.

Les voyages de Manille sont les plus lucratifs qu'il y ait dans l'Orient, mais ils sont interdits à tous les Européens, excepté aux sujets du Roi catholique et aux Portugais de Macao. C'est pourquoi les [p.33] autres Européens qui veulent y aller faire leur commerce y sont obligés d'y prendre une commission étrangère et un pavillon asiatique sous lequel on leur permet de faire leur négoce, et moyennant un présent, le gouverneur de ces îles espagnoles veut bien ignorer la petite fraude qui se fait en cette occasion.

Comme le vaisseau de Manille allait à Pondichéry, il nous a quittés pour aller reconnaître Paulo Condor, et par là, s'assurer l'entrée du détroit de Malacca. Pour nous, avec le plus beau temps du monde, nous avons pris connaissance de Pulo Timor, Pulo Tingi et Vaya. De là, nous avons été chercher le détroit de Vaya. De là nous avons été chercher le détroit de Banca. Après avoir doublé la pointe de Monopin, nous avons

aperçu derrière nous une embarcation à deux mâts, qui faisait voile sur nous, elle tirait de moment à autre des coups de canon pour nous faire connaître qu'elle avait à nous parler.

Dans l'incertitude où nous étions si la France avait la guerre avec les puissances maritimes de l'Europe, nous aurions dû regarder comme un bonheur marqué, la rencontre d'un bâtiment qui nous pouvait donner des nouvelles les plus intéressantes : nos capitaines pensèrent autrement, nous ne daignâmes pas attendre cette petite embarcation, et nous forçâmes les voiles.

Nous n'avons pas tardé à être punis de notre imprudence. Le lendemain, à la pointe du jour, nous aperçûmes devant nous deux vaisseaux qui croisaient dans le détroit. Ils ne furent pas longtemps sans nous apprendre, malgré nous et à nos dépens, les nouvelles que nous avions négligé d'apprendre la veille. [p.34] Dès que nous les vîmes, surtout faisant la manœuvre de vaisseaux de guerre, car ils se tenaient sous voile, contre vent et marée, il était de la prudence de mouiller à l'ancre. Nous aurions eu le temps de les mieux reconnaître, les capitaines et les officiers se seraient assemblés, leur manœuvre examinée avec plus d'attention, nous aurions découverts nos ennemis, et pour lors nous étions encore à temps de changer de route et d'éviter ceux à qui nous n'étions pas en état de résister.

Mais nous devons être malheureux, nous commençâmes par être imprudents. L'homme éprouve peu de malheur où il n'y ait un peu de sa faute. Les vaisseaux qui étaient devant nous, se contentèrent de nous attendre, en cas d'attaque. Les capitaines se consultèrent sur ce qu'ils avaient à faire, chacun déraisonna, l'un prit ces vaisseaux pour des marchands, l'autre pour des bords hollandais qui gardaient le détroit. Qu'il y a peu de fonds à faire sur ce que disent les marins, après avoir vu des vieux capitaines se tromper aussi grossièrement, et prendre, à deux lieues de distance, des vaisseaux de 60 pièces de canons pour des bords ! J'ai fait la résolution de ne plus rien croire de ce que me diront ces Messieurs, qu'après l'avoir bien vu. Enfin nous approchons des deux vaisseaux de 60 pièces à une petite portée de fusil : jusqu'à ce moment, nos ennemis s'étaient tenus déguisés sous pavillons hollandais, leur batterie basse était cachée, les sabots presque fermés. Malgré leur feinte, [p.35] nous ne pûmes plus alors méconnaître ces vaisseaux de guerre, mais nous croyions qu'ils étaient hollandais. Nous donnons dans le milieu avec une confiance et une témérité qui effraya leurs équipages, ils prenaient pour bravoure ce qui n'était qu'imprudence et aveuglement de notre part. Alors dans un instant, ils amènent pavillon hollandais, hissent celui d'Angleterre, et nous envoient toute leur bordée. Nous leur répondîmes de même, en faisant feux de toute notre artillerie, qui fut servie si à propos que, malgré la différence du nombre et la disproportion de nos canons, nous leur causâmes plus de dommages qu'ils ne nous en firent.

Comme *le Dauphin* portait la flamme et qu'il faisait un feu plus vif que les autres, cela fit juger aux ennemis qu'il était vaisseau de guerre. Ils s'attachèrent donc à lui, le feu redoubla de part et d'autre, les boulets meurtriers sifflaient de tous côtés. Nous tirâmes plusieurs coups de canon chargés à mitraille qui incommodèrent beaucoup nos ennemis. Ceux-ci s'étant aperçus que nous étions tous trois vaisseaux marchands, leurs canons, ces machines infernales dont l'effet est si rapide, ne secondaient pas assez promptement le désir qu'ils avaient de nous voir [nous] rendre pour pouvoir partager nos dépouilles. Trois fois ils tentèrent l'abordage, trois fois nous eûmes le bonheur de l'éviter. Peut-être même aurions-nous échappés, si le vent nous avait un peu favorisés. Mais pour comble de malheur, le traître nous abandonna dès que nous fûmes aux prises avec l'ennemi. Enfin après trois heures de combat pendant [p.36] lesquelles le feu a été continu de la part des cinq vaisseaux combattants, M. Butler, capitaine du *Dauphin*, voyant qu'il ne pouvait plus résister, donna ordre au capitaine de *l'Hercule* de l'aborder à bâbord, tandis qu'il se laisserait aborder à tribord par le commandant anglais : le dessein de notre capitaine était d'abandonner son vaisseau dans le moment de l'abordage, après y avoir mis le feu par le moyen de quelques caisses d'artifice que le canonnier avait disposé pour cet effet. Mais ce projet qui était notre dernière ressource ne put pas avoir lieu. Comme il n'y avait pas assez de vent pour manœuvrer, *l'Hercule* se trouva dans l'impossibilité de seconder notre

dessein ; et les Anglais ne pouvant nous aborder continuèrent de nous canonner, ce qu'ils firent avec tant d'avantage, en nous prenant de l'arrière, que nous fûmes obligés de nous rendre et d'amener pavillon. Un si triste exemple de la part du commandant fut bientôt suivi de la part des deux autres capitaines, lesquels, quoiqu'ils n'eussent à leur bord ni mort ni blessés, n'étaient cependant plus en état de se défendre, faute de munitions. A bord du *Dauphin*, il y eut deux hommes tués dans le combat, l'un, timonier, fut emporté à la barre, l'autre qui était contremaître fut mis en pièces sur le pont. Le nombre des blessés montait à 14 ou 15 dont la plupart moururent ensuite de misère, faute de soin. [p.37]

Dès que nous fûmes rendus, nos avides vainqueurs ne nous laissèrent pas le temps de nous reconnaître, nous les vîmes aussitôt à notre bord, des sentinelles anglaises armées de sabres et de pistolets, furent distribuées dans tout le vaisseau, au coffre d'armes, aux portes et écoutes. Dès lors, nous sentîmes avec douleur que tout ce qui nous appartenait un moment auparavant n'était déjà plus à nous, notre liberté même était perdue comme tout le reste. En un instant nous changeâmes de maître et de fortune. Nous ne faisons plus un seul pas dans le vaisseau sans rencontrer quelque nouveau visage à qui il fallait obéir. Cependant il faut avouer que ces Messieurs nous ont traités avec toutes sortes de politesses. Nos capitaines, aussitôt après avoir amené pavillon, n'eurent rien de si pressé que de jeter à la mer les signaux. C'est une précaution que tout capitaine doit avoir dans une semblable conjoncture, car si de tels papiers venaient à tomber entre les mains des ennemis, à la première rencontre d'un vaisseau français, ils ne manqueraient pas de s'en servir pour le tromper. Nos aumôniers jetèrent aussi à la mer les vases sacrés, dans la crainte de les voir profaner par les Anglais.

Nos capitaines s'étant rendus à bord des ennemis, y furent fort bien reçus ainsi que tous les officiers des trois prises. Personne ne fut fouillé, de sorte que ceux qui avaient risqué d'emporter avec eux des pains d'or eurent le bonheur de les conserver. Le commandant de l'escadre anglaise était un nommé Mr. Barnet qui montait le *Deptford* de 66 pièces de canon, avec un équipage de 300 hommes, l'autre vaisseau nommé le *Preston* [p.38] était commandé par Milord Nordest. Ces deux Mrs. ainsi que leurs principaux officiers étaient fort aimables gens, desquels nous pouvons dire n'avoir reçu que des politesses. Ils tâchèrent par toutes sortes de bonnes façons d'adoucir nos chagrins, et de nous rendre supportables les disgrâces de la fortune. Toutes nos hardes nous furent laissées, plusieurs même ne perdirent pas entièrement toutes leurs marchandises dont on leur accorda une petite partie.

Les états-majors des vaisseaux pris furent placés dans la grande chambre avec la permission d'aller pendant le jour dans la chambre du Conseil et sur le gaillard. Nous étions passablement bien nourris, autant que le pouvait permettre la confusion qui est inévitable dans un vaisseau qui vient de faire des prises. Cependant comme les Anglais mènent à la mer une vie fort dure, et qu'ils ne pouvaient pas nous traiter mieux qu'ils se traitent eux-mêmes, nous trouvâmes d'abord une grande différence dans la façon de vivre, d'autant plus que leur eau était saumâtre et leur biscuit pourri. Quant à nos pauvres équipages, ils furent tous mis en prison dans l'entrepont ou dans la cale, où ils eurent beaucoup à souffrir, surtout ceux qui étaient blessés, étant tous sans lit et sans hardes. Pendant que nous fûmes à leur bord, malgré le soin qu'ils avaient de nous cacher le nombre de leurs morts et blessés, nous apprîmes qu'ils avaient eu environ 10 hommes tués dans le combat, et plus de 20 blessés. Cependant Mr Barnet résolut d'envoyer quelques officiers de ses prises en droite ligne en Angleterre, pour [p.39] y servir à l'amirauté de témoins de ce qui venait de se passer à Banca. Il en choisit six qu'il envoya à bord du [vaisseau de] Milord Nordest, avec ordre d'aller dans le détroit de la Sonde attendre les vaisseaux suédois et anglais que nous avions laissés en Chine, et qui devaient passer incessamment pour retourner en Europe, afin d'y faire passer nos six officiers. Pour nous, avec nos trois vaisseaux, nous fûmes menés à Batavia où nous arrivâmes le dixième jour de notre prise.

Notre entrée dans la rade de Batavia fut un vrai triomphe pour les Anglais. Le vaisseau de guerre marchait le premier avec le guidon¹, suivi de ses trois prises qui portaient pavillon français sous l'yack² anglais. Quel spectacle pour nous autres prisonniers ! Pour moi, j'avouerai que je n'avais point encore été sensible à notre malheur comme je le fus en ce moment-là.

Après avoir mouillé et rendu les saluts ordinaires, nous vîmes arriver à bord du *Deptfort* plusieurs canots anglais et hollandais, entre autres celui du commandant de la rade, qui venaient solliciter Mr Barnet à nos dépens. Ces mauvais complimenteurs voulurent aussi nous persuader qu'ils étaient bien sensibles à notre malheur. Ce qui était un peu difficile de nous faire croire après qu'ils avaient eux-mêmes fourni aux Anglais un pilote et des volontaires pour aller nous prendre.

Le lendemain, tous les officiers français furent envoyés à Batavia, avec permission de se promener [p.40] où bon leur semblerait ou dedans ou dehors la ville. Les équipages prisonniers furent transportés sur l'île Edam qui est à l'entrée de la rade. C'est une petite île de sable assez boisée quoiqu'il n'y ait point d'eau douce. Les Hollandais y ont quelques magasins pour les salaisons nécessaires aux vaisseaux. Ils en accordèrent un peu pour nos matelots, où ces pauvres misérables étaient les uns sur les autres dans l'ordure et l'humidité, ce qui joint au défaut de nourriture leur causa des maladies dont plusieurs moururent.

Ces pauvres gens périssaient de faim, et cela par l'avarice de l'officier anglais qui était chargé de les nourrir. Celui-ci au lieu de leur distribuer les provisions qu'on lui envoyait pour cela, en vendait aux Hollandais la plus grande partie, et avait la cruauté de sacrifier à son avarice la vie de plus de quatre cents malheureux dont la seule vue aurait attendri tout autre qu'un homme avare. Ce qu'il y avait de plus triste pour eux et pour nous dans l'indigne traitement qu'on leur faisait souffrir, c'est qu'il ne nous était pas permis à nous qui étions à Batavia de leur donner de nos nouvelles. Il nous était défendu de les aider, même de les consoler. Les chirurgiens et les aumôniers demandèrent en vain la permission d'aller les secourir, et l'on eut la dureté de voir périr tant de bons hommes qui n'avaient d'autre crime que celui d'être malheureux. On les vit périr sans vouloir leur permettre aucun secours, avec une cruauté qui n'a pas d'exemple chez les peuples les plus féroces. [p.41]

Les auteurs d'un traitement aussi indigne, c'était tous les Hollandais. Nous les trouvâmes à Batavia dans une grande disette de monde, la peste et la guerre avec les Malais avaient réduit cette capitale de l'Inde hollandaise dans un état bien triste. La vue de tant de prisonniers français leur fit venir la pensée d'attirer ou de forcer tous ces malheureux à prendre le service de la Compagnie. D'abord on employa les voies de la douceur pour les séduire ; mais voyant que toutes leurs belles promesses étaient peu écoutées, ils prirent le parti de la force et de l'injustice. De la part du général³, on interdit aux officiers français tout accès à l'île Edam ; chaque jour on retranchait quelque chose de la nourriture accordée à ces pauvres gens ; et dans le temps qu'on croyait leur constance un peu affaiblie, on leur envoyait quelque officiers hollandais qui, à force de belles paroles, réussirent à en tromper plusieurs qui en divers temps se laissèrent engager au nombre de plus de cent. Le général avait grand soin de rechercher ceux qui savaient quelques métiers. On poussa même l'injustice jusqu'à emprisonner quelques-uns de ceux dont on croyait pouvoir retirer le plus d'avantage et qui étaient plus constants que les autres à refuser de s'engager. Deux pauvres frères, menuisiers de profession, eurent le malheur de subir un sort aussi injuste. On les a retenus en prison jusqu'après notre départ, malgré toutes les représentations que nous avons pu faire. [p.42]

¹ Le guidon est une sorte de pavillon étendard allongé, terminé par deux pointes.

² *Jack* ou *Yack* : terme anglais de marine : Pavillon de beaupré.

³ Désigne le *Gouverneur Général*.

Il est inutile de faire ici la description de Batavia, il ne manque pas de relations qui en parlent. Ce qu'en dit M. de La Martinière dans son grand dictionnaire¹ m'a paru assez juste. Je ne parlerai donc que de l'état dans lequel nous avons trouvé cette ville.

Dans toute autre circonstance que celle où nous nous sommes trouvés à Batavia, cette ville aurait pu être pour nous un séjour assez agréable. Les dedans et les dehors en sont beaux, les maisons propres et bien bâties, les rues sont droites, larges et bien percées, les édifices publics de bon goût, et d'une architecture capable d'inspirer aux nations voisines une grande estime du génie des Européens. La forteresse qui est à quatre bastions, défendue d'un fossé assez mal entretenu, suffit pour mettre les Hollandais à couvert de toutes insultes de la part des Javans, mais elle ne pourrait tenir longtemps contre des troupes européennes. Les murs de la ville sont faibles et peu élevés. La garnison qui ordinairement est de deux mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, était pour lors réduite à huit ou neuf cents hommes.

Il y a plus de cinq ans qu'il règne dans le pays une espèce de peste qui emporte tous les ans la moitié des habitants européens. Pendant les quatre mois que nous avons été là, nous n'avons passé aucun jour sans enterrement. On croit que cette peste, qui tous les ans emporte plus de 300 hommes, est causée par l'infection qui s'exhale des canaux qui arrosent presque toutes [p.43] les rues de la ville. Ces canaux seraient extrêmement commodes et agréables dans un pays aussi chaud que Batavia s'ils avaient une eau claire et courante, mais ils sont remplis d'immondices et d'un limon puant qui reste à sec une partie de la journée, dans le temps de la basse marée, ce qui infecte l'air et le rend très malsain.

A voir Batavia, on conçoit aisément que c'est une ville opulente, quoiqu'elle soit aujourd'hui bien déchue de l'état florissant où elle était il y a quelques années. On y compte encore plusieurs habitants extrêmement riches ; le faste y est aussi grand qu'en aucune ville d'Europe ; ses carrosses et autres équipages européens y sont très communs et entretenus avec dépense. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait à Batavia un grand peuple de pauvres et de malheureux. Parmi ceux-ci il n'y en a point qui excitent plus la compassion que cette quantité de déserteurs français qu'on trouve de tous côtés dans les rues. Ces misérables, qui ont eu la lâcheté d'abandonner leur patrie, payent ici bien cher leur faute. Sur les belles promesses des Hollandais, ils ont cru qu'il n'y avait qu'à venir dans l'Inde pour faire fortune ; ils ont abandonné le service de leur prince, ont passé de Hollande à Batavia, où, au lieu des trésors qu'ils espéraient, ils n'ont trouvé dans le service de ces républicains que la plus grande misère et des coups de bâtons. Il n'y a aucun de ces déserteurs qui n'aimât mieux servir en France dans le dernier poste que d'y être officier. Ils le disent tous, et les larmes dont ils accompagnent leurs discours en prouvent la sincérité. Que ne puis-je faire entendre à tous mes compatriotes une partie des plaintes que j'ai entendu faire à ces malheureux sur les [p.44] traitements indignes qu'ils éprouvent de la part des Hollandais ! Que ne puis-je faire savoir à tous les soldats qui composent nos armées le triste sort qui attend ici les déserteurs ! Je crois que si ils le savaient, la crainte de l'éprouver serait encore plus forte pour les retenir dans le devoir que l'amour naturel que chacun a pour sa patrie. Plus je vois de ces déserteurs, plus je connais qu'il n'y a point au monde de meilleur service que celui de France, même pour les étrangers, comme il n'y en a point de plus dur que celui des Hollandais. On peut dire qu'en France, on a trouvé ce qui est inconnu ailleurs, surtout chez les peuples du nord de l'Europe, je veux dire le secret de maintenir la discipline et la subordination sans rien déroger aux droits de l'humanité, de façon que le titre d'officier qui donne le droit de commander aux soldats, n'accorde pas celui de mépriser ses semblables et de les maltraiter.

¹ *Le Grand Dictionnaire géographique historique et critique*. Par Antoine-Augustin Bruzen de La Martinière - 6 vol. 1739-1741.

Une réflexion qui vient naturellement à ceux qui voient à Batavia la grande quantité de déserteurs français qui composent la garnison et qui remplissent divers postes des comptoirs, c'est que dans un cas de guerre avec la République, ce serait autant d'ennemis du mécontentement desquels on pourrait profiter en leur promettant une amnistie.

Batavia est une ville où il fait très cher vivre. Quand nous y sommes descendus on nous a conduits à une auberge où quoique l'on sut bien que nous n'avions rien et que les Anglais nous avaient dépouillés, on nous a obligés à payer un ducaton par jour pour notre nourriture. [p.45] Mais, comme nous étions hors d'état de faire une telle dépense, notre hôte a bien voulu dans la suite se contenter d'un parduan¹ qui vaut quatre livres d'argent de France. Je n'ai de ma vie éprouvé des effets aussi sensibles de la providence que dans cette occasion, et je crois que tous les officiers des trois vaisseaux peuvent bien rendre le même témoignage. Nous sommes tous descendus à terre sans argent, ni marchandises, et cependant nous avons vécu quatre mois à quatre livres par jour. Comment cela ? La providence a pourvu à tout. J'ai payé le chirurgien qui a pansé la plaie de mon bras que j'ai perdu dans notre combat, et suis sorti de Batavia moins pauvre que je n'y étais entré, sans avoir cependant aucun métier pour gagner de l'argent. Mon hôte nommé M. Grabo, Prussien de nation, a eu la générosité de ne rien exiger de moi pour les quatre mois qu'il m'a nourri. Une Dame hollandaise, ayant appris le triste état dans lequel je me trouvais, m'a envoyé secrètement une bourse d'environ quarante ducats et autres présents, avec des offres de service les plus généreuses.

Puisque j'ai commencé à parler de moi en particulier, et que je n'écris tout ceci que pour la satisfaction d'un ami qui veut bien s'intéresser à ce qui me regarde, je ne ferai point difficulté de détailler ici tout ce qui m'est arrivé ici dans l'occasion où je parle, et d'y ajouter les petites réflexions que j'ai faites dans le temps sur les différentes disgrâces que j'ai éprouvées.

Lorsque nous fûmes attaqués par les Anglais, en qualité de passager, et par conséquent volontaire, je pris mon [p.46] poste dans la galerie du vaisseau, malgré une grêle de balles et de boulets qui pleuvaient autour de moi. Il y avait une heure que le combat durait, et que je tirais sur l'ennemi sans qu'il me fut arrivé aucun accident. Dans ce temps-là, le commandant anglais vint nous attaquer de l'arrière, sans qu'il nous fut possible de lui présenter le côté, et d'éviter d'être enfilés par son artillerie, laquelle dans une position aussi désavantageuse pour nous, ne pouvait que nous tuer beaucoup de monde et nous dégrayer [sic] entièrement. Alors me voyant seul dans la galerie, en portée de pistolet, exposé à tout le feu d'un vaisseau de 66 pièces de canon, je pris le parti de passer sur le gaillard où après avoir tiré encore quelques coups de fusil sur l'autre navire ennemi qui nous attaquait de la hanche, j'eus le bras droit emporté d'un boulet qui vint tribord par la chambre du capitaine. Je reçus le coup sans m'en apercevoir, seulement je me sentis comme repoussé et crus d'abord qu'un tel sentiment venait de la compression de l'air occasionnée par un boulet qui avait passé fort près de moi. Au sortir de mon premier étonnement, je jetai les yeux sur deux hommes qui venaient d'être blessés à côté de moi. Ce triste spectacle commençait à m'attendrir, lorsque je m'aperçus que je n'étais pas le moins malheureux. Je doutai quelques instants de mon infortune, mes yeux ne pouvaient me convaincre, je ne concevais pas comment j'avais pu perdre le bras sans m'en apercevoir. Ma plaie commençant à se refroidir, [p.47] la douleur devint sensible, mon sang qui coulait en abondance acheva de me convaincre, et je restai livré à une foule de réflexions accablantes dont j'eus beaucoup de peine à me délivrer.

Cependant comme le combat durait toujours et devenait encore plus vif et plus dangereux pour nous qui ne pouvions plus nous défendre faute d'avoir assez de vent pour manœuvrer, je pensai à me retirer au poste des malades pour me faire panser. Mais dans l'embarras où l'on était, je ne trouvai ni poste, ni chirurgien. Je pris donc le parti de m'asseoir sur le tillac, au pied du timonier. A peine fus-je dans cette situation qu'il vint

¹ Pardos / Pardaos ?

par-dessus ma tête un boulet qui emportât le timonier par le milieu du corps dont la moitié me tomba dessus. Pour éviter l'horreur d'un tel spectacle, je me retirai dans une chambre de tribord où, dans le moment, le feu prit au plancher par l'effort d'un boulet qui fit fracas dans une caisse de porcelaine sous les débris de laquelle je me trouvai comme enterré. Peu de temps après, on amena le pavillon et le navire fut rendu. Au premier sentiment de mon malheur, incertain si il n'aurait pas des suites plus fâcheuses, je pensai d'abord aux affaires de ma conscience. Mais dans ces moments critiques, qu'on est bien peu en état de penser aux devoirs de la religion ! On a l'esprit troublé, le cœur sec, l'âme interdite, toute embarrassée, la douleur du corps l'occupe, l'absorbe et ne lui permet aucun autre sentiment. [p.48]

Je dis ce que j'ai éprouvé et j'avoue que quelque effort que j'aie pu faire en ce moment, jamais il ne m'a été possible de faire un seul acte de contrition qui pût me satisfaire. Le meilleur parti est d'être toujours prêt, il n'est plus temps de le faire lorsque le malheur arrive.

Après le combat, je me jetai sur mon cadre¹ où je passai vingt-quatre heures, noyé dans mon sang, sans être pansé. Enfin je fus transporté à bord du commandant anglais qui me reçut avec toute la politesse possible, me fit loger dans sa grande chambre, me recommandant à ses officiers et surtout à son chirurgien major.

Celui-ci visita ma blessure, y trouva la gangrène formée, et me déclara que pour me sauver la vie, il n'y avait point d'autre parti que de me faire l'amputation du bras, à quelques pouces au-dessus de l'endroit mutilé. Je me déterminai à souffrir cette opération et la supportai assez tranquillement. Comme le chirurgien achevait son ouvrage, le feu prit dans le vaisseau à quelques barils de poudre ; aussitôt je vis tous nos matelots français se jeter à la mer pour se sauver à bord de la chaloupe et du canot. Le chirurgien anglais, effrayé comme les autres, m'abandonna avant d'avoir fait les ligatures aux vaisseaux, et je restai encore quelque temps à perdre tout mon sang, dans la plus cruelle situation qu'on puisse imaginer. Heureusement le feu n'eut pas de suite, et mon pansement fut achevé. [p.49] Je passai ensuite quatre ou cinq jours sans que les chirurgiens parussent tranquilles à mon égard. Comme j'étais fort mal couché, toujours dans l'eau et la pourriture (car le vaisseau où j'étais faisait beaucoup d'eau par ses hauts et l'on n'y était point à l'abri de la pluie qui était continuelle). D'ailleurs il était impossible de me donner la nourriture convenable à ma situation, il n'y avait à bord que de l'eau saumâtre et point de vivre. Ainsi il était à craindre qu'il ne me survint quelque accès de fièvre qui m'aurait emporté infailliblement. Au milieu de tout cela j'étais le seul sans inquiétude, mon parti était pris, résigné à la volonté de Dieu, je me mis dans un état de tranquillité qui m'a sauvé la vie.

C'est dans ces temps de disgrâce qu'on éprouve ce que peut pour nous la religion qui nous soutient, nous console, nous fortifie lorsque tout nous abandonne. Qu'est-ce que l'homme affligé, livré à lui-même, en proie à ses réflexions, sans autre secours que celui de sa petite raison et de sa vaine philosophie ? Oui, je le soutiens par ce que je l'ai éprouvé, l'homme qui n'a pas de religion est sans ressource dans l'infortune. L'homme religieux trouve en Dieu un ami fidèle, un consolateur infaillible. D'ailleurs la réflexion la plus consolante que j'ai faite dans cette circonstance de ma vie, la voici : ce que nous appelons malheurs de l'humanité ne sont pas des malheurs, ce sont des épreuves du ciel qui nous instruisent, ce sont des biens réels puisque dans ces événements-là nous rentrons en nous-mêmes, nous connaissons la fragilité et le néant de ces faux biens qui nous occupaient injustement. Le plus grand de tous les malheurs est de n'en [p.50] éprouver aucun. Un homme toujours heureux ne connaît pas l'homme, il ignore sa faiblesse, se fie à ses propres forces et compte sur une chair qui n'est que misère et infirmité.

Je regarde le jour de mon accident comme le plus beau jour de ma vie, jour auquel j'ai commencé à être homme, à penser et à savoir quelque chose. Seize années de collègue

¹ *Cadre* : En termes de Marine, lit suspendu à l'usage des officiers, des premiers maîtres et des passagers. Également, lit (non suspendu) pour les malades.

ou de séminaire ne m'en auraient pas tant appris qu'un instant de mon infortune ; l'étude la plus sérieuse, la lecture de tous les meilleurs livres, m'avaient moins instruit qu'un semblable événement. Nicole et Pascal après des recherches et des réflexions de plusieurs années n'ont jamais dit sur la faiblesse humaine ce que j'en ai éprouvé et connu dans un moment. Heureux malheur qui m'a ouvert les yeux, m'a fait voir ce que j'ignorais, m'a convaincu de mon néant auquel je ne pensais point, et m'a rappelé à Dieu que j'ai enfin sérieusement reconnu mériter seul notre confiance, notre attachement, notre amour. Malgré tous les biens que je dois à sa miséricorde, j'avoue que jamais je ne l'ai connu si bon que lorsqu'il m'affligea.

Malgré la douleur aiguë qui ne me quittait point, l'esprit tranquille dans mon lit, je remarquais dans l'Anglais vainqueur ce que peut dans l'homme la prospérité. Combien peu de chose il lui faut pour le faire passer de la crainte et de l'inquiétude à la joie. Combien les plus petits succès l'aveuglent et l'éblouissent. Dans le Français vaincu et dépouillé, je voyais les jeux de la fortune, son inconstance et le mépris qu'elle mérite. [p.51] Combien la perte des plus petites choses l'afflige, le descelle et le fait sortir de son assiette. L'Anglais fier et insolent parlait haut, racontait et décidait, et avait toujours raison. Le Français humilié gardait le silence, ne parlait qu'à peine, n'osait rien dire ni demander, craignant d'être importun. Quelques pièces d'argent transportées de l'un à l'autre mettaient entre eux une grande différence. J'ai vu nos beaux diseurs, gens d'esprit dans la fortune, muets, interdits, dépourvus de raison et de sens commun dans la disgrâce. De là, j'ai conclu que tel qui brille et passe pour génie, souvent tient son esprit et sa réputation de sa fortune, et qu'au contraire, tel qui est ignoré ou passe pour un sot parce qu'il est pauvre et malheureux, serait souvent un prodige de science s'il était riche et fortuné.

J'ai vu dans ma disgrâce ce que c'est que les amis de ce monde. Quelle différence entre les amis intéressés et les amis solides qui nous aiment généreusement et sans autre motif que celui d'obliger. Je serais trop long si j'écrivais ici toutes les réflexions que j'ai faites alors. Il me suffira de m'en servir dans le temps ; il est inutile de les écrire. La digression est déjà trop longue, revenons à Batavia.

Nous avons trouvé cette ville remplie d'ouvrages commencés ; magasins, fontaines publiques, fortifications pour la ville et pour la rade, tous, ouvrages de conséquence, et qui paraissent nécessaires ; ils étaient interrompus ou conduits fort lentement, faute d'ouvriers.

Batavia sera redevable de ces beaux ouvrages à M. le Baron Dinemot¹, gouverneur général de toute [p.52] l'Inde hollandaise. C'est un homme qui a beaucoup de mérite et très propre pour la place qu'il occupe, en même temps, homme de guerre et de commerce, habile marin, grand négociant, capable des plus grandes affaires, sans négliger les plus petits détails. Il est de sa Compagnie dans l'Inde, le chef général, son ingénieur, son architecte, son constructeur, instruit de toutes les connaissances utiles. Il est la ressource de la colonie et supplée tout seul au défaut des maîtres habiles, qui forme les projets, qui en dresse les plans et en facilite l'exécution par son habileté. M. Dimnoff [Imhoff] ferait voir en sa personne le modèle d'un parfait gouvernement, s'il savait se faire aimer comme il a su se faire craindre soit des Hollandais qui dépendent de lui, soit des nations voisines de Batavia. Il est difficile de réformer les abus sans aigrir les esprits. Le général hollandais a cru pour le bien de sa Compagnie devoir remédier à plusieurs des ordres auxquels l'impunité avait laissé faire des grands progrès sous son prédécesseur. Il s'est attiré la haine des intéressés, c'est-à-dire de presque tous les employés de la Compagnie. Il est encore plus haï des princes javans qu'il méprise ou ménage peu en temps de paix et qu'il traite indignement en temps de guerre. Pendant que nous étions là, le roi de Madure [Madura] faisait la guerre aux Hollandais, sa tête fut mise à prix comme celle d'un assassin public. Enfin malgré la haine générale Mr Dimnoff est maître absolu à Batavia.

¹ Gustaaf Willem baron Van Imhoff, gouverneur-général des Indes Néerlandaise de 1740 à 1750, pour la VOC, la Compagnie néerlandaise des Indes.

On peut dire qu'il est le Roi de la République dans l'Inde. [p.53] La Compagnie lui a donné un pouvoir que ses prédécesseurs n'avaient point eu ; il est maître du Conseil qui ne fait que ce qu'il veut. De sorte qu'il est aisé de voir à Batavia que chez les républicains les plus fiers, il y a quelquefois moins de liberté qu'ailleurs. Enfin pour achever le portrait du général hollandais, c'est un grand politique qui excelle dans l'art de feindre et de tromper. Il s'est tellement livré à cette science, qu'il n'agit que conformément à ces préceptes. Religieux par politique, il serait sans culte s'il était sans intérêt. La politique le rend modeste dans ses habits et dans toute sa dépense, affable à ceux qui peuvent servir à ses vues, ami de ses voisins quand ils peuvent lui être utiles, ennemi de ceux dont les dépouilles peuvent l'enrichir. Voilà M. le Baron Dimnoff, si haï et cependant si vanté par les Hollandais de l'Inde.

Batavia est une ville extrêmement commerçante. La rade est toujours remplie de vaisseaux qui entrent et sortent continuellement. Les uns apportent d'Europe les provisions nécessaires pour la vie et les marchandises qui se distribuent ensuite dans tous les royaumes indiens, les autres rapportent de tous les ports de l'Asie les cargaisons les plus riches et les plus précieuses du Japon, de la Chine, de Siam, de Bengale, de la côte de Coromandel et Malabar, de Ceylan, Sumatra et autres îles où ils ont des comptoirs riches et bien établis.

Le commerce du Japon rend beaucoup, ils en rapportent de l'or, de la porcelaine, du vernis, surtout du cuivre et de l'étain etc. en échange de leurs draps, épiceries, sucre, parfums, écaille, etc. [p.54]

Le commerce que les Hollandais ont trouvé le secret d'y faire seuls, leur a été quelque temps à charge. Ils ont perdu beaucoup de leurs vaisseaux sur la côte orientale de la Chine dont les mers sont fort orageuses. Ils ont eu beaucoup à souffrir de la mauvaise foi des marchands japonais que le commerce des Chinois a gâtés entièrement. Toutes les difficultés n'ont pu les rebuter, ils ont toujours continué d'y envoyer au moins un vaisseau tous les ans. Aujourd'hui le commerce se ranime et il y a actuellement en rade à Batavia trois grands vaisseaux chargés de marchandises destinées pour Nangazaki.

Ce voyage qui est d'environ 8 mois est un voyage d'or pour les Hollandais, il y a des profits considérables sur les petites choses. L'écaille donne jusqu'à cent pour cent, le sucre quatre cents pour cent, etc. Ainsi il n'est pas surprenant que pour se conserver un commerce aussi avantageux, les Hollandais souffrent tous les mauvais traitements que la défiance du Japonais a pu inventer. On peut en voir le détail dans l'histoire du Japon, mais il paraît faux que pour avoir l'entrée de ce royaume libre, les Hollandais soient obligés de fouler aux pieds le crucifix. J'ai interrogé là-dessus plusieurs personnes qui m'ont assuré du contraire. C'est une pure invention de leurs ennemis qui dans le fond ont mal rencontré. Si ils ont cru par une telle accusation faire beaucoup [p.55] de peine aux Hollandais, vouloir les faire passer pour gens sans religion, c'est les toucher par un endroit bien peu sensible.

Ce qu'il y a de surprenant c'est que les autres Européens abandonnent ainsi un commerce aussi lucratif. On devrait tenter d'en partager les profits. Il serait facile de passer en ce pays-là dans une somme¹ chinoise, en habit chinois. Tous les ans il part des ports de la Chine pour le Japon plus de cinquante sommes, il en part également de Siam et de Cochinchine, toutes montées par des Chinois avec lesquelles il serait facile de se lier. Arrivés dans le pays, on pourrait s'informer au juste de ce qu'il en est, et dans la suite, se servir d'un Chinois affidé pour fréter une somme qu'on enverrait tous les ans. Il n'y a rien en cela qui doive paraître difficile à un homme qui a quelque connaissance en Chine. Peut-être que dans la suite on pourrait obtenir d'envoyer ouvertement un vaisseau européen. Les présents peuvent beaucoup en ce pays-là, comme parmi tous les autres asiatiques, et dans le fond, je crois que l'empereur ne demanderait pas mieux que de voir

¹ *Somme* : voilier chinois, sorte de jonque marchande.

les revenus des douanes augmentés par l'arrivée de plusieurs vaisseaux. Ce projet n'est ici indiqué qu'en passant et demande une plus ample explication.

Je dirai ici en passant, pour continuer le récit de ce que j'ai vu à Batavia, que la jalousie et l'animosité est grande entre les Espagnols des Philippines et les Hollandais de Java. Cependant le général régnant a fait tout ce qu'il a pu pour obtenir du gouvernement [p.56] de Manille la liberté du commerce dans son port. C'est un commerce lucratif et qui rend beaucoup de piastres. Ses négociations ont toujours été inutiles et le gouverneur espagnol a tenu ferme pour l'exécution des ordonnances de la cour d'Espagne qui interdisent à toutes les nations d'Europe tout commerce dans les colonies dépendant de sa majesté catholique. L'Hollandais n'a pas été longtemps sans trouver l'occasion de se venger.

Pendant que les vaisseaux de guerre anglais étaient en relâche à Batavia, le général a concerté avec deux de leurs corsaires un voyage interlope par la mer du sud. L'armement s'est fait insensiblement et avec tout le secret possible. Quatre vaisseaux ont été destinés pour le voyage, deux anglais corsaires et deux hollandais. Mais pour s'assurer du succès, il fallait faire en sorte que les Espagnols de Manille n'envoyassent point le galion qu'ils ont coutume d'envoyer tous les ans à Acapulco. La quantité de marchandises que porte cet énorme vaisseau aurait nui à la vente des Hollandais, et peut-être, les Manillais intéressés au mauvais succès d'un tel armement, les auraient-ils fait traiter à la côte du Mexique comme vaisseaux interlopes. Le général a senti les inconvénients. Il a fait le bon voisin, a promptement dépêché un brigantin¹ pour aller à Manille donner nouvelle aux Espagnols que les Anglais se disposaient avec des forces considérables à faire quelque tentative sur leur colonie, qu'ils eussent à se préparer et surtout de garder leur galion et de ne pas l'exposer à être pris. [p.57] A peine cette lettre d'avis charitable fut-elle partie dans le petit brigantin, que l'armement destiné pour la mer du sud devint public, ainsi que la ruse du général à laquelle tout Batavia applaudit. Pour nous, nous vîmes avec indignation un homme en place se servir du voile de l'amitié pour assurer le succès de la fourberie la plus indigne. L'Hollandais savait parfaitement que les Anglais ne devaient point aller à Manille, ainsi il leur fit donner cet avis faux pour les tromper. Celui qui commandait le petit brigantin avait commission d'acheter des Espagnols même, les marchandises propres pour l'Amérique, et de venir joindre l'armement hollandais à la hauteur des îles Ladrones ; les pauvres Espagnols ont donné dans le panneau. Une entreprise fondée sur la fourberie peut-elle réussir ? Celle-ci a eu les succès les plus mauvais. Les quatre vaisseaux ont été attaqués par une violente tempête qui les a dispersés ; quelques-uns ont été démâtés et tous au moment de périr. Le voyage a été entièrement manqué.

Il n'est pas surprenant que Batavia soit affligé comme il l'est par une espèce de peste continuelle, c'est un châtement du ciel. Le dérèglement y est général, il n'est guère d'Hollandais qui n'ait quelques concubines. Parmi ces mêmes, ce sont des esclaves de tout pays : Bengalines et Malaises, surtout celles qu'on tire de Macassar, sont les plus jolies et les plus chères. Il y en a qui se vendent [p.58] jusqu'à trois cents ducats. Le nombre des esclaves hommes et femmes est libre. On s'embarrasse peu de leur instruction, pourvu qu'ils servent bien. On ne permet pas même à ceux qui veulent embrasser la religion de se faire chrétiens. Les Hollandais ne croiraient pas pouvoir les regarder comme esclaves si ils avaient reçu le baptême. Ils aiment mieux les voir gentils ou plutôt, comme eux-mêmes, sans religion. Car on peut dire qu'ils n'en ont aucune. Ils ont cependant trois prêches, un pour les Hollandais, un pour les Portugais réformés et un pour les Malais. Et chacun a ses ministres particuliers qui sont chargés des prières et instructions publiques. Les Hollandais ne permettent point aux autres, surtout aux pauvres, d'entrer dans leurs temples. Eux-mêmes les fréquentaient fort peu avant que M. Dimnoff fut général. Aujourd'hui, ils s'en absentent le moins qu'il leur est possible, plutôt pour faire leur cour à

¹ Brigantin : Bâtiment qui a grand mât, un mât de misaine, et un mât de beaupré, son grand mât est ordinairement ... (Encyclopédie méthodique ... 1793)

leur chef qui y manque rarement, que pour profiter des instructions qui y font les ministres. Les calvinistes y sont le parti dominant. Il y a cependant grand nombre de luthériens qui doivent incessamment commencer à se bâtir un prêche. Il n'y a de catholiques que quelques Français qui sont obligés d'y cacher leur religion. Toutes les autres y sont permises, excepté celle-ci. Les gentils, les mahométans et les chrétiens hérétiques y ont toute liberté de conscience. Le Malais y a ses mosquées, [p.59] le Chinois ses idoles auxquelles il rend des honneurs et fait des sacrifices publics. En un mot, chez les Hollandais à Batavia, toute religion, quelque folle et insensée qu'elle soit, y est permise. Ils n'y défendent que le vrai culte de Dieu, celui de leurs pères. Les missionnaires ne sauraient avoir aucun accès chez les peuples soumis à leur gouvernement, tandis qu'ils le sont partout ailleurs, chez toutes les nations dont le prince n'est pas idolâtre.

Malheureux les peuples que la justice de Dieu a fait passer sous le joug pesant des Hollandais. En perdant la liberté et les biens les plus chers de cette vie, ils ont également perdu toutes les ressources pour acquérir ceux de l'autre. Pour peu qu'il reste dans le cœur quelque sentiment d'humanité et de religion, on ne peut voir sans être ému de compassion, un peuple, né libre comme le reste des hommes, condamné par la force au plus dur esclavage, des milliers de malheureux chargés de chaînes deux à deux, hommes et femmes, forcés de passer leur triste journée dans des travaux réservés aux bêtes de charge, la moindre faute punie de la manière la plus cruelle, les uns déchirés de loups, les autres pendus, brûlés vifs, empalés. Rien de plus commun à Batavia que ces sortes d'exécutions. Si du moins pour dédommager ces peuples, leurs injustes maîtres leur communiquaient la connaissance de l'évangile, comme firent d'abord leurs premiers conquérants, les Portugais. Mais non, il ne leur est pas permis que d'être malheureux, il leur [p.60] est défendu d'être chrétiens.

Je ne sais si c'est l'exemple des Hollandais qui a rendu la nation malaise si méchante. Il est à croire qu'ils seraient moins mauvais s'ils avaient des meilleurs voisins. Ce qu'il y a de certain c'est que c'est le peuple le plus perfide peut-être qu'il y ait sous le ciel. On ne peut s'y fier en aucune façon, il y a des exemples sans nombre de leurs trahisons. Ils sont d'autant plus à craindre qu'ils ne craignent rien eux-mêmes. L'animal le plus furieux qui soit au monde c'est un Malais qui s'est enivré d'opium ; ils le fument comme du tabac ; dès que les vapeurs de cette drogue leur montent à la tête, ils sortent de leur case, le criss^(*) à la main, tuant à droite et à gauche tout ce qu'ils rencontrent. Pour lors, il n'y a point d'autre remède pour la sûreté publique que de tirer sur le furieux à coups de fusil comme sur un chien enragé.

(*) : Le criss est un poignard enduit de poison.

Outre la cruauté et la perfidie, le vice qui paraît le plus dominant chez les Malais c'est la jalousie. Ce vice est réellement celui de toutes les nations barbares qui ignorent le droit et la douceur de la société.

Un Malais se croit déshonoré si sa femme est vue seulement par un autre homme, et pour lors, il est capable de se porter aux derniers excès envers [p.61] l'un et l'autre, quoique tous deux innocents. Nos dames françaises n'aimeraient pas de tels maris, et ils sont réellement bien haïssables. L'esclavage si capable de rendre indifférent à toute chose celui qui n'est pas né maître même de son propre corps, l'esclavage ne diminue point dans le Malais cette jalousie pour sa femme, et le maître courrait risque de payer de sa vie les libertés qu'il pourrait prendre avec la femme de son esclave. Aussi, les Hollandais prennent-ils bien garde de les offenser de ce côté-là, et à notre arrivée à Batavia, ils ont eu le soin charitable d'avertir nos jeunes gens du danger auquel ils s'exposeraient, si ils avaient la faiblesse et l'imprudence de se familiariser avec quelques-unes de leurs esclaves ; peut-être cet avis n'a pas été inutile.

Les Malais ne sont pas mieux faits de corps que d'esprit. Ils sont d'une laide figure, à peu près comme le reste des Indiens, mais ils ont une couleur rougeâtre qui les rend fort désagréables. Ils sont assez peu habillés, surtout ceux qui ont moins de commerce avec

les Européens. Ils sont paresseux, et par conséquent pauvres, la plupart voleurs et pirates. On ne saurait croire combien ils se font craindre dans toutes les côtes voisines de leur pays. Tous les ans, ils se mettent en mer avec un grand nombre de barques assez bien armées, et se répandent de tout côté pour aller chercher fortune. Partout ils enlèvent tout ce qu'ils trouvent, même les hommes et [p.62] les femmes qu'ils reviennent vendre esclaves dans leur pays, exceptés les Européens qu'ils égorgent sans miséricorde lorsqu'ils peuvent les prendre. De tels hommes ont-ils une religion ? Peut-il y en avoir où il n'y a point d'humanité ? On dit que parmi les Malais, une partie a embrassé la religion Mahométane. Les autres sont idolâtres, connus sous le nom de Bouguis. Cette nation barbare a ses cérémonies religieuses et civiles. Ils ont leurs sciences, leurs docteurs qui vivent dans la nation avec dignité ; ils ont une histoire, laquelle ainsi que celle de tous les peuples orientaux, est remplie de grands événements fabuleux qu'ils racontent avec emphase et ne croient pas eux-mêmes.

Le commencement de l'histoire malaise est un récit pompeux, de l'âge d'or du siècle de ces premiers hommes dont l'innocence fait le bonheur de leurs jours. Au-travers de l'obscurité des fables, on y trouve des faits qui s'accordent avec ceux dont nos livres saints, nous instruisent de l'époque du malheur du genre humain, ses crimes et les châtiments que le ciel lui fit sentir. Les savants dans la langue malaise croient que cette nation fut d'abord une colonie des arabes, à cause de la conformité des caractères et de la langue de ces deux nations.

Les Malais ont une musique assez agréable, à sa monotonie près ; d'ailleurs elle est douce et passionnée. [p.63] Ils ont plusieurs instruments dont le mieux inventé est celui qu'ils appellent *paravana*. C'est un instrument tout de bois, fait en forme de navette de la longueur de deux pieds sur un de profondeur. La cavité de l'instrument est exactement fermée par 18 petits bâtonnets dont celui du milieu est le plus long et les autres vont en diminuant jusqu'aux extrémités. On frappe sur les bâtonnets comme sur un tympanon avec deux petites baguettes garnies par le bout d'une boule de bois ou d'ivoire, de la grosseur de nos boules ordinaires du jeu de billard.

Cet instrument est assez agréable, surtout lorsqu'il est accompagné d'une belle voix ce qui n'est pas rare parmi les filles malaises. Lorsqu'elles chantent et dansent tout à la fois au son du *paravana*, leur danse est comme leur musique, extrêmement bornée. Ce sont toujours les mêmes pas répétés, les gestes peu décents, la contenance lascive et amoureuse.

Pour ce qui regarde les productions de Java et des autres villes appartenant aux Malais, les recherches qu'on pourrait faire sur cet article seraient satisfaisantes et enrichiraient beaucoup l'histoire naturelle. Le peu qui se présente aux yeux du voyageur qui ne fait que passer, ce peu promet beaucoup.

Premièrement, toute la côte y est extrêmement poissonneuse. On y pêche des soles, des raies, des mullets, des capitaines, des espadons et de toute sorte d'excellents poissons et d'insectes marins. Le rivage de la mer est couvert de corail de différentes espèces, du noir, du blanc, [p.64] du blanc et noir qui est fort curieux, des orgues qui sont une espèce de corail rouge et des plantes marines singulières. On y trouve des pétrifications de bois, de poissons, de crabes, et autres animaux, des coquillages de toute façon, la porcelaine, la volute, l'umbilicus veneris, le drap d'or, l'étoile de mer, etc.

La terre y est très fertile, bien boisée. Les plus petites îles qui ne sont souvent que des rochers au milieu de la mer, toutes couvertes de beaux arbres. Ces bois qui occupent beaucoup de terrain, lequel est encore en friche faute de laboureurs, ces bois sont remplis d'éléphants, de rhinocéros, de tigres de différentes espèces, d'ours, de cerfs, de chevreuils, de gazelles, civettes, porc-épic, bœufs, buffles sauvages, des cochons, des chèvres, des crocodiles, des salamandres, des biches vergonsosos et des philandres.

L'air y est habité par des oiseaux pêcheurs de toutes les qualités, par des chauves-souris d'une grosseur prodigieuse dont l'huile est bonne et la chair délicate, par des perroquets et perruches de toute couleur. Les plus curieuses sont les loris de quatre ou

cinq espèces. Il y en a d'entièrement rouges, d'autres ont la tête violette, le col et le ventre de couleur de carmin, les ailes vertes panachées de jaune et de vermillon, relevées par le haut du violet le plus brillant, et la queue d'un rouge doré. Ce sont sans contredit les plus beaux perroquets qu'il y ait au [p.63] monde. Celui qu'on appelle cracatoa se trouve encore dans ces îles, il est tout blanc avec une huppe d'un rouge clair et brillant. Tous ces oiseaux apprennent facilement à parler. On y voit des pigeons verts, très beaux et bons à manger, des faisans, des cailles, perdrix, merles jaunes et noirs, des tourterelles et des ramiers.

On y voit aussi des lézards volants. Ce petit animal est tout à fait semblable aux autres lézards pour la figure et il n'en diffère que par les ailes, sa couleur et la poche membraneuse qu'il a au-dessous de la mâchoire inférieure. Ceux que j'ai vus sont à peu près de la même grandeur, c'est-à-dire la tête longue d'environ un pouce et quelques lignes¹ dans sa plus grande largeur ; la circonférence environ cinq pouces. Sa tête est terminée en pointe et a environs six lignes dans sa plus grande largeur. La circonférence de la mâchoire supérieure et inférieure est garnie d'un rang de dents fort aiguës et en très grand nombre. Sa langue fort épaisse est arrondie à son extrémité. La mâchoire inférieure est garnie d'une poche membraneuse fort fine qui prend naissance de toute la circonférence de cette même mâchoire ; elle se termine en pointe fort aiguë et ressemblant à la capuche d'un capucin, large à sa base et longue d'environ dix ou douze lignes et séparée en deux parties par une cloison mitoyenne mince. En soufflant dans la bouche de cet animal, cette poche se gonfle ; elle est d'un beau jaune dans toute sa longueur, et d'un fort beau bleu céleste à sa base. [p.66] Il paraît que lorsque l'animal veut voler, il remplit cette poche d'air afin de mettre sa tête et la partie antérieure de son corps en équilibre avec les autres parties qui sont soutenues par ses ailes. Son corps est oblong et va toujours en diminuant, sa plus grande largeur à la poitrine est d'environ dix lignes de diamètre et quelquefois de douze. Il a quatre pieds ayant chacun cinq doigts fort fins et armés de griffes très aiguës. Chaque pied est composé de deux articulations et chacune a environ un demi-pouce de longueur. Les deux pieds de devant sont placés à la partie antérieure de la poitrine, proche la tête, et les deux de derrière à l'extrémité de son corps, proche l'endroit où sa queue prend naissance. Chacune de ses ailes prend naissance de la partie latérale de son corps à deux lignes ou environ du devant, et se termine immédiatement aux pieds de derrière. Chacune de ses ailes représente parfaitement un quart de cercle et les deux ensemble, un demi-cercle parfait. Ces ailes sont membraneuses et soutenues par cinq ou six tendons qui partent des éminences de ses vertèbres et qui se portent obliquement jusqu'à l'extrémité de ses ailes auxquelles elles servent de soutien. La plus grande longueur de ces ailes est d'environ quatorze ou quinze lignes, proche le pied de devant de l'animal, ensuite elles vont s'arrondissant jusques vers les pieds de derrière, où elles se terminent. En-dessus, elles sont d'un rouge foncé, rayées de jaune et tachées de petits points noirs. En-dessous, elles sont d'un jaune pâle. On remarque encore plusieurs petits tendons le long de son corps mais qui ne vont point jusqu'aux ailes. [p.67]

Le corps de cet animal et sa queue sont couverts de petites écailles de différentes couleurs en-dessus et blanchâtres ou grisâtres en-dessous. On remarque le long de sa queue qui est ronde et qui est environ de deux lignes de diamètre à sa base, et terminée par une pointe fort fine, des cercles de différentes couleurs, les uns jaunâtres et les autres d'un gris sale. Ce petit animal vole très rapidement d'un arbre à l'autre et craint d'être aperçu. Il va toujours se placer au côté de l'arbre opposé à celui d'où il part. Il faut remarquer qu'en volant il a toujours la petite poche dont nous avons parlé remplie d'air. Il ne paraît point vénéneux. Il se tient dans les vieux arbres et se tient ordinairement dans les trous qui s'y rencontrent où il pond ses œufs. Il a les yeux fort petits, saillants et d'une couleur noirâtre. Il a le regard fort vif, il vit de petits insectes.

¹ Ligne : unité de longueur, un douzième de pouce = 2, 25 mm.

Les fruits qu'on trouve à Java et autres îles malaises sont les pommes muscades dont le noyau est ce qu'on appelle noix muscade. L'arbre qui donne ce fruit est de la grandeur et de la figure de nos noyers. Il a la feuille de même, excepté que celle du muscadier est un peu moins large que celle du noyer. Son fruit est une pomme, d'abord verte, puis jaune en mûrissant, de la grosseur de nos plus belles noix, la chair d'un goût aromatique et âpre qu'on corrige dans le sucre ou l'eau de vie. Cette confiture se conserve parfaitement, est d'un fort bon usage pourvu qu'il soit modéré, car elle échauffe beaucoup. On peut voir dans les droguistes les vertus de la noix muscade, celles de sa pomme sont à peu près les mêmes. C'est du même arbre que provient le macis, lequel n'est autre chose [p.68] qu'une pellicule qui enveloppe la noix dans toute sa rondeur. Les mêmes îles produisent le géroflier. Il faut cependant remarquer que ces deux sortes d'arbres ne croissent pas également dans toutes les îles malaises. On n'en a jamais trouvé que dans les Moluques. Aujourd'hui on n'en voit plus qu'à Banda, Ternate, Amboine et Solor où les Hollandais les ont enfermées en détruisant tous les plants qui pouvaient s'en trouver dans les îles voisines, et cela afin de rendre les épicereries moins communes et de posséder plus sûrement un trésor aussi précieux.

Parmi les fruits qu'on trouve à Java, les plus remarquables sont le mangoustan, le rangoustan¹, la mangue, le coco, la banane, le durion, l'ananas, jacey, goyave, citron, orange, limon, poivre, café, le jambon rouge, rosé, blanc et rosade.² On y trouve encore la marmelade, le bouquitangen, une espèce d'amande, plus grosse que la nôtre et aussi bonne, la carambole et le berimbi³, etc.

Le mangoustan est un fruit de la grosseur d'une grenade ordinaire. Il a l'écorce épaisse, d'une couleur de brun rouge mêlée de petites taches vertes et jaunes en dehors, d'une belle couleur de carmin en dedans. Par l'endroit qui tient à la branche, le fruit est orné de quatre petites feuilles couvertes d'un vert sale, et par l'autre extrémité, d'une petite couronne en forme d'étoile divisée en six ou sept rayons suivant le nombre des parties qui contiennent en dedans la chair du fruit qui se mange. Cette chair est d'un beau blanc, elle se partage comme celle de l'orange. Chaque partie contient [p.69] ordinairement sa graine qui est plate et ronde, couverte comme l'amande d'une pellicule très fine. Ce fruit est fondant, d'un goût parfait, rempli d'une eau fraîche et embaumée qui flatte le palais. On peut en manger impunément tant que l'on veut. Il est si délicat qu'on ne s'en rassasie jamais. L'arbre de mangoustan mérite bien d'être transporté en Europe où on a porté beaucoup d'autres qui ne le valent pas. Le mangoustan tiendrait son rang parmi nos meilleurs fruits. L'arbre qui le porte est de la grandeur d'un beau marronnier d'Inde. Ses feuilles, grandes et formées comme celles d'un châtaignier, sans être dentelées, d'un vert obscur en-dessus et un peu plus pâle en-dessous, au lieu de se soutenir droites, elles tombent les unes sur les autres et forment un toit impénétrable au rayons du soleil et même à la pluie.

Le rangoustan est un fruit de la grosseur et de la forme de nos plus belles prunes. Sa chair est blanche et d'un goût aigrelet, elle est renfermée dans une écorce verte, colorée d'un rouge vif par le côté exposé au soleil. Cette écorce est garnie de petites pointes comme celles qui environnent le marron d'Inde, un peu plus longue et plus flexible. Son noyau est d'une couleur grise, oblong comme celui d'une datte sans être divisé. Ce fruit est rafraîchissant.

Le coco est un fruit de grand revenu. C'est du cocotier qu'on tire la fameuse raque de Batavia. Du fruit, on extrait une huile bonne à brûler. Les Malais et même les Hollandais n'ont point d'autres essences pour leurs cheveux. L'écorce du fruit est une filasse dont on fait des cordages [p.70] pour les vaisseaux. Tous les voyageurs ont déjà

¹ Rangoustan ou Ramboutan est une espèce de *Litchi*. (Aubert Du Petit-Thouars)

² *Jambo / Jambos / Jambou* : fruit d'un arbre des grandes Indes, appelé par les Français *pommes roses, jambos rosades*. La meilleure espèce est le *Jambosa nigra*. (Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle, t.7, 1791. Par Valmont de Bomare)

³ *Bilimbi* et *Carambole*, deux noms pour le même arbrisseau.

instruit le public de la grande utilité de cet arbre qui véritablement ne supplée pas à tous les besoins de la vie comme quelques-uns ont voulu dire, mais est d'une grande ressource.

Outre les fruits ci-dessus nommés qui se trouvent dans les îles malaises, les Hollandais y ont porté dans leurs colonies les fruits de différentes parties de l'Inde et même de l'Europe. Les raisins surtout y sont assez bons. Ils ont formé dans tous les environs de Batavia des jardins magnifiques dont le coup d'œil surprend agréablement l'étranger.

Du haut des chemins publics qui sont des allées d'arbres, la vue domine sur tous les jardins ornés par une multitude incroyable de canaux qui entretiennent dans le pays une fraîcheur agréable. On voit les jardins remplis de toutes sortes de légumes de l'Asie et de l'Europe, des plantes curieuses et des fleurs de toutes espèces dont l'odeur suave se répand au loin et contribue au plaisir de la promenade. Ces jardins divisés en potagers, parterres, bosquets, et labyrinthes sont ornés de jets d'eau, de statues, de bassins et de tout ce que l'art européen a pu inventer pour rendre un endroit délicieux.

Parmi les arbres dont les Hollandais se sont servis pour orner leurs maisons de campagne et les chemins publics, ils ont préféré le tamarinier, le singali ou laurier de Perse et le champac. Ces deux dernières espèces d'arbres surtout sont admirables pour la décoration. Outre la beauté de leur tronc, et la hauteur [p.71] et la forme de leur tête, l'épaisseur de l'ombre qu'ils forment, ils ont la belle qualité de se couronner tous les matins de fleurs dont l'odeur est extrêmement suave. A juger du pays par ces deux espèces d'arbres, on pourrait dire que le printemps y est éternel, car il n'est aucun temps de l'année où ils ne soient également fleuris.

Je donnerai une description plus détaillée de toutes les différentes productions que j'ai vu à Batavia à l'article de Mergui où la nature est la même et où j'ai eu plus de temps de l'observer.

Nous avons fait à Batavia un séjour de quatre mois, étant prisonniers des Anglais quoique dans un pays neutre. Enfin après bien des traverses¹ de la part des Anglais et des Hollandais, qui auraient voulu nous ôter toutes ressources pour sortir de leur pays et nous engager par là à rester au service de leurs Compagnies, enfin après bien des misères, nous partons avec joie dans un fort mauvais brigantin. Le Conseil de Batavia a donné le commandement à M. De Charnays,² capitaine français pris à Achem dans son vaisseau *Le Favori* et, comme nous, prisonnier à Batavia depuis environ quatre mois. Pour pouvoir partir, il nous a fallu obtenir un passeport de Mr Barnett pour passer à Pondichéry avec promesse de notre part de ne point servir jusqu'à être échangés.

[p.72]

Départ de Batavia, et voyage à Mergui

Nous sommes partis de Batavia le 24 juin. Nous étions environ soixante hommes, dont 17 de l'état-major. L'équipage avait beaucoup de malades, et tous étaient extrêmement affaiblis de détresse et des misères qu'ils avaient éprouvées de la part des Anglais et Hollandais. Mais le plaisir de quitter ce malheureux pays et l'espérance de revoir bientôt la patrie nous donnait à tous de force et de courage. Nous allâmes passer quelques jours à la petite île où nous ne fûmes pas sans avoir quelquefois peur des Malais qui venaient roder autour de nous. Nous avons jeté à la mer quelques morts, entre autres un pauvre capitaine maure qui mourut presque subitement et qui fut à nos yeux dévoré par des requins d'une grandeur monstrueuse. Le 10 juillet, nous sortîmes de l'île du Prince, et eûmes assez beau temps jusqu'à l'approche des Maldives que nous étions allés chercher pour pouvoir ensuite doubler Ceylan et remonter la côte avec les vents d'ouest

¹ *Traverses* : très courant chez Poivre : *tromperies, fourberies*. On dirait aujourd'hui *embrouilles*

² *Le Favori*, commandant Gilbert Deschenaye, appartenant à la Compagnie des Indes, avait été capturé en rade d'Achem le 4 décembre 1744. (ou Deschenays / Deschesnaye / Deschesnayes)

qui règnent dans cette mer, depuis juin jusqu'en août. Mais après un mois environ de traversée, nous avons reconnu avoir manqué l'île de Ceylan par la force des courants qui nous ont éloignés dans l'est. Et ne pouvant plus gagner Pondichéry qui était le lieu de notre destination, à cause des vents contraires, nous avons pris le parti d'aller chercher le port de Mergui pour y attendre le retour des vents favorables. [p.73]

Le 26 juillet, par la hauteur des trois degrés, nous avons essuyé une affreuse tempête. La violence du vent, jointe à la mauvaise construction de notre brigantin, nous a mis à deux doigts du plus affreux naufrage. Il nous était impossibles de gouverner, les flots de la mer irritée s'élevaient sur nos têtes comme des montagnes et tout d'un coup se creusaient comme des abîmes. Notre vaisseau couché sur son plat-bord ne semblait plus attendre qu'une dernière ... pour nous engloutir. Mais celui qui est le maître des vents et des flots, le Seigneur nous a sauvés.

Il faut se trouver dans ces occasions pour pouvoir juger de ce que c'est que notre faiblesse, ce que peut l'homme avec son orgueil contre un souffle du tout puissant. Les plus forts vaisseaux, ces forteresses flottantes dont nous nous servons pour aller porter la terreur chez les nations les plus éloignées ne sont en présence du maître des vents que comme la feuille desséchée dont ils se jouent. Toute notre force prétendue ne peut rien contre leurs efforts.

Mirabiles elationes maris mirabilis in altis Dominus

C'est dans ces sortes de périls que l'on connaît l'abus des petites vanités qui occupent notre vie. On voit au milieu des flots la mort s'avancer avec l'appareil le plus effrayant. Ce spectacle terrible met fin à nos distractions perpétuelles, on se rappelle volontiers celui qu'on ne devrait jamais oublier. Une tempête est l'image la plus vive de la confusion des éléments qui annoncera le bouleversement entier de la machine sur laquelle nous roulons, et le jugement dernier que les chrétiens espèrent. [p.74] Heureux ceux qui échappent à de pareils dangers si ils ont assez de courage pour exécuter les résolutions qu'ils ont faites.

Notre vie est-elle autre chose qu'une tempête continuelle durant laquelle plusieurs périssent ? Les bons pilotes gagent le port en petit nombre.

Après vingt-quatre heures de tourmente, les vents ralentirent leur fureur, l'azur du ciel reparut, la mer devint plus tranquille, la joie succéda à nos alarmes. Nous continuâmes notre route dans l'est pour aller hiverner à Mergui.

Huit jours après le douze août¹, nous essuyâmes une autre tempête plus terrible que la première. Le 6 à 4 heures du soir, deux feux parurent devant nous, c'étaient les îles de Nicobar dont les habitants, qui sont fugitifs du Pégou, ont coutume d'allumer tous les soirs de grands feux pour éloigner de leurs maisons tous les moustiques, espèce d'insecte qui les incommodent beaucoup.

Le lendemain, nous ne découvrîmes cependant aucune terre, mais le 10, nous aperçûmes fort près devant nous les îles de la côte orientale de Siam. Nous avons donné dans le milieu, les prenant pour les Nicobar entre lesquelles il faut passer pour aller à Mergui. Nous n'avons reconnu notre erreur que lorsqu'il n'était plus temps d'en sortir. Nous nous sommes trouvés dans le dernier embarras pour savoir comment nous tirer du milieu d'un archipel qu'aucun de nous ne connaissait. [p.75] Il nous restait encore plus de quarante lieues à faire au-travers de ces îles pour arriver jusqu'à Mergui.

Le 12, nous sommes venus nous mettre à l'abri derrière une île où nous avons évité un coup de vent d'ouest des plus terribles. Nous découvrîmes cette île le jour de St Laurent, et lui donnâmes le nom du saint. Nous y avons passé trois jours à faire de l'eau et du bois. Nous y avons trouvé beaucoup de poissons et de coquillages dont nous avons vécu pendant tous le temps que nous avons resté. Nous y avons trouvé quelques fruits, des cocos et des choux palmistes. Cette île qui est déserte ainsi que toutes les autres qui

¹ Ici une double erreur flagrante de copiste, il faut lire : « Huit jours après, le deux août, ... »

sont en grand nombre le long de cette côte, est bien boisée, remplie d'oiseaux, perroquets, loris, pigeons verts. Au milieu de l'île est une anse où on trouve de l'eau.

Île de St Laurent

Dans les climats sauvages, au milieu de ces îles incultes où l'homme et les animaux féroces n'ont point porté leur fureur, la nature paraît plus féconde. Tout y est tranquille. Du soir au matin, l'innocent oiseau y répète sans crainte les louanges de celui qui l'a créé, il mêle son aimable ramage au bruit des cascades qui tombant des rochers forment des ruisseaux. Au milieu d'une multitude de jeunes plantes, s'élèvent jusque dans les nues, des arbres d'une grosseur prodigieuse. Leurs branches très fortes et très [p.78] bien feuillées n'ont jamais éprouvé le coup de la hache meurtrière. C'est là que dans le plus profond silence qui inspire en même temps la terreur et le respect, la nature, seule et sans art, annonce au voyageur attentif la majesté de celui qui règne dans les régions les plus peuplées et dans celles qui sont désertes.

C'est partout une même main qui a tout également formé dans les endroits de cette terre que l'homme cultive, comme dans ceux où il n'habite jamais ; on reconnaît partout les opérations d'un même ouvrier.

Quelle consolation pour un voyageur chrétien et fidèle de retrouver partout le Dieu de son cœur, au milieu des sauvages et des barbares, dans les lieux les plus déserts et où on ne trouve jamais aucun mortel, dans ces îles auxquelles jusqu'ici aucun roi n'a étendu sa domination. L'homme juste rencontre toujours celui-là seul dont le secours peut lui être utile.

Des vents se déchaînent contre nous, nous sommes jetés sur des côtes inconnues. Des rochers s'élèvent devant nous, au milieu des mers, ce sont des îles désertes où il n'y a aucun secours humain à espérer. N'importe, je crois que quelques soient les terres nouvelles qui se présentent à mes yeux, j'ai confiance en celui qui en est le maître. Le Seigneur règne dans ces climats.

Domini est terra et plenitudo ejus.

Le 14, nous sommes repartis de cette île, nous en avons rencontré une quantité d'autres parmi lesquelles nous avons remarqué deux ports fort beaux et fort commodes dont la hauteur est par les dix degrés trente minutes nord.

Comme notre voyage a été plus long que nous n'avions prévu, après avoir manqué Ceylan, nous nous sommes trouvé réduits à la dernière misère, faute de vivres. Notre équipage n'ayant pas d'autre nourriture que du riz et de l'eau, une partie n'a pas pu résister au travail. Il faut se trouver dans ces extrémités pour savoir ce que c'est que les misères de cette vie au milieu des flots. De tout côté environnés des écueils, d'îles désertes et inconnues, séparés des abîmes et de la mort seulement par quelques pièces de bois mal assemblés, sans avoir une place pour reposer à cause de la petitesse de notre brigantin, la nuit à demi-couchés au milieu des ordures et des milliers d'insectes malfaisantes, cancrelats, mille pieds, scorpions, couleuvres, etc., sans vivres, avec de l'eau corrompue, incertains si nous pouvions jamais arriver au terme de notre voyage. Voilà qu'elle a été notre situation pendant plus de dix jours qui nous ont paru dix siècles. Dans ces circonstances où la prudence et la philosophie humaine ne peuvent rien pour notre cœur, la religion peut tout. Elle console le cœur, rassure l'esprit. J'ai vu dans ces occasions nos esprits forts, livrés à toutes leurs faiblesses, découragés, abattus, vaincus par le malheur, [p.78] saisis de crainte, d'indévots devenus superstitieux. J'ai vu ceux que le monde appelle des esprits faibles, parce qu'ils cèdent à la force de la religion, je les ai vus supérieurs à la fortune, conserver au milieu des disgrâces la tranquillité et la présence d'esprit dont les premiers [n'] étaient plus capables.

Vitrix fortuna Sapientia, Juv. pp. Sat. 10.

Les malheurs passés, l'esprit fort reprend la parole, l'arrogance la plus insupportable succède à la crainte la plus extrême : sans lui tout était perdu, c'est à son courage qu'il faut être redevable si on a échappé du péril. L'homme sage, l'homme religieux, tranquille dans tous les événements de cette vie, l'a été pendant le danger, et il l'est encore après. La religion lui a fait supporter même l'insolence et le déraisonnement de l'esprit fort.

Le 18, après être heureusement sortis du milieu de ces îles, nous avons découvert devant nous celles de Tenasserim et de Caboche¹ qui nous ont annoncé le voisinage de Mergui. Comme il faut absolument connaître ces deux îles pour s'assurer de l'entrée du port, j'en ai levé le plan tel qu'il paraît à 3 lieux de distance. [p.79]

[Dessin de la vue sur Tenasserim au O. 4 N.O.]

[Dessin de la vue sur Caboche au N.4. N.O.]

A mesure que nous approchions de ces deux îles, nous avons découvert à la pointe de Tenasserim un vaisseau qui a levé l'ancre et a appareillé dès qu'il nous a vus. Il a couru sur nous, comme nous allions sur lui, nous n'avons pas tardé à nous rencontrer. Après nous avoir bien connus, il nous a tiré deux coups de canon à boulet, l'un au vent, l'autre sous le vent. Nous n'avions pas de quoi lui répondre, ainsi nous avons d'abord pris le parti d'amener notre pavillon hollandais. La consternation a été générale chez nous parce que nous crûmes qu'ils avaient pavillon forban, cependant ils n'avaient chez eux que leur pavillon qui ne fut pas forban. Pour eux, ils élevèrent réellement surtout le pavillon de l'empire qu'ils avaient tellement barbouillé qu'il n'était pas possible de le reconnaître. [p.80]

Ce misérable vaisseau était originairement un vaisseau français envoyé de Pondichéry à Mergui, pour aller charger du bois pour l'usage de la Compagnie dans l'Inde.

Ce vaisseau, commandé par M. Baudrand, avait une commission de maures dont il portait le pavillon, pour éviter tous les inconvénients de la guerre que nous avions déjà avec l'Angleterre. Tout l'équipage était des [*laissé en blanc*] sous le commandement d'un capitaine et de deux officiers, tous trois Français.

Ce vaisseau était à l'entrée du port de Mergui et le capitaine avait déjà envoyé son second chercher un pilote pour entrer dans la rivière, lorsque 24 bandits, déserteurs de la nation anglaise que leur malheureux sort avait conduit à Mergui, après s'être emparé de deux grands balons² du pays sont venus aborder le vaisseau dont ils se sont emparés après avoir assassiné le capitaine.

Voilà les braves gens que nous avons rencontrés. Comme ils étaient sans vivres, ils nous ont pris le peu qui nous restait. Si nous avions été moins pauvres, nous ne nous fussions jamais tirés des mains de ces malheureux. Mais voyant que nous n'avions rien plus, ils nous ont laissés aller, après nous avoir bien fait peur pendant l'espace de douze heures. [p.81]

Arrivée à Mergui Et description de ce port du Royaume de Siam.

Le 20, après avoir quitté les forbans, nous avons été chercher l'entrée de Mergui. Nous avons passé dans le canal qui est entre l'île de Fer et l'île du Roy [île King]. Cette passe est si étroite qu'elle n'a pas en sa largeur la portée d'un pistolet. Personne parmi nous ne connaissait ce passage, cependant nous avons risqué et réussi, en quoi nous avons

¹ *Kabosa island*, au nord de l'île Tenasserim.

² *Balon* : Au Siam, embarcation longue et étroite, maniée à la pagaie. Les plus importantes peuvent nécessiter plus de cent rameurs.

eu plus de bonheur que de prudence. Le vrai passage est au nord de l'île, il n'y a rien à craindre. Voici le plan de ces îles et surtout du canal où nous avons passé.¹

Le 22, l'officier qu'on avait envoyé à Mergui dans un balon siamois est revenu avec des vivres, le pilote des brasses². Ce jour-là même, nous sommes venus mouiller dans le port de Mergui. C'est une grande rivière qui arrose la province de Tenasserim et vient à Mergui se jeter dans la mer par deux grandes embouchures qui forme une île dans le milieu du port, c'est *Maderamacan* [Madramacan].

Le soir même, je suis descendu à terre et ai trouvé logement chez le missionnaire français M. Cavau³ qui réside à Mergui. J'ai reçu de ce Monsieur toutes les politesses pendant 4 mois que j'ai séjourné en ce pays-là. J'ai eu tout le temps de le connaître n'ayant surtout rien à faire qu'à m'instruire. [p.82]

Pour ce qui est de Mergui en particulier, ce qu'il y a de meilleur c'est son port qui est sûr et commode. L'air y est sain, tous nos malades s'y sont bien rétablis. La terre est bonne et produirait beaucoup si les habitants, moins paresseux, voulaient se donner la peine de la cultiver. Mais ce pays est encore en friche. Ce n'est partout que bois. Je ne sais si depuis le déluge la terre a jamais été cultivée. On ne défriche et on ne cultive qu'à mesure et qu'autant que le besoin le demande. On y prévoit point une année les accidents qui peuvent arriver l'autre. L'exemple de la fourmi est inutile pour le Siamois paresseux. Cependant, l'année où j'y étais, le pays était menacé de famine et le riz commençait à y être bien rare.

Cette partie du Royaume de Siam est fertile en toute sorte de fruits de l'Inde. On y trouve des manguiers, jaca, mangoustans, durions, rangoustans, jambous, cocos, bananes, arcs, etc. Voyez ces divers fruits et quantité d'autres plantes que j'ai décrits dans mon recueil. Il y a de fort beaux bois, et en quantité. Les chasseurs y trouvent toute sorte de gibier en abondance. Je renvoie à mon journal le détail de tout ce que la nature offre en ce pays-là d'utile, d'agréable et de curieux.

Le pays n'est pas fort peuplé, il est habité par des Barmans⁴ anciens maîtres du terrain, sur lesquels les Siamois l'ont usurpé, par des maures, des métisses [p.83] portugais, des Siamois, quelques Chinois dont les sommes viennent à Siam, et qui de là se répandent dans tout le royaume. De toutes ces diverses nations qui habitent Mergui, les Barmans sont les meilleurs. Ils sont tranquilles, fidèles, moins paresseux que les autres. Ils sont affables et reçoivent assez bien les étrangers. Ces pauvres misérables sont extrêmement vexés par les mandarins siamois qui les volent impunément, enlèvent leurs femmes et leurs filles qui sont moins laides que les autres femmes du pays.

Les chrétiens sont en fort petit nombre, on n'en compte pas au-delà de quatre cent hommes et femmes. Ci-devant ils étaient extrêmement maltraités par les officiers du roi de Siam. C'est ce qui a engagé l'évêque français qui réside dans la capitale, de demander au roi que les chrétiens de Mergui ne dépendissent que du missionnaire qui réside là. Le roi l'a accordé de façon que le missionnaire de Mergui est nommé par la Cour de Siam, gouverneur de tous les gens à chapeau⁵ établis ou passagers dans le port. Ces chrétiens pour la plupart ne valent guère mieux que les gentils, on ne peut s'y fier. Le missionnaire a toutes les peines du monde à les gouverner et à entretenir la paix parmi eux. Bien loin d'être contents de se voir soustraits à la domination et aux rapines des Siamois, dès qu'ils ont quelques procès entre eux ce qui arrive souvent, après que leur affaire est jugée, la

¹ Ce plan n'est pas présent dans ce manuscrit.

² Les bancs de sable sont parfois appelés des brasses, d'où *pilote des brasses*, serait celui qui connaît l'emplacement des bancs à éviter. Il y a un fameux banc de sable à l'entrée de Mergui.

³ Pierre-Daniel Cauna (de Cabanne de) missionnaire des M.E. (lire la lettre de Poivre à Mgr de Lolière du 30 août 1745 et les suivantes dans notre étude *Poivre et les Missions Étrangères*).

⁴ Barmans, habitants du royaume d'Ava : birmans.

⁵ Gens à chapeau : désigne les chrétiens, et à l'origine des communautés chrétiennes portugaises de Goa établies en Asie.

partie condamnée en appelle au tribunal des gentils, où avec des présents [p.84] ils en obtiennent les plus noires injustices, de façon que le pauvre missionnaire voit continuellement son autorité compromise avec ces canailles, cela par ses propres chrétiens.

Etat de la religion chrétienne à Siam et surtout à Mergui

La religion ne fait en ce pays-là aucun progrès. Les ordres du roi arrêtent absolument le zèle des missionnaires. Il défend, sous les plus rigoureuses peines, d'enseigner à aucun de ses sujets, de façon que dans tout le royaume, il n'y a pas un seul Siamois chrétien, quoiqu'ils aient chez eux de nos missionnaires depuis plus de soixante ans. Il ne paraît même avoir aucune espérance d'en faire dans la suite, tant l'esprit d'erreur et de ténèbres domine sur cette misérable nation, infidèle aux lois de la nature, coupable de tous les vices que la raison seule condamne. Comment seraient-ils susceptibles des vertus évangéliques ? Le christianisme suppose l'humanité. Pour faire un Siamois chrétien, il faudrait commencer par en faire un homme. La grâce de la foi ne s'obtient que par la pratique des vertus naturelles, et suivant la doctrine de nos plus éclairés docteurs (St Thomas)¹, elle en est toujours la récompense. Je me suis confirmé dans ce sentiment par ce qui m'est arrivé à moi-même à Mergui.

Lorsque nous entrâmes à Mergui, il vint à notre bord un pilote siamois et un interprète dont la figure me parut différente de celle des Siamois dont j'avais vu la figure plusieurs fois en différentes parties de l'Inde. La curiosité me fit demander en portugais à cet homme de quelle [p.85] nation il était. Il me répondit qu'il était né à Mergui d'un père cochinchinois. Il en savait quelques mots que son père lui avait appris. Après bien des démonstrations d'amitié, il me fit comprendre que son père serait bien aise de voir une personne qui put parler sa langue, et qu'il m'invitait à aller chez lui, dès que nous serions rendus dans le port. Deux ou trois jours après mon arrivée, je vis paraître cet homme qui m'engagea à aller voir sa maison. J'y trouvai au milieu d'une famille assez nombreuse, un vieillard respectable. La candeur, la simplicité, l'innocence étaient peintes sur son front ridé. Je le saluai en cochinchinois. Dès qu'il m'entendit parler la langue de son pays, la joie parut sur son visage, tel qu'une plante altérée par une longue sécheresse reverdit et reçoit de nouvelles forces dès qu'elle est arrosée. Malgré la faiblesse causée par le poids des années qui le tenaient couché sur une natte, le vieillard fit un effort, vint se jeter à mes pieds et me salua à la façon de son pays. Après m'avoir demandé par quel hasard je savais sa langue et quel dessein m'amenait dans ce pays-ci, je lui répondis que je venais de la Cochinchine où j'avais passé deux ans, que mon dessein était de me rendre à Pondichéry, mais que mes malheurs m'avaient jeté sur les côtes de Siam, et de là à Mergui. Le vieillard, attendri et les larmes aux yeux, me répondit : toute cette vie ici est-elle autre chose que malheur ? Quatre vingt ans se sont écoulés depuis le premier jour [p.86] que je vis la lumière. Je ne sais le nombre de mes jours que par celui de mes disgrâces. Je suis né en Cochinchine, de la province de *Cham*, le port de Huchan² est ma patrie. Dès ma plus tendre enfance, je m'appliquais avec mon père aux travaux pénibles de la pêche. Un jour, la témérité le conduisit dans sa barque, hors de la vue de nos côtes. Tout à coup, il s'éleva un vent du nord le plus violents ; en vain nous tachâmes de regagner le port. Après nous être vus cent fois au moment de périr, exténués par les fatigues et la faim, nous aperçûmes des terres où nous abordâmes, c'étaient les côtes de Cambodge. Il serait trop long de vous raconter les maux que nous souffrîmes en ce pays barbare, mon pauvre père ne put y résister, il mourut et je restai seul, sans ressource. Depuis ce temps-là, j'ai longtemps couru de royaume en royaume. Enfin ma malheureuse destinée m'a conduit dans celui de Siam où quelque pauvre que j'ais toujours été, je n'ai jamais pu me mettre à l'abri de la tyrannie, des violences, des injustices. Depuis plus de vingt ans que j'y traîne une vie misérable, je n'ai eu aucun moment de plaisir, partout je ne vois qu'iniquité. La

¹ « *St tomas* », ajout en marge.

² Fu-Chiam est la capitale de la province, mais Faïfo en est la ville et le port principal.

vie m'est devenue insupportable, mes yeux affaiblis ne s'ouvrent qu'avec peine à la lumière, ma seule consolation est dans mes enfants auxquels je ne cesse d'inspirer l'amour de la vertu. Je leur ai permis d'embrasser des chrétiens parce que ceux-ci me paraissent moins injustes que les autres. [p.87]

Moi-même, je sacrifierais mes jours au dieu qu'ils adorent, s'il m'était possible de m'instruire des devoirs de cette religion. Je ne sais d'autre langue que celle de ma patrie, je ne suis entendu que dans ma famille à laquelle j'ai appris les mots d'usage qui me sont les plus nécessaires pour les biens de la vie. Ils ne peuvent rien me dire au-delà, et je puis rien entendre de toutes les langues barbares qu'on parle dans ces pays-ci. Jusqu'ici, depuis soixante et dix ans, vous êtes le seul que j'ai rencontré instruit de notre langue. Daignez m'instruire, je vous écouterai. Qui sait, ajouta-t-il, si vos malheurs ne sont pas pour moi un bienfait du Ciel. Votre rencontre me fait goûter une joie que je n'osais plus espérer sur cette terre maudite, quelqu'envie que j'eusse de voir terminer mes maux et ma vie. Je sentais qu'il manquait quelque chose à ma conscience que je me suis toujours fait un devoir d'écouter. Faites-moi connaître ce que j'ai à espérer après une vie aussi triste que la mienne. Est-il un juge entre le vertueux et l'injuste ? Si il en est un, je veux le connaître l'adorer et mourir content.

Je lui promis tous les secours qui dépendraient de moi. Dès ce jour-là même, je m'attachai à l'instruire sur les principaux devoirs de notre sainte religion. Au bout de trois mois il apprit tout ce qui était nécessaire, et fut baptisé.

En tout cela ne peut-on pas reconnaître la providence qui ménage à cette âme juste la récompense due à toutes ses vertus morales ? [p.88]

Réflexion

C'est alors que je me suis souvenu avec consolation de la pensée de La Bruyère : *Quand je n'aurais été dans toute ma vie que l'Apôtre d'une seule âme je ne croirais pas être à la terre un fardeau inutile.*

Les habitants de Mergui sont extrêmement pauvres. Comme ils mangent peu et ne s'habillent presque point, il leur faut peu de chose pour vivre. L'habillement des Siamois consiste dans une simple panne qui leur sert de culottes. Les femmes s'habillent tout comme les hommes, excepté que celles qui appartiennent à des gens riches, se couvrent la gorge d'une espèce de mouchoir. Les mandarins portent une veste à la persane. Je ne fais pas une longue description de leur manière de s'habiller parce qu'elle a été déjà donnée au public dans les diverses relations qui ont été faites de ce pays-là. Leur façon de se nourrir est fort malpropre et n'a rien qui ne convienne à une nation barbare et sauvage.

Les habitants de Mergui sont fort déréglés dans leurs mœurs. Les richesses dont nos philosophes se plaignent, comme de la source empoisonnée de tous nos vices, les richesses ne sont pas la seule cause des désordres, la pauvreté y contribue beaucoup. Dans le pays dont je parle, rien de si commun de voir les pères et les mères prostituer leurs filles dès l'âge le plus tendre, et cela publiquement, et sans rougir. Les filles, à la honte de leur sexe, [p.89] y vont-elles-mêmes chercher les hommes qui pour un prix très modique forment des sérails nombreux. Cette liberté si indigne de la raison, est ordinairement l'écueil des étrangers qui abordent à Mergui et elle provient surtout de la grande misère des habitants.

Heureuse la nation dont un sage gouvernement saurait également exclure les richesses et la pauvreté. Parmi tous les peuples du monde, la vertu ne se trouve que dans la fortune médiocre.

Particularités du gouvernement siamois

Le gouvernement siamois est une tyrannie affreuse. Ce malheureux peuple ne sait le nombre des différents maîtres qu'il a eus depuis le commencement de la monarchie,

que par celui des tyrans qui l'ont opprimé. A Siam, le plus grand droit de la royauté est celui de voler impunément les sujets de ce vaste royaume. Tout appartient à un seul homme. Le sujet n'y peut pas disposer de son propre corps. Les rois, après avoir pris tous les biens des particuliers, leur ont encore enlevé leur liberté, estimant plus glorieux de régner sur des esclaves que sur un peuple libre.

Quelle surprise pour un voyageur qui connaît les droits de l'humanité de voir une nation entière obligée de donner tout le fruit de son travail à un homme injuste dont le plaisir est de faire des malheureux, de voir ce peuple d'esclaves ramper aux pieds d'un de leurs compatriotes qui a trouvé le secret d'être seul libre, s'estimer heureux qu'on le laisse jouir d'une [p.90] vie malheureuse, seul bien qui leur reste, si on pouvait ainsi appeler une vie chargée de misères et dont la cruauté du prince rend la jouissance si incertaine. Pour moi, je n'ai pu voir sans indignation les ministres de cet indigne roi, courir de maison en maison, enlever tout ce qui leur plaisait, arracher la femme d'entre les bras de son mari, la fille d'entre les bras de sa mère, porter la désolation dans toutes les familles, tantôt avec des désordres réels, tantôt avec des désordres supposés ; rendre ce pauvre responsable de sa pauvreté par les mauvais traitements qu'ils lui faisaient endurer, ne pardonner aux autres qu'en considération de ce qu'ils trouvaient à enlever dans leurs maisons, traitant partout les sujets du même prince avec plus d'inhumanité qu'une nation barbare traite ses ennemis.

A l'imitation du roi, les mandarins sont autant de voleurs publics qui ruinent la nation ; à leur exemple les particuliers se volent entre eux. Ce n'est partout que rapine et brigandage. Le vol devenu un malheur nécessaire, chacun s'y est appliqué. L'étude des sciences est devenue impraticable, parce qu'elle ne sert de rien pour vivre. Tous les arts ont été négligés parce que dès qu'un particulier y réussit un peu, on l'oblige de travailler uniquement pour le roi qui le récompense à coups de bâton. Le laboureur n'ose cultiver son champ, parce qu'il est sûr qu'on viendra lui enlever son grain. Le jardinier est découragé de cultiver des légumes, de planter des vergers, [p.91] parce qu'il est sûr qu'on viendra lui enlever le fruit de ses travaux. Si, par hasard, la nature plus féconde dans ce pays-là qu'ailleurs produisait un arbre fruitier d'une bonne espèce dans le terrain d'un particulier, le possesseur n'a pas d'autre parti à prendre que de le couper promptement parce que si par malheur pour lui, on vient à découvrir qu'il ait un tel arbre, dès que les fruits sont formés, des soldats viennent les compter de la part du roi ou de quelque mandarin. Dès lors, le maître de l'arbre n'en est plus que le dépositaire, il est responsable de tous les fruits qui manqueront dans le temps de la maturité. Qu'ils tombent d'eux-mêmes, qu'ils soient mangés par les oiseaux et les insectes, qu'ils soient volés par les voisins et communément par les soldats mêmes qui les ont comptés, le pauvre malheureux en est seul responsable. De façon que, quelques soins qu'il se donne pour veiller nuit et jours son arbre, il est toujours sûr d'être maltraité pour ses peines, ou d'être ruiné par des amendes arbitraires et exorbitantes. Il n'y a point de meilleur métier à Siam que celui de voler. Aussi les Siamois ont-ils perfectionné ce bel art à un point inconcevable. Les savants ont exercé leurs crayons pour enseigner toutes les ruses et les détours. Ils ont composé une histoire de ceux qui s'y sont distingués par leurs belles actions, et cette histoire des fameux voleurs qui est considérable par le nombre des volumes, peut avec justice s'appeler, l'Histoire de la nation, d'autant plus qu'ils n'en ont pas d'autre. [p.92]

Ce qu'il y a de singulier est que les rois ont osé défendre le vol par leurs lois tandis que par leur exemple ils l'autorisent si fortement. Comme si l'exemple du prince n'avait pas plus de force sur l'esprit des sujets que toutes les ordonnances. Il est vrai que cette loi n'a lieu que pour les pauvres et les petits voleurs qui sont condamnés par les grands. J'ajouterai ici un trait qui servira à faire connaître à fond le génie du gouvernement siamois, et qui prouvera jusqu'à quel point la Cour de Siam pousse l'injustice à l'égard des peuples.

Le vol en honneur chez les Siamois.

Ceux qui ont lu les diverses relations du royaume de Siam savent que la capitale de cet Etat est peuplée de diverses nations qui y ont leurs quartiers distribués soit au-dedans soit au-dehors de Sajatua¹: Pergans², Laos, chrétiens, Portugais, Barmans, Malais, Cambodgiens, Chinois, Cochinchinois, tous les misérables peuples tyrannisés dans leur propre pays viennent à Siam chercher un asile contre les vexations de leurs princes. Loin de trouver ce qu'ils cherchent, de libres, ils deviennent esclaves, et augmentent le nombre des sujets de ce nouveau maître. Ils s'engagent à partager leurs malheureux sorts et deviennent les victimes du gouvernement le plus barbare. Parmi les étrangers, surtout entre les Cochinchinois, quelques-uns embrassent la religion chrétienne et se mettent par là sous la protection de l'évêque français, [p.93] lequel représente dans ce pays-là, la personne du roi, et qui malgré l'injustice et les mauvais desseins du gouvernement a su conserver à sa dignité le respect qui lui est dû.

Comme les mandarins n'osent pas exercer sur les chrétiens les vexations qu'ils font impunément sentir à tous les autres, ils cherchent continuellement des prétextes pour pouvoir voler ceux-ci sans que l'évêque ait droit de se plaindre. Il n'est point de prudence, point de précaution, qui puisse mettre à l'abri de leurs ruses et de leurs fourberies. Dans le [?] des chrétiens, il y avait un vieillard qui, à la sueur de son front, avait ramassé quelque bien dont il soutenait une famille nombreuse. Le vieillard s'attira l'indignation de la Cour (son crime était d'être riche). Le Barcalon qui est le premier ministre du royaume, se proposa de le dépouiller. Pour éviter les plaintes de l'évêque français, il fallait se couvrir au moins des apparences de la justice, et supposer au pauvre malheureux quelque faute considérable qui put autoriser le vol qu'on voulait lui faire. L'expédient fut bientôt trouvé. A la faveur de la nuit, on conduisit le balon du ministre devant la porte du vieillard. Le lendemain à la pointe du jour, on fait grand bruit, on crie au voleur : quel est, dit-on, le téméraire qui a osé voler le balon du mandarin ? Enfin on découvre le vol, on court chez l'évêque, on lui fait voir combien il a tort de donner sa protection à des indignes qui s'autorisent pour voler les effets du Barcalon même. On charge de chaînes le vieillard infortuné, on le traîne dans les prisons, et ce qu'il y a de meilleur dans toute cette affaire, on confisque [p.94] ses biens au profit du Barcalon. Et cela, sans qu'il soit possible à l'innocent de se justifier ou à l'évêque de lui accorder sa protection. Ce qui révolte le plus dans cette conduite des Siamois, c'est que loin de rougir d'une injustice aussi grossière, ils s'en applaudissent comme d'un tour d'esprit qui leur fait honneur.

Je pourrais citer plusieurs autres faits semblables, tous plus grossiers les uns que les autres. Celui-là suffit pour faire connaître la façon de penser du Siamois, qui se croit d'autant plus spirituel qu'il réussit mieux à voler sans être découvert. C'est ce genre d'esprit que les Siamois s'attribuent dans cet insolent proverbe qu'ils ont toujours à la bouche en conversant avec les étrangers. Le Ciel, disent-ils, a donné aux Français l'art militaire, aux Hollandais la connaissance du commerce, aux Chinois la connaissance de la morale, aux Portugais l'art de la navigation et aux Siamois de l'esprit.

Effets d'un gouvernement tyrannique

Sous un gouvernement aussi injuste que celui dont je parle, un Etat ne peut être florissant. Dès que le particulier ne peut être riche impunément, il n'y a plus d'émulation, et avec elle, se perd l'industrie qui est la ressource d'un Etat, le nerf et le soutien d'une société. Il n'est point de nation si ignorante et si peu industrielle que le Siamois. Il n'y a point de roi si mal servi et qui trouve si peu de ressource dans ses propres sujets que celui de Siam. Dans ce malheureux pays, les hommes, loin de tirer de la terre les richesses qu'elle renferme dans son sein, loin de s'appliquer aux [p.93] manufactures, au commerce,

¹ *Ayuthia /Ayuthaya /Ayutthaya* : capitale du Siam. Nommée également *Odia* ou *Joudia*, voire *Siam*.

² Pegouans : habitant du royaume de Pegu / Pégou. (Correspond en gros à la Birmanie après sa réunion avec le royaume d'Ava, patrie des Barmans)

enfin au travail qui porte partout ailleurs l'abondance et les commodités de la vie, ils ne pensent qu'à vivre au jour à la journée, moins avides de s'enrichir par des services réciproques que de s'appauvrir par des vols mutuels. Le roi lui-même n'est pas plus à l'abri que le particulier. On le vole bien à proportion de ce qu'il vole aux autres. Comme il ne paye point les services qu'on lui rend, chacun se paye de ses mains, et travaille mal par crainte et sans affection, sans émulation. Le mandarin instruit du génie de la cour qui ne veut que de l'argent, pille de tout côté pour en fournir, évite les dépenses nécessaires pour le service du roi et la sécurité publique, tout va en décadence.

Le soldat qui n'est pas payé et d'ailleurs peu intéressé à défendre une patrie où il n'éprouve que misère et vexation, ne veut point exposer sa vie, et fuit dès que l'ennemi paraît. Rien de si ordinaire que de voir un seul bateau malais armé faire trembler toute la côte de Siam. Les officiers dépositaires des forces du royaume le voient sans rougir et sans s'opposer aux entreprises de ces pirates d'ailleurs si méprisables. Pour cela, il faudrait faire la dépense d'un petit armement, et avoir le courage de se charger des événements d'un combat, car dans ce pays-là, les hommes en sont responsables. Les dépenses les plus nécessaires n'étant jamais du goût de la cour, les mandarins les mieux intentionnés se voient dans l'impossibilité de pourvoir à la sûreté publique, [p.96] et comme ils craignent d'être punis pour n'avoir pas fait ce qui leur était impossible de faire, ils s'accordent entre eux pour cacher au roi ce qui se passe de fâcheux dans les provinces, de sorte que ce misérable prince ignore absolument l'état de son royaume. C'est ainsi qu'il est servi par ceux mêmes qui paraissent lui être le plus affectionnés. Un tyran peut-il espérer d'autres services ?

De quelle indignation que soit saisi un voyageur en voyant un homme que la royauté devrait rendre le père de son peuple, uniquement occupé à faire des malheureux, insensible au plaisir le plus flatteur qui est celui d'obliger, plaisir qui seul peut rendre désirable la puissance suprême. Il faut avouer aussi que jamais l'homme ne fut plus digne de compassion, parce qu'il n'en est point qui soit si malheureux. Toujours renfermé dans son palais d'où les plaisirs sensuels multipliés, ne sauraient exclure les soins, les craintes, les défiances, la jalousie et toutes les passions les plus turbulentes qui vengent cruellement la nation opprimée, il ne sort que rarement avec un appareil effrayant pour montrer à ses sujets la figure de leur oppresseur. Au lieu de recevoir des acclamations d'un peuple heureux et content, il voit partout la haine, la crainte, la fureur peintes sur les visages.

Partout on entend des voix confuses qui ne parlent que de pauvreté, misères, injustices. Les jeunes gens maudissent [p.97] le jour qui les a vus naître sujets d'un prince si cruel. Les vieillards racontent ses indignités et les malheurs dans lesquels ils ont passé leur vie misérable, prévoyant déjà ceux qui menacent leur postérité. Heureux ceux qui aimeraient mieux ne point avoir, parce qu'ils n'ont d'autre héritage à leur laisser que la dernière misère et la crainte des maux les plus affreux. Si il reste encore au tyran quelque sentiment d'humanité, est-il sur la terre un homme aussi malheureux ?

Richesses de Siam

Après ce que je viens de dire des rapines et des injustices du roi de Siam, on croirait peut-être que c'est un royaume opulent. Point du tout, ses dépenses quoique médiocres excèdent ses revenus. Comme il n'y a chez lui aucune manufacture, il est obligé de faire passer chez l'étranger des sommes considérables pour faire venir les choses les plus nécessaires. Sans entrer dans un plus long détail des causes réelles de la misère et de pauvreté de la cour dont je parle, il suffit de dire qu'un roi ne saurait être riche dès que tous ses sujets sont pauvres. Il n'est rien de si faux que ce que l'on a publié dans différentes relations touchant l'opulence excessive de Siam. Je ne sais où le père Tachard a vu les trésors immenses dont il parle, les idoles d'or massif, ces palais, ces édifices, ces villes même dont il fait de si magnifiques descriptions, ont tout-à-coup disparu devant les yeux moins prévenus que les siens, ou plutôt n'ont jamais existé que

dans son ample relation. Je comprends encore moins quel intérêt [p.98] on peut avoir eu d'exagérer à Louis XIV les richesses de ce royaume étranger, ses forces, sa puissance, les dispositions prétendues du roi et de ses sujets pour embrasser notre Ste Religion. Il n'y avait en tout cela rien de réel que l'exagération la plus outrée et la plus affreuse imposture.

Réflexion sur l'ambassade du roi de Siam à Louis XIV

Un voyageur qui connaît ce que c'est que le royaume de Siam ne peut s'empêcher de rire en lisant dans nos histoires les mouvements que se donna la Cour de France pour rechercher l'amitié de ce roi indien ; les espérances qu'elle conçut de cette fameuse ambassade qui flatta si fort la vanité de Louis XIV ; avec quels honneurs on reçut les ambassadeurs auxquels, à l'exemple du roi, nos princes et nos grands seigneurs ne savaient quelle politesse faire. On leur trouva de l'esprit, des sentiments, de l'éducation, un air noble et autres belles qualités que le Français trouve toujours dans tout ce qui vient de loin. Il est bon de remarquer que ces trois ambassadeurs de Siam étaient des hommes de la lie du peuple, gens grossiers, ignorants, peu instruits de la politique de la cour qui les envoyait, car à Siam il n'y a qu'un très petit nombre de mandarins qui soient instruits des affaires d'Etat. Il est vrai que les interprètes de l'ambassade contribuèrent beaucoup à tromper le public en donnant pour eux des réponses spirituelles qui acquéraient un grand relief à la figure noire et grotesque¹ de ceux qui passaient pour en être les auteurs. Il est certain que les ambassadeurs à leur retour rentrèrent [p.99] d'abord dans leur ancien état. L'un devint batelier, l'autre marchand de drogues et le troisième portefaix. Ce dernier manqua à périr sous les coups, par l'ordre du roi, pour avoir osé dire à Siam que la Cour de France l'emportait infiniment sur celle de son pays.

Nous sommes trop prévenus en France sur le compte des étrangers, et surtout des plus éloignés. Je ne sais par quel motif nos voyageurs, surtout les missionnaires, et parmi ceux-là, les jésuites, nous donnent de tous les pays où ils vont des idées si avantageuses et si fausses. De quel front le père Tachard osa-t-il en imposer aussi grossièrement à Louis XIV, en lui faisant croire qu'aux extrémités de l'univers, il y avait un grand prince ébloui de l'éclat de ses victoires, qui recherchait son amitié et qui avait envie d'embrasser sa religion. Il ne fut jamais question de cela à Siam, et si Louis le Grand sur la fin de ses jours avait eu moins de crédulité et moins d'orgueil, jamais il n'aurait envoyé à Siam rechercher l'amitié de son prétendu grand monarque, qui dans le fond, n'était qu'un roi d'esclaves, un tyran méprisable, et par ses inhumanités, indigne d'être compté parmi les hommes, quoiqu'il se donne les titres de Roi du Ciel de l'éléphant blanc de Siam, du Pégou, etc. Il faut avouer que la vanité souvent donne aux plus puissants princes, beaucoup de ridicule et que notre grand roi était souvent bien petit.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur ce qui regarde le gouvernement de Siam. Je n'en aurais même rien dit du tout si ceux qui en ont parlé avant moi l'avaient fait avec plus de vérité. Le roi régnant est un homme [p.100] sexagénaire qui laisse gouverner son fils, lequel est un prince cruel et sanguinaire. Comme celui-ci est petit-fils d'un usurpateur et qu'il reste encore des enfants de la famille des rois légitimes, il a pris toutes les précautions possibles pour s'assurer la couronne à la mort de son père. Malgré cela les politiques siamois croient qu'après le règne d'aujourd'hui, il y aura une révolution en faveur de l'ancienne famille, parce que le prince dont je viens de parler est extrêmement haï des mandarins et du peuple. Il a plusieurs fois tenté les voies les plus indignes pour faire périr ses rivaux, mais sans succès. Ceux-ci ont toujours eu l'adresse et le bonheur de se défendre des assassins et se sont à la fin mis à l'abri de toute poursuite et trahison en prenant l'habit de Talapoin, lequel sans les engager à rien, rend leurs personnes sacrées et respectables.

¹ Poivre n'échappe pas toujours au cliché raciste.

Remarques sur les Talapoins

La vénération que l'on a dans ce pays-là pour les talapoins est extraordinaire. Le roi et les mandarins sont en cela d'accord avec le peuple. Un coupable, un malfaiteur qui peut se réfugier dans leurs temples y trouve un asile assuré contre les poursuites de la justice. Le pouvoir énorme des ministres des dieux met tous les jours les criminels à couvert du ressentiment du roi même. C'est tout comme en Portugal, en Espagne et jadis en Italie. Je ne dirai rien de nouveau sur la façon de vivre de ces talapoins, leurs règles, leurs usages ont déjà [p.101] été expliqués dans les mémoires de Mr D... Je remarquerai seulement que la grande puissance de ces prêtres vient moins du respect qu'ils pourraient s'attirer par la régularité de leur vie que de la crainte où ils tiennent la cour par leur nombre et leur multitude. Les libéralités du public leur suffisent pour les faire vivre. Il ne leur en coûte rien pour cela, ainsi il leur est indifférent de recevoir tous ceux qui se présentent. De cette façon, le royaume se remplit d'une troupe de paresseux qui, à l'abri d'une mandrille¹ jaune, aiment mieux vivre aux dépens du peuple que de travailler. C'est un abus de la dernière conséquence que cette liberté dont les talapoins sont en possession de recevoir dans leurs pagodes, et de donner leur habit à tous ceux qui se présentent. Ils sont venus au point d'enrôler plus de la moitié du royaume. Ce sont autant d'hommes soustraits à l'autorité du roi, autant de gens inutiles pour son service, pour la culture des terres, les ouvrages publics et la propagation, ils gardent le célibat, au contraire ce sont autant de fainéants autorisés qui ruinent le pays.

C'est à Siam surtout qu'il est aisé de voir de quelle conséquence il est pour un état de ne pas autoriser le mariage, et de donner une trop grande liberté pour le célibat. Outre que cet état ne convient qu'à très peu de personnes, il est absolument contraire au bien réel d'une nation. Dans les royaumes dont je parle, cet abus est cause que les campagnes sont désertes et plus de la moitié du terrain est en friche. Comment pourrait-il arriver autrement dans un pays vaste dont la moitié des habitants meure sans postérité. C'est un principe connu de tout le monde que la vraie richesse d'un prince vient du nombre de ses sujets, [p.102] que plus un Etat est peuplé, plus il est florissant, plus il y a de laboureurs, plus la terre est prodigue de ses biens. C'était un principe bien connu à Rome où le Sénat au nom de la République récompensait ceux qui avaient des enfants et les élevait pour son service. Il n'est pas moins suivi à la Chine, où le gouvernement mieux instruit de la vraie politique, non seulement autorise le mariage et le met en honneur, mais encore a proscrit le célibat en couvrant d'infamie tout homme qui se met dans le cas de mourir sans postérité. C'est par là que la nation chinoise est devenue la plus nombreuse qu'il y ait au monde.

Outre l'abus dont je viens de parler, occasionné par cette multitude de talapoins, il s'ensuit un autre désordre qui n'est pas moins grand. Tous les fainéants obligés par leur état à garder la continence dans un pays où l'on ne trouve que le nom de cette belle vertu, se livrent à toute sorte de crimes pour satisfaire leurs passions. On aurait que trop de raison de leur faire ces reproches que St Paul faisait autrefois aux philosophes païens lorsqu'il leur faisait sentir que c'était pour punir leur injustice et leur coupable ignorance que Dieu les avait livrés aux désirs insensés de leur cœur et à leur infâme concupiscence qui, en les portant à des crimes désavoués par la nature la plus corrompue, les couvraient de honte et d'ignominie². Parmi nos talapinois, les moins coupables sur cet article sont ceux qui se livrent à la débauche des femmes. On ne saurait croire combien de ruses et de stratagèmes ils [p.103] emploient pour satisfaire leurs désirs criminels. Je ne rapporterai ici qu'un trait de leur façon qui a fait beaucoup de bruit à Mergui pendant notre séjour dans ce pays-là. Dans la ville de Tenasserim qui est la capitale de la province du même

¹ Mandrille : guenille (Anc. régionalisme, à Lyon : *trainer la mandrille*)

² *Épître aux Romains*, chap. I : « Aussi Dieu les a-t-il livrés à des passions avilissantes : car leurs femmes ont échangé les rapports naturels pour des rapports contre nature ; pareillement les hommes, délaissant l'usage naturel de la femme, ont brûlé de désir les uns pour les autres, perpétrant l'infamie d'homme à homme ... » (édition Bible de Jérusalem, Fleurus – Cerf)

nom et de laquelle le port de Mergui dépend, il y a une pagode fameuse et à l'occasion d'une fête qui s'y célèbre tous les ans, il s'assemble un concours prodigieux de peuple. Le temps de la solennité arriva pendant notre hivernage. Les gentils habitants de Mergui, aussi dévots que les autres, accoururent à la pagode avec leurs femmes et leurs enfants. Parmi le nombre, il se trouva une jeune fille dont la beauté et les charmes trop exposés à la vue des hommes, suivant l'usage indécent du pays, allumèrent dans les cœurs des talapoins la passion la plus furieuse. Pour réussir dans leurs honteux desseins, ils invitent la jeune beauté à venir voir les curiosités du temple. Jeunesse est téméraire, elle accepte l'offre obligeante qu'on lui fait, visite les endroits les plus curieux de la pagode, se sépare de ses parents, s'écarte et est enlevée. Pour couvrir une action aussi indigne et prévenir les défiances et les poursuites de la justice, les talapoins employèrent la fourberie la plus grossière. Il faut savoir qu'à l'entrée de la pagode, il y a une figure monstrueuse de dragon dont les prêtres racontent beaucoup de merveilles, pour rendre le lieu plus respectable. Entre autres sottises, ils ont fait croire au peuple que ce dragon de bois est l'exécuteur de la justice et le ministre de la colère des dieux et qu'il ne manque jamais de dévorer [p.104] ceux qui ont encouru l'indignation de l'idole. Dans l'occasion dont je parle, ils se servirent avantageusement de cette crédulité populaire, teignirent adroitement la gueule du dragon du sang de quelque animal, publièrent qu'il était arrivé un malheur et que le monstre avait dévoré quelqu'un. Les pauvres parents de la fille enlevée qui la cherchaient partout, ne doutèrent plus que c'était elle qui avait été la victime de la fureur céleste, et loin de se défier de la tromperie, firent encore des présents aux talapoins pour les engager à apaiser par leurs prières les dieux irrités.

Voilà comment un misérable peuple est tous les jours trompé par les scélérats publics qui se servent du voile de la religion pour couvrir les plus noires infamies. Malgré le grand nombre de coquins qui habitent sous un même toit avec les dieux de Siam, on trouve encore parmi eux quelques hommes réguliers, observateurs exacts des lois et de la règle. Zélés, au moins en apparence, pour la pureté des mœurs, panégyristes de la vertu dont ils donnent au public des exemples imposants, si de tels personnages sont réellement ce qu'ils semblent être, on ne peut leur refuser les plus grands éloges en ce qu'ils conservent tant de vertus au milieu de la plus grande corruption.

Nous avons vu à Mergui un de ces hommes dont je parle. C'était un vieillard, supérieur d'un monastère considérable. L'austérité de ses mœurs était peinte sur son visage, son extérieur grave, modeste et composé inspirait du respect pour sa personne. Il ne sortait jamais sans être accompagné d'une troupe de disciples admirateurs ...

----- [Pages 105 à 136 manquantes] -----

[Louis Malleret a pu retranscrire ce passage absent du manuscrit de Lyon en utilisant le manuscrit Pusy¹. Nous lui empruntons deux extraits de sa transcription :]

[Malleret p.66, c'est la suite de notre texte :]

...de sa doctrine qu'il formait à la vertu par ses discours soutenus d'actions édifiantes dont il les rendait témoins. Il faisait beaucoup de cas du missionnaire français résidant à Mergui, homme respectable de toute façon. De temps en temps, il venait lui rendre visite. Après les compliments ordinaires usités chez toutes les nations, il commençait toujours par lui demander s'il avait lieu d'être content de ses chrétiens, s'ils profitaient bien de ses enseignements, et faisaient de nouveaux progrès dans la vertu, ajoutant que ce qu'il désirait le plus au monde était de voir le crime proscrit et la vertu honorée.

Je ne saurais exprimer le plaisir que j'avais de voir cet aimable vieillard et de lui faire sur la religion différentes questions auxquelles il me répondait avec une gravité et un air de sincérité respectable. Si un tel homme est exempt d'hypocrisie ou d'orgueil, il n'est pas de spectacle plus digne de compassion, pour un chrétien éclairé qui sait combien une si grande vertu est malheureuse sans la connaissance du Dieu de la nature et de l'Evangile. D'un autre côté il n'est

¹ Chez Malleret, ce passage occupe les pages 66 à 87.

rien qui fasse des impressions si dangereuses sur l'esprit d'un voyageur peu instruit de sa religion. Malgré tout ce que la foi chrétienne lui apprend de son unité, il ne peut se persuader que le mérite de ces idolâtres soit infructueux. Quelle assurance que tant de vertu soit sans espérance ? Il aime mieux croire qu'il y a de la sûreté et de l'orgueil, dans le chrétien qui prétend avoir seul droit à une récompense éternelle, que de se persuader que ces philosophes païens n'aient dans l'autre vie qu'un malheur éternel à attendre, comme si ces faux sages étaient moins coupables à la Justice Divine des dérèglements de l'esprit et de la raison que des désordres du cœur et des passions qui suffirait pour leur faire connaître le vrai Dieu s'ils l'écoutaient. Je remarquerai ici en passant qu'il n'est rien qui soit si capable de faire naître dans l'esprit d'un voyageur des doutes sur sa foi que la vue des différentes religions observées dans les pays où ils passent. ...

[Malleret p.67-68 :]

Détail de ce qui nous est arrivé particulièrement à Mergui.

Revenons à Mergui qui est l'endroit de notre relâche.

Nous y avons trouvé un Gouverneur maure qui nous a bien reçus. Il n'en a pas été de même du vice-roi de la province qui nous a fait beaucoup de difficultés. Il a fait défendre à tous les habitants du pays de nous fournir des vivres. La raison d'un traitement si indigne de la part de ce mandarin siamois venait de ce que nous n'avions pas des présents assez considérables pour lui offrir, dépouillés par les Anglais dont nous étions encore les prisonniers, il nous restait à peine des hardes pour nous habiller. Chez toute autre nation que la siamoise, nous aurions pu trouver quelques âmes généreuses dont nous eussions pu tirer quelques secours ; à Mergui loin de nous offrir, on nous a demandé.

Le vice-roi quoiqu'informé de notre triste situation, a voulu absolument qu'on lui trouva des présents, et nous a fait un crime de l'impossibilité où nous étions de satisfaire son avarice.

Comme nous étions pris par la faim, et que le mal était pressant, nous nous sommes encore dépouillés pour composer selon nos forces un petit présent qui put nous mériter la protection du vice-roi. Nous avons ramassé quelques mouchoirs, deux ou trois vieux miroirs, un fusil qui était la seule arme que nous eussions à bord, avec cela un peu d'arec. Voilà quel fut notre présent, qui fut enfin accepté par grâce, et compassion pour notre pauvreté, et cela après une longue contestation de la part des officiers du vice-roi qui n'était point content de son peu de valeur.

Y a-t-il rien au monde de si grossier, de si honteux que cette avidité d'un homme en place à exiger des étrangers un présent pour obtenir la permission d'acheter des vivres dans le pays ? Le désintéressement, cette vertu si rare chez tous les hommes, est absolument ignorée à Siam.

Nous n'en fumes pas quittes pour ce seul présent, il fallut en faire au Raja, au second *Barcalon* que le roi avait envoyé dans la province pour examiner la conduite du vice-roi. Il n'y eut pas jusqu'aux écrivains de ces mandarins qui ne voulussent aussi avoir leur présent.

Après avoir eu la permission d'acheter des vivres, il a été question de trouver de l'argent. Nous n'en avons point, cependant il fallait fournir à la subsistance de plus de soixante hommes ; on fut donc contraint de vendre la cargaison de notre brigantin et cela en détail car il n'y a pas dans le pays de marchands assez riche pour pouvoir tout d'un achat se charger d'une partie considérable de marchandises. Notre petit commerce à suffit pour nous faire vivre. Comme on craignait qu'il ne fut pas suffisant, on avait eut la précaution dès les premiers jours d'écrire à Monseigneur de Lolière, évêque français à Siam, pour le prier d'engager le roi à nous faire quelques avances d'argent, pour nous aider à subsister. Nous avons été trois mois sans avoir aucune réponse ; enfin au bout de ce temps nous avons vu arriver un *Caluan* (un caluan est envoyé de la Cour) qui nous apportait deux mille ticaux (le tical vaut trois livres dix sols) de la part du roi, lequel n'avait fait aucune difficulté de nous faire cette avance, d'autant plus qu'il avait nouvellement envoyé un de ses vaisseaux à Pondichéry pour engager le gouverneur de cette colonie française à lier un commerce réciproque avec Siam, et qu'il savait que son envoyé avait été fort bien reçu et chargé de présents considérables pour sa Majesté. Notre capitaine faisant réflexion qu'il n'avait plus qu'un mois tout au plus à attendre la fin de l'hivernage et le retour de la mousson pour aller à Pondichéry n'a accepté que cinq cent ticaux d'emprunt et a laissé les 1500 autres entre les mains du missionnaire français lequel s'est chargé d'en rendre compte au roi, qui l'appelait à la capitale pour quelques affaires particulières.

[Entête des paragraphes qui suivent dans la transcription Malleret :]

15 septembre 1745. (p.69)

Histoire de la destruction de la Compagnie d'Ostende. (P.69)

Révolte du Pegou.(P.71)

Commerce de Siam et surtout de Mergui. (P.73)

Commerce des Chinois. (P.73)

Commerce des Hollandais à Siam. (P.74)

Commerce que l'on peut faire à Marguy. (P.75)

Histoire naturelle de Merguy. (P.76)

Gibier. Oiseaux. (P.77)

Laurier siamois. (P.73)

Lilac de Siam. (P.78)

Arbre puant. (P.80)

Le Béthel sauvage. (P.81)

Arrivée à Pondichery. Description de cette colonie. (P.82)

Missionnaires ne s'accordent pas entre eux. (P.83)

Religion des Malabars (P.86) qui commence ainsi : « La religion des Malabars est peut-être la plus extravagante, la plus honteuse pour la raison humaine et la plus infâme qu'on puisse imaginer. »

Religion des malabars

[La page 136, la dernière manquante, se retrouve dans la transcription Malleret à la page 86-87] [p.137] Cette pierre s'appelle *Lingam*. C'est là que les jeunes filles qui se marient viennent offrir au dieu¹. Les pères et les mères, les amènent eux-mêmes, les font monter en présence de toute la famille sur cette pierre qui est élevée de deux ou trois pieds. Là, il faut que la jeune fille s'assiede dans le milieu, sur un cylindre qui a un demi-pied de relief au dessus de la première pierre².

Toute cette religion qui est particulière à une certaine caste d'Indiens consiste à adorer les parties de la génération. Parmi les dévots de cette secte, les plus spirituels prétendent n'adorer que le premier principe de toutes choses, lequel a engendré et créé tout ce qui existe et laissé dans la nature créée des causes imitatrices de sa fécondité qui se perpétue le premier acte de la création [*sic*]. Pour avoir quelque image sensible de cet objet de leur culte, ils ont choisi la figure de ces parties comme étant les symboles les plus nobles qu'il y ait dans la nature de la fécondité primitive.

Les dévots de *puleiar*³ (et le nombre en est grand) portent sur leur front la marque de leur culte, de différentes formes, mais représentant la même infamie. Les femmes comme les hommes se peignent sur le front et portent publiquement la figure de ce que la pudeur ne permet pas de nommer. Elles en font fabriquer d'or et d'argent qu'elles renferment dans des petites boîtes et portent au col, sur l'estomac ou à la ceinture. Jusqu'à présent chez les différents peuples qui [p.138] habitent la terre, j'ai vu des religions bien extravagantes, bien injurieuses pour la Divinité et dont la vue est bien capable de nous convaincre de la faiblesse des hommes, que Dieu ne saurait punir plus rigoureusement qu'en les abandonnant à leur raison, et les laissant marcher dans leurs sentiers. Les uns adorent le diable, les autres des animaux, ceux-ci des arbres, ceux-là des pierres et des montagnes. Qui croirait que dans le monde il y a eu des temples érigés au crime, où l'infamie fut publiquement autorisée, adorée, respectée ? Quel monstrueux aveuglement dans l'idolâtrie indienne de choisir pour l'objet de son culte ce que les passions ont de plus honteux. Où va l'esprit humain ?

*Dimisit deus omnes gentes ingredi vias suas*⁴

Dès qu'il ne connaît pas son Dieu, il défie tout jusqu'à ses ignominies. Qu'ils sont terribles, que je les comprends peu, les jugements adorables qui ont distingué entre l'homme et l'homme, entre nation et nation. L'une connaît son auteur, l'adore, s'élève jusqu'à lui ; sa religion le met de pair avec les esprits les plus purs. Quelle grâce, quels bienfaits ! L'autre, ignorant d'où il est sorti et où il va, tombe dans l'ordre des bêtes, suit son instinct pour croître et multiplier et paître, n'a de raison que ce qu'il en faut pour la

¹ Dans le manuscrit Pusy, la phrase est complétée : « ... offrir au dieu voluptueux la fleur de leur virginité. »

² Dans le manuscrit Pusy, complété par : « Enfin il faut qu'elle y laisse des marques du présent qu'elle a fait au Dieu ».

³ désigne le dieu Ganesa.

⁴ *qui in praeteritis generationibus dimisit omnes gentes ingredi in vias suas* (Actes des apôtres XIV, 15)

déshonorer, l'emploie mal, pervertit tous les dons du Créateur sans connaître ni lui, ni ses bienfaits, sans vouloir le connaître, ni faire ses efforts pour cela, et se livre aveuglement aux désirs d'un cœur infâme. *Propter quod tradidit illos in desideria cordis eorum, in immunditiam, ut contumeliis adficiant corpora sua in semet ipsis.* St Paul Ep. aux R. 1-v.24.

[p.139] Quel châtement, quel malheureux sort !

La pudeur ne me permet pas de dire ici ce que j'ai vu par hasard ou à dessein des mystères peu secrets des pagodes. Je dirai seulement qu'un tel spectacle de l'extravagance humaine doit bien surprendre un voyageur chrétien. Quel motif d'attachement pour sa religion si pure, si sage en comparaison de ce culte bizarre et insensé. Quels motifs d'une éternelle reconnaissance pour celui dont la miséricorde l'a discerné de ce peuple aveugle pour lui donner la connaissance de ses vérités saintes. *Non fecit taliter omni nationi et judicia sua non manifestavit eis*¹.

La religion des malabars est sans sacrifice, parce qu'elle défend de tuer des animaux. On ne voit dans les pagodes que des offrandes et des libations. Les idoles et surtout le *Lingam* sont beaucoup arrosés d'huile et de beurre, ce qui joint à la malpropreté occasionnée par les lampes qui brûlent toute la nuit en quantité, et par les chauves-souris qui habitent les temples par milliers, forme un coup d'œil et une odeur des plus dégoûtantes. Ces chauves-souris sont d'une grosseur monstrueuse, et trouvent dans les pagodes un asile d'autant plus assuré que les animaux nocturnes sont regardés sacrés et de bon augure. Leur séjour sous le toit des dieux rend l'endroit beaucoup plus respectable. On ne saurait les tuer sans commettre un grand crime et s'exposer à quelque malheur, mais cela n'empêche pas les Français de leur faire la guerre à grands coups de fusil et de les manger. La chair en est bonne. [p.140]

Des Brames ou prêtres indiens

Les Brames² ou Braemanes sont la caste la plus noble qu'il y ait parmi les malabars. Ils sont les prêtres nés de la nation, et peuvent seuls en exercer les fonctions du culte des dieux. C'est eux qui sont les dépositaires de leur mythologie, de l'histoire du pays et de toute la science indienne. Le peuple a pour eux beaucoup de respect et de confiance, qu'ils savent bien se conserver par l'empire qu'ils ont pris sur toutes les autres castes.

Leurs règles.

L'avantage de leur naissance les assujettit à des devoirs gênants qu'ils gardent au moins en public : 1° ils ne peuvent rien manger de tout ce qui a vie. 2° ils doivent eux-mêmes préparer leur nourriture, de sorte qu'un brame ne peut être servi que par un autre brame. 3° ils ne peuvent point se marier hors de leur caste, la règle est pour les femmes comme pour les hommes. 4° les bramines veuves doivent couper leurs cheveux et ne plus penser à se marier. Dans plusieurs endroits, elles doivent même se brûler avec le corps de leur mari. On voit encore quelquefois de ces cruels exemples de la foi conjugale. 5° L'habillement des brames est réglé ainsi que celui des bramines. Les premiers doivent avoir la tête et le menton rasés, pour tout habit quelques aulnes de toile blanche sans couture qu'ils passent d'abord autour de la ceinture et entre les cuisses, et de ce qui reste, se couvrent le corps et la tête. Ils portent en façon de bandoulière un certain assemblage de fils dont le nombre est mystérieux et qui est la marque distinctive de leur caste. Leurs femmes portent de longs cheveux tressés et ornés de bijoux d'or, ont les oreilles et le col chargés de semblables ouvrages. [p.141] Leur habit consiste dans un petit corset juste au corps qui leur couvre les bras jusqu'au coude, soutient la gorge qu'il ne cache pas, et

¹ Psaume 147, 20.

² Brame ou bramin terme ancien pour *brahmane*

descend jusqu'au nombril où il s'attache par le moyen de quelques boutons. Depuis la ceinture, elles ont une panne ou toile rayée dont elles serrent étroitement une partie moitié autour des cuisses et passent entre les jambes l'autre moitié qui vient s'attacher par derrière, de sorte qu'elles ont les pieds et les jambes découverts jusqu'aux genoux, et le reste du corps habillé assez peu décentement. Lorsqu'elles sortent elles ont une espèce de voile, ordinairement de mousseline. Toutes ces règles et une infinité d'autres obligent les brames sous peine d'être dégradés, chassés de leur caste et mis au rang des infâmes parias. Ils sont accablés de mille superstitieuses pratiques, dont l'entière observance est, de leur aveu, impossible. C'est chez eux surtout qu'on peut dire que la loi a multiplié le péché. Si, toutes les fois qu'ils en commettent suivant leur conscience, ils faisaient les purifications ordonnées, ils passeraient leur vie dans l'eau.

Opinion de la métempsycose

La loi qui leur défend de rien manger de tout ce qui a vie, est fondée sur l'opinion de la métempsycose. Croyant que l'âme de l'homme passe successivement dans le corps des animaux, ils n'osent tuer ceux-ci dans la crainte d'y molester des âmes que l'humanité leur apprend à respecter. Cette opinion est celle de toute l'Inde, elle est d'une grande antiquité et fait la base de toute la religion indienne.

Les Brames n'ayant pour vivre d'autre métier que le service des pagodes et les aumônes des dévots, n'oublent rien pour mettre leurs idoles en crédit. Une telle guérit de telle maladie, celle-ci d'une autre, chacune a des vertus et [p.142] un pouvoir extraordinaire. Un libertin ignorant dira que c'est dans l'Inde comme chez nous. Il a tort et sa critique ne peut tout au plus tomber que sur quelque abus particuliers que la religion elle-même condamne.

La plupart des fables qu'ils débitent sur les dieux sont de leur invention et tendent toutes à faire l'eau au moulin. Que de malheurs assurés à celui qui insulte un brame ! Que de biens, quelle fortune promise à celui qui leur donne ! En un mot, tout tend à nourrir l'orgueilleux et fainéant brame qui promet et assure tout ce qu'on veut dans l'autre monde, pourvu qu'on lui donne de l'argent dans celui-ci.

Leurs occupations consistent à étudier la langue savante qui est la langue des anciens Braemanes appelée le Samscrutan, et les livres, surtout ceux de la religion. C'est eux qui président aux assemblées religieuses, ordonnent les fêtes, les jeûnes, les processions et toutes les cérémonies.

Filles de pagodes

Ils instruisent la jeunesse qui sert dans les temples, surtout les jeunes filles consacrées à Dieu et aux hommes, connues sous le nom de baladines ou filles publiques. Dans toutes les pagodes, il doit y en avoir un certain nombre pour le service des idoles, des brames surtout, et du public. Ces jeunes filles sont offertes à la pagode par leurs parents qui suivant la loi de leur caste sont obligés à telle offrande. Cette caste est celle des tisserands.

Les brames sont donc chargés de l'éducation de ces jeunes victimes. Ils leur apprennent à lire, à chanter et à danser. Ce sont elles qui font les prières publiques dans la pagode en chantant les louanges du dieu qu'elles régaler [p.143] toujours de quelques danses. Je crois que sans elles la dévotion aux idoles ne se soutiendrait pas longtemps, et qu'elles contribuent beaucoup à attirer la multitude. Il est certain que presque tous ceux qui vont au temple n'y vont que pour le plaisir d'y voir et d'entendre ces jeunes filles qui ont ordinairement la voix belle et dansent fort bien ; d'autant plus que toutes leurs paroles, gestes et actions tendent à inspirer la volupté. Elles en font profession. Leur habit est le même que celui des bramines. Elles ont un goût de s'ajuster si étudié qu'avec leur vêtement elles paraissent comme nues et sont plus séduisantes que si elles l'étaient réellement.

Lorsqu'elles chantent et dansent, car elles font l'un et l'autre tout ensemble sans jamais se fatiguer, elles sont animées par des brames qui les accompagnent avec deux plaques de cuivre frappées l'une contre l'autre, qui forment un son désagréable. Leur danse n'est pas assez variée mais elle est légère et rapide et leur musique de même. L'une et l'autre plaisent beaucoup. Leurs chants surtout sont extrêmement passionnés, et le feu de l'amour qui brûle dans leurs cœurs et dans leurs chants lubriques exhale sa chaleur.

Vivuntque Commissi calores... fidibus puellae. Hor. od. 3 E 4.

Ces filles vont partout où elles sont appelées et passent leur jeunesse dans une prostitution continuelle. Lorsqu'elles vieillissent, si elles n'ont pas eu de l'économie, elles se mettent au service des jeunes qui leur succèdent.

Différents usages des malabars

Ce qu'il y a de plus remarquable parmi les Indiens est la distinction des castes ou tribus qui composent la nation. On en compte quatre principales qui ont leurs subdivisions. [p.144] La première est comme je l'ai dit celle des *brames*, ensuite celle des *rujapoutres* ou caste royale, celle des *choutres*, beaucoup inférieure aux deux autres, mais fort au-dessus de la dernière qui est des *parias*. Ceux-ci sont regardés comme l'opprobre de la nature, l'exécration du genre humain. C'est pourtant la caste la plus nombreuse et la plus utile à la société. C'est presque chez nous la même chose, le paysan et le laboureur qui fait vivre les autres est méprisé du gentilhomme inutile.

Dans l'Inde, le paria, homme comme les autres, souvent plus honnête homme, plus brave, plus adroit etc., est plus méprisé que le dernier des animaux. Un brame ou autre Indien d'une caste supérieure se croit souillé s'il touche un paria ou quelque chose qui lui appartienne ; il ne croit pas l'être en touchant l'animal le plus vil. Rien de si insupportable que de voir un orgueilleux brame voyageant, crier le long des chemins pour obliger les pauvres parias à s'écarter loin dessous le vent, crainte d'être souillé en respirant le même air que ces malheureux. Peut-on pousser plus loin le mépris et l'arrogance de l'humanité ! Sur quel droit peut être fondée une pareille distinction entre l'homme et l'homme ? Pourquoi le brame fripon, injuste, débauché, est-il plus que ce paria honnête homme, juste, sincère, réglé dans ses mœurs ? Il n'y a pas d'autre raison sinon que le premier est brame et l'autre est paria. L'un est noble et l'autre roturier, comme si il devait y avoir parmi les hommes d'autre distinction que celle du mérite. *Nobilitas sola est atque unica virtus*¹

Pour autoriser cette différence de condition, les brames [la] font venir de la première volonté du créateur. *Bruma* [p.145] disent-ils, (c'est le créateur des Indiens) voulant créer l'homme, tira les brames de sa tête et en fit par là une caste noble. Les ragas sortirent de son estomac, les choutres de son ventre et les parias de ses pieds, qui sont la partie du corps la plus basse et la moins noble. C'est sur une telle fable qu'est fondé tout l'orgueil des trois premières castes et la bassesse de la dernière. D'autres disent que la distinction des tribus fut faite par un ancien roi malabar. Je ne sais à quel dessein, mais ce qui paraît le moins fabuleux et le plus vrai, c'est que dans les anciennes histoires indiennes, on ne voit pas de semblables distinctions. Les hommes des premiers âges n'avaient d'autre noblesse que leur innocence. Le mérite seul et la vertu donnaient des ministres aux Dieux et des rois aux peuples. Mais avec le temps le mérite usé fit place au vice qui s'empara des prérogatives de la vertu, voulu dominer.

*Et l'orgueil d'un faux titre appuyant la faiblesse
maîtrisa les humains sous le nom de noblesse.* Boileau S 3.

La vanité des nobles Indiens ne se borne pas à mépriser les parias seulement. Ils regardent d'un même œil tout ce qui n'est pas de leur caste. Tous les étrangers sont des infâmes, surtout les Européens qu'ils mettent encore au-dessous des parias, et qu'ils

¹ Juvénal, Sat VIII, 20.

méprisent souverainement sous le nom de *franchi* qui est l'injure la plus forte qu'ils puissent dire à un homme, dont ils se servent lorsqu'ils parlent de nous. On ne saurait croire avec quel mépris et quelle fierté un gueux tout nu, couché sur son fumier regarde un Européen et l'Européen le plus distingué, même le gouverneur de la ville où il demeure. On ne peut toucher à rien de ce qui est à leur usage. On ne peut entrer dans leur maison, elle serait profanée. Si un Français dans le chemin avait soif et demandait de l'eau, s'il a un vase pour cela, [p.146] on lui en donnerait, mais si il n'en a pas, on ne lui en prêtera point. Un vase qui aurait passé par les mains d'un infâme franqui [*sic*], ne peut plus servir à un noble Indien. Il ne voudrait pas même y toucher, crainte d'être souillé.

Par la même raison, un malabar invité de manger chez le gouverneur d'une ville d'Européens, refusera d'y aller, et à Pondichéry, toutes les maisons des Français sont pleines de domestiques indiens qui ne voudraient pas manger avec leurs maîtres, excepté ceux qui sont parias. Ce mépris qu'ils ont pour nous vient de ce que nous mangeons du bœuf, c'est là un de nos plus grands crimes.

Bœufs et vaches honorés dans l'Inde

Le respect qu'ils ont pour cet animal par les lois civiles et religieuses, leur fait regarder comme abominables tous ceux qui ont part à sa destruction. Ainsi, ceux qui le tuent, qui en mangent la chair, se servent du cuir et de la dépouille de l'animal, sont regardés comme infâmes. L'estime et le respect que les Indiens ont pour le bœuf est fondée sur les services qu'ils en tirent. Le mâle sert aux labours des terres, la femelle fournit par son lait une nourriture agréable solide et bienfaisante. Dans un pays où l'on ne mange rien de tout ce qui a eu vie et où les légumes sont rares, le lait est une grande ressource, les vaches y sont regardées comme les mères nourricières de tous les habitants, et l'on a pour elles des soins qui vont jusqu'à l'adoration. Les Indiens sont tellement accoutumés au laitage qu'ils boivent le beurre fondu comme nous buvons la liqueur, et cette boisson enivre comme la nôtre. Il n'y a pas jusqu'à la fiente de cet animal qui ne soit mise à profit, non pour l'engrais des terres comme en Europe, mais pour le blanchissage des toiles, pour faire du feu, pour enduire les maisons bâties de claies et mille autres usages, car ils l'emploient [p.147] presque à tout. L'urine de la vache sert à purifier ceux qui sont souillés, à laver les maisons. Rien n'est si propre suivant les malabars.

C'est donc la reconnaissance qui a comme divinisé la vache dans l'Inde. Il y a des jours de fête établis à son honneur. D'autant plus que suivant leurs fables, une vache nourrit autrefois un de leurs dieux nommé *Rutrem*. On peut voir sur cet article et sur tout ce qui regarde la religion indienne, l'histoire des cérémonies et coutumes religieuses de l'édition des Abbés Bannier et Le Mascrier,¹ tome VI^e. Tout ce que j'en ai lu étant sur les lieux m'a paru exact.

Mariages des Indiens

Les Indiens se marient toujours dans leur caste. S'ils faisaient autrement, ils en seraient chassés avec ignominie. Ils ne sont pas toujours les maîtres de leur choix, car très souvent les parents marient leurs enfants à la mamelle, mais ils ne vivent ensemble que lorsque les deux parties sont en âge et que la cérémonie du mariage est faite. Lorsque la fille commence à être nubile et que l'on en a des marques sûres, alors on assemble toute la famille, on appelle les balladaires [bayadères], et l'on se réjouit. La fille reçoit les compliments de tous ses parents et amis de la maison qui envoient tous des présents. On donne un festin et la fête finit par des bénédictions que les brames et quelques vieilles balladaires, espèce de sorcières, prononcent sur la jeune fille. Pendant toute la cérémonie

¹ *Histoire générale des cérémonies, des mœurs et coutumes religieuses de tous les peuples du monde, représentées en 243 figures dessinées de la main de Bernard Picard: Avec des explications historiques et curieuses; par M. l'abbé Banier,.. et par M l'abbé Le Mascrier.* A Paris, chez Rollin Fils, 1741 cf. t. VI, p. 92-164.

les parents ont soin d'exposer aux yeux de tous les assistants un drap teint des immondices qui prouvent que leur fille est nubile. Il y a encore d'autres cérémonies, mais trop sales pour être ici rapportées. Quoique le garçons et la fille soient contents l'un de l'autre, il faut que les parents consentent à leur mariage, car dans l'Inde ce sont les pères et les mères qui décident du sort de leurs enfants, [p.148] règlent leurs inclinations et déterminent sans les consulter l'objet de leur attachement pour toute la vie, comme si cette union extérieure qu'on nomme mariage ne devait pas être fondée uniquement sur l'union des cœurs, la conformité des sentiments, la sympathie des humeurs, dispositions qui supposent liberté et que la contrainte exclu. L'intérêt seul décide des mariages. Un père qui a du bien veut que son gendre en ait aussi, sans quoi il ne lui accordera jamais sa fille. C'est là tout comme chez nous. Ne trouverai-je donc jamais un pays où le vil intérêt soit méconnu et proscrit ? Plus je voyage, plus je me confirme dans cette idée qui me fait rougir, que les hommes sont partout esclaves de l'intérêt, esclaves en tout, et dans les actions de leur vie, où l'intérêt devrait avoir le moins de part. J'avais cru d'abord que ce qu'il y avait de plus rare au monde c'est le diamant ; voyageur curieux des ouvrages de la nature, j'ai cherché à en voir, j'en ai vu partout, de toutes les eaux, formes et grandeurs. Plus curieux encore de la vertu, en la cherchant j'ai crû voir quelques lueurs, et je l'ai trouvée plus rare que le diamant. Mais quand j'ai voulu m'amuser à chercher du désintéressement, mes peines ont été inutiles, j'ai couru les quatre parties du monde et n'ai rien trouvé.

Dans l'Inde, c'est donc la volonté des parents qui règle les mariages. Dès que les deux familles sont d'accord, on va consulter les brames pour savoir quel sera le mois et le jour le plus heureux pour en faire la cérémonie. Le brame ne manque jamais de répondre suivant l'argent qu'on lui donne et promet toujours beaucoup de bonheur. Les mois les plus favorables pour se marier sont suivant eux mai, juin, juillet. On voit peu de mariages en d'autres temps, à moins que ce ne [p.149] soit ceux de quelques brames pressés qui ne craignent les jours malheureux que pour les autres.

La cérémonie s'en fait la nuit à la lueur des torches et des feux d'artifices ; elle dure plusieurs nuits de suite, à proportion de la richesse des nouveaux mariés, et de la dépense qu'ils veulent faire, laquelle est souvent très considérable. D'abord on va à la pagode invoquer la protection des dieux. Ensuite on commence toutes les visites de cérémonie qui se font dans l'ordre suivant : à la tête marchent en ordre de procession 2 ou 3 cent faciferaires¹ dont les flambeaux ou plutôt les lampes sont un long bâton au bout duquel est posée une espèce de réchaud de fer dans lequel on fait brûler de la fiente de vache arrosée d'huile. Des hommes chargés de la matière combustible vont avec les faciferaires et entretiennent leurs feux ; d'autres portent dans leur réchaud des feux d'artifice si brillants qu'on ne saurait en fixer la lumière ; dans le milieu des flambeaux marchent ceux qui sont chargés de l'artifice et, de distance en distance, ils brûlent des fusées, des serpenteaux, des pétards, des soleils tournants et autres compositions artificielles où les Indiens réussissent assez bien. Ensuite paraissent les parents des nouveaux mariés, les uns à cheval, les autres en carrosse traîné par des bœufs, suivis du palanquin de l'époux et de l'épouse ; celle-ci aux pieds de l'autre, tous deux dans le même palanquin, lequel est environné de serviteurs qui chassent les moustiques et la poussière avec de grandes serviettes. Enfin, tout finit par une troupe d'amis et de balladaires qui sont payées pour danser à toutes les portes devant lesquelles on passe, et où on les avertit de s'arrêter. Alors elles se détachent [à] 5 ou 6, [p.150] saluent le maître de la maison, dansent et chantent un moment, et courent rejoindre le gros de la troupe qui marche lentement. Lorsque les palanquins arrivent devant la porte d'une personne de distinction, ou pour laquelle on doit avoir quelque considération, tout le cortège s'arrête, les nouveaux mariés entrent dans la maison, font leur visite. Pendant ce temps-là, les balladaires amusent le public par leurs tours de danses et chansons. Les compliments faits, la visite achevée, on va ailleurs, et

¹ Le *ceroferaire* porte un cierge. Le *faciferaire* ou *saciferaire* porte sans doute le flambeau ??

ainsi pendant plusieurs nuits, jusqu'à ce qu'on ait été chez les principales personnes de la ville ou village.

Cependant toutes ces cérémonies ne sont pas également permises à tout le monde. Les *parias* par exemple, ne peuvent aller qu'à cheval et non à palanquin, et la permission n'est que pour le jour de leurs noces seulement.

Funérailles

Les cérémonies funèbres se font dans l'Inde comme ailleurs à proportion du bien qu'a laissé le défunt. L'essentiel de la cérémonie, que le mort fut riche ou pauvre, est de pleurer, crier, se lamenter beaucoup, et pendant plusieurs jours, ensuite de brûler le cadavre. Dès qu'un homme est mort, l'accident s'annonce à tout le voisinage par les cris de toute la famille. On tient des discours au cadavre, on lui fait des questions, des reproches et des plaintes, comme si il y avait de sa faute d'être en cet état. Les lamentations durant plusieurs jours, les parents ne suffiraient pas à ces cris continuels que l'usage ordonne ; ainsi on loue des pleureuses qui pour de l'argent crient, se lamentent et pleurent tant qu'on veut. Le cadavre se porte dehors de la ville dans un palanquin orné de feuilles de bananiers et de fleurs. Les [p.151] pleureuses l'accompagnent en se battant les mamelles et jetant des cris affreux. D'autres femmes courent devant le cadavre, et étendent des toiles tout le long du chemin où il doit passer. Quand le défunt a laissé à ses héritiers de quoi faire de la dépense, on voit à ses funérailles le même cortège et les mêmes feux d'artifice qui ornent la cérémonie du mariage et même les balladaires. Lorsqu'on arrive au lieu destiné, on place le cadavre sous une pyramide qu'ils appellent *chevôlé* et un brame y met le feu.

Pauvreté des indiens

Toutes ces dépenses pour les mariages et funérailles sont généralement parlant trop fortes pour l'Indien qui s'y ruine, mais la vanité est autant le vice du pauvre que du riche. Un malabar se croirait déshonoré, s'il ne faisait dans ces occasions les mêmes dépenses que le plus opulent de ses compatriotes. Il y en a cependant très peu parmi eux qui soient en état de les faire, aussi ils contractent des dettes et se mettent dans le cas d'être pauvres toute leur vie. Cette nation a été tellement pillée par les mogols qu'ils sont dans la dernière misère. Leurs maisons qui ne sont que de boue et de feuilles, leur nourriture qui n'est que du riz et du lait ou quelques légumes, enfin leur vêtement qui consiste dans quelques aunes de toile, tout cela coûte peu de chose et le misérable Indien a beaucoup de peine à se le procurer. Quoiqu'il y ait dans le pays quelques marchands riches, quoiqu'il y ait en quelque endroit des mines de diamants, il n'en est pas moins vrai de dire que l'Inde est un mauvais pays, bien pauvre et très différent de ce que l'on en pense en Europe d'où l'on voit tous les ans sortir des marchands [p.152] qui s'imaginent trouver dans l'Inde de grandes richesses et des fortunes assurées. Il y a cependant beaucoup plus de ressources en Europe que dans l'Inde.

Industrie des indiens, leurs métiers

Les malabars sont assez industriels pour la culture des terres, pour la fabrique des ouvrages de coton, la manufacture et la peintures des toiles ; ils vous en fournissent de parfaitement belles. Leur métier pour faire la toile est le même que le nôtre. Tout dépend de la délicatesse avec laquelle les femmes filent le coton. Pour ce qui est de la peinture des toiles, c'est un secret qui appartient aux Indiens. Leur industrie a jusqu'ici surpassé la nôtre. De ce côté-là, je suis surpris qu'il ne se soit trouvé encore aucun voyageur curieux qui se soit avisé d'étudier leur secret pour en enrichir sa patrie.

Comme j'ai toujours été amateur de la peinture, je me suis donné tous les soins pour apprendre celle des toiles, sous les meilleurs maîtres indiens, et je me suis assuré du

succès de mon étude par les différents essais que j'ai fait en mon particulier et auxquels j'ai réussi. ⁽¹⁾ Il m'a fallu d'abord beaucoup de patience pour suivre les malabars dans toutes leurs opérations afin de m'instruire d'abord de la façon dont ils peignent leurs toiles. Une fois maître de leur secret, j'ai fait d'abord diverses expériences, d'abord pour m'assurer de la justesse de leurs leçons, ensuite pour savoir si en Europe on ne pourrait pas suppléer aux drogues dont ils se servent et que nous n'avons pas, et si, avec moins de façon, on ne pourrait pas faire des ouvrages plus finis. J'ai réussi imparfaitement en bien des articles en d'autres j'ai manqué absolument.

..... **Fin du manuscrit de la Bibliothèque de Lyon.**

La transcription de Louis Malleret se poursuit avec le manuscrit Pusy, et occupe les pages 97 à 132. En voici les têtes de paragraphes :

Manière de peindre les chittes (pages 97 à 109) : *ici se trouve la lettre de Coeurdoux de 1742.*
Qualités singulières des vases de terre dans l'Inde. (page 109)
Pagodes fameuses. (page 110)
Science des Indiens. (page 110)
Folie des Indiens à l'occasion des éclipses. (page 111)
Caractère des Indiens. (page 111)
Pénitens indiens. (page 112)
Façon dont les Malabars arrosent leurs terres. (page 113)
Chaudières
Histoire naturelle de l'Inde et premièrement des moussons qui règnent dans les différents cotés. (page 115)
Des productions de la nature dans l'Inde (page 117)
Arbres de l'Inde. (page 118)
Plantes de l'Inde. (page 119)
Arbrisseaux à fleurs. (page 120)
Des plantes simples. (page 121)
Différentes espèces d'oiseaux de l'Inde. (page 122)
Animaux domestiques. (page 124)
Des animaux sauvages des plus connus dans l'Inde. (page 124)
Reptiles. (page 125)
Insectes. (page 125)
Pêche. (page 127)
Alcali nature de l'Inde. (page 127)
Borax. (page 129)
Des mines. (page 129)
Des Mogols. (pages 131- 132)

Une citation extraite de cette transcription, page 131 :

Qu'est ce que l'homme ? Plus je l'étudie, plus je le suis dans toutes les contrées qu'il habite sous les différentes lois auxquelles il est assujetti, sous toutes les couleurs qui distinguent son espèce, moins je le trouve raisonnable, partout je ne vois dans l'homme que misère, aveuglement, oubli du Créateur et confiance dans la vanité de la créature.

* * *

¹ Le manuscrit Pusy diffère à ce niveau : « On réussira en Europe quand on voudra profiter de ce que je n'ay étudié que pour les autres. Voici la façon dont s'y prennent les peintres indiens avec les réflexions que j'ay faites sur leur routine. »